

# Le Samedi

Vol. XI. No 9  
Montreal, 29 Juillet 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

## SPORTS D'ÉTÉ



LE LAWN TENNIS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 29 JUILLET 1899

MORT DE L'HONORABLE C. A. GEOFFRION, C. R.



HONORABLE C. A. GEOFFRION, C. R.,

Ex-Intendant du Barreau de la Province de Québec, Ministre de la Couronne, etc.  
Phot. de Quôry Frères, 10 Côte St-Lambert.

L'Honorable Christophe Adolphe Geoffrion, qui vient de mourir était membre du Conseil Privé, Conseil de la Reine, député de Verchères-Chambly à la Chambre des Communes, et ministre sans portefeuille dans le cabinet de Sir Wilfrid Laurier. Fils de feu Félix Geoffrion, cultivateur du comté de Verchères, et de Catherine Brodeur. Il était né à Varennes, le 23 novembre 1843. Alphonse Geoffrion était le frère puîné de l'honorable Félix Geoffrion, qui, durant plus de trente ans, a représenté le comté de Verchères à la Chambre des Communes et fut ministre du Revenu de l'Intérieur sous l'administration MacKenzie. Deux frères lui survivent : ce sont MM. Victor Geoffrion, avocat, et Aimé Geoffrion, inspecteur du bureau d'enregistrement de la Province de Québec.

C'est une grande et sympathique figure qui disparaît de la scène et cette mort a jeté le deuil non-seulement dans le village de Dorion mais parmi les nombreux amis que le regretté défunt comptait partout dans toutes les classes sociales, dans tous les partis politiques.

Le barreau Montréalais perd en lui un de ses membres les plus autorisés, les plus éloquents, les plus respectés.

Malgré le temps incertain qu'il faisait le matin des funérailles, elles ont été absolument imposantes, tant par la foule respectueuse qui se pressait à l'Église Notre-Dame, où a eu lieu le service funèbre, que par la quantité de fleurs garnissant le corseuil. Dernier et suprême hommage au Canadien éminent, qui n'est plus, à l'avocat merveilleux, à l'homme politique, à l'homme privé, à l'homme de bien surtout qu'était C. A. Geoffrion.

## L'AMOUR

(Suite)

L'amour est la richesse des pauvres et la pauvreté des riches.

\* \* \*

L'amour est le soleil du cœur. Son aurore se reflète sur les joues féminines.

\* \* \*

L'amour est la moins paresseuse des passions, car elle n'accorde jamais de trêve.

\* \* \*

L'amour est un dieu sanguinaire ; ses autels se rougissent de sacrifices humains.

\* \* \*

L'amour est un songe enchanteur dont le mariage n'est que le cauchemar et le réveil.

\* \* \*

L'amour est une passion tellement exclusive, qu'elle ne permet plus d'autre occupation.

\* \* \*

L'amour est comme le feu : soit qu'il brûle ou qu'il éclaire, il lui faut marquer son passage.

\* \* \*

L'amour est si contrariant qu'il fait souvent pleurer ceux qu'il fait le plus rire et vice versa.

\* \* \*

L'amour est ennemi du repos, il aime le mouvement, aussi tourmenté-il de préférence les oisifs.

\* \* \*

L'amour est un créancier implacable. Quand on est en retard avec lui, il faut lui payer intérêt et capital.

\* \* \*

L'amour est un oiseau du printemps ; il ne craint pas l'été ni l'automne : l'hiver le glacerait entièrement, aussi s'enfuit-il à la chute des feuilles.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

### SIMPLE QUESTION

*Le tuteur.*—Vois donc, Henri, ces magnifiques ruines.*Henri.*—Je me demande pourquoi, dans ces temps reculés on construisait des ruines au lieu de vrais châteaux ?

### PAS LA MÊME CHOSE

*Le client.*—N'avez-vous pas fait ces pantalons trop courts ?*Le tailleur.*—Les pantalons sont corrects, mais, — pardon, monsieur — ce sont vos jambes qui sont trop longues.

### PAS LA LIBERTÉ COMPLÈTE

*L'étranger.*—Enfin, je suis dans la libre Amérique. Un homme peut faire ce qui lui plaît dans ce pays, n'est-ce pas ?*L'indigène.*—Oui, à moins toutefois qu'il ne soit marié.

AVIS.—Nous publierons, la semaine prochaine, des vues de l'incendie du 18 courant de St-Roch de Québec.

## Les Tortures d'une Mère

Notre dramatique feuilleton, *Les Martyrs de Morgoff*, touche à sa fin et nous nous sommes assurés, pour y faire suite, une œuvre saisissante, empruntant à de récents événements qui se sont passés en Angleterre, une actualité piquante.

LES TORTURES D'UNE MÈRE, tel est le nom de ce nouveau roman qui ne le cédera en rien, comme intérêt dramatique, à ceux qui l'ont précédé dans les colonnes du SAMEDI, mais qui, de plus, est une étude des crimes qui se commettent, journellement, dans les bas-fonds de Londres, Paris ou telle autre grande capitale.

LES TORTURES D'UNE MÈRE trouveront, nous en sommes persuadés, auprès de nos lecteurs et de nos lectrices, le meilleur accueil, accueil bien mérité du reste, par l'intensité d'émotion se dégageant de ce roman vécu, dont les acteurs existent encore et dont la trame est empruntée, presque entièrement, à un de ces curieux

faits divers que nous ménage notre fin de siècle troublée et chercheuse.

Avant de publier LES TORTURES D'UNE MÈRE, nous donnerons à nos lecteurs la primeur d'une charmante et courte idylle due à la plume gracieuse de René Bazin, le romancier parisien si délicat, pour lequel les mœurs bretonnes n'ont pas de secret et qui a su, dans

### Madame Corentine

plaider une thèse délicate entre toutes avec le talent qu'il met au service d'une plume alerte et pimpante.

Les charmantes descriptions contenues dans cette très courte nouvelle, le drame très vrai, très poignant, contenu dans MADAME CORENTINE prépareront doucement le lecteur au sombre drame qui lui succédera dans quelques numéros.

## FETE FRANCAISE DU 14 JUILLET

AU PARC SOHMER



LE KIOSQUE DE LA TOMBOLA.

Photographie de Laprés &amp; Lavergne, rue St-Denis, coin Ontario.

Les magnifiques fêtes qui, du 14 au 17 juillet, ont attiré, au Parc Sohmer, un concours inusité de visiteurs, sont terminées. Il ne reste plus, de cette superbe manifestation de la charité, que le souvenir d'attractions originales bien françaises, la plupart inédites, et d'un luxe de décoration qui n'avait pas encore été atteint, même dans ces fêtes où l'on est accoutumé à toutes les plus agréables surprises.

Cette année, les différents départements avaient été placés chacun sous la présidence d'une dame et centralisés sous la présidence générale de Mme L. B. de Gonzague, bien connue par sa participation à toutes les œuvres de charité.

Le 14 juillet, dès le matin, la colonie française avait assisté, augmentée de tous les amis de la France, à la messe solennelle célébrée à la chapelle du Sacré-Cœur de l'église Notre-Dame et à laquelle officiait le R. P. Delvigne. Ce fut ensuite l'abbé Brais qui captiva l'auditoire par sa parole chaude et ses enlèves patriotiques.

Les petites quêteuses et distributrices de pain bénit, en costumes garnis de rubans tricolores, les étendards des sociétés françaises, les clairons sonnans aux champs, les chœurs, sous la direction de M. McMacMahon, et, surtout, la magnifique prière du Tanhauser, chantée avec âme par Mme Nilca de Marchi, relançaient les splendeurs de cette belle fête religieuse.

C'était, l'après-midi, à 3 heures, la réception officielle du consul général de France, inaugurant la série des divertissements au Parc Sohmer.

La foule, malgré les menaces du temps, affluait, se pressant devant le kiosque de la Tombola, superbement décoré et garni de centaines de jolis bibelots, tous marqués au coin du goût le plus délicat.

C'était une station devant la tente des fleurs, magnifiquement ornée de plantes tropicales et de lanternes multicolores, avec tout un brillant escadron volant de gracieuses jeunes filles, revêtues de robes blanches et de tabliers de soie aux couleurs françaises, évoluant et fleurissant les boutonnières des visiteurs.

Enfin la vaste tente où se dressaient, dans un ordre admirable, les quatre cent cinquante couverts du banquet champêtre, charmant l'œil par la magnifique symétrie de son ordonnance et des mets garnissant les cinq longues tables destinées aux invités, réunies, au fond, par la table d'honneur où, le soir se pressaient, avec l'élite de la société française, un grand nombre de notabilités canadiennes.

Ce banquet, présidé par M. le consul général de France, ayant à sa droite Son Honneur le maire Préfontaine, à sa gauche le président de l'Union Nationale Française, M. Pinoteau, a été, de tous points, absolument réussi, malgré la terrible raffale qui, à 6 heures, menaçait de tout emporter. C'est un triomphe pour l'habile organisatrice, Mme Snowdon, laquelle, secondée par toutes les dames et les demoiselles de la colonie française et leurs amies Anglaises, Belges et Canadiennes, a servi, jusqu'à 10 heures, plusieurs centaines de repas.

Nous parlons, tout à l'heure, de l'initiative des dames qui, cette année, avaient la haute main sur tous les détails de la fête. Ce n'est pas que l'élément masculin, les membres du bureau de l'Union Nationale Française et du Comité de Réception, se soient croisés les bras, mais les dames avaient, chacune dans leur département respectif, organisé à leur gré les attractions offertes au public et nous savons bien que les pauvres ne s'en plaindront pas cette année.

Félicitons donc les dames dont nous citons plus haut les noms :

Mme L. B. de Gonzague, présidente générale ; Mme Snowdon, présidente du Banquet ; Mme Nilca de Marchi, présidente des Fleurs ; Mme L. Perron, présidente de la Tombola. Elles ont droit à toute la reconnaissance des pensionnaires de la Maison de Refuge Française, aux remerciements de toute la colonie, pour la superbe manifestation à laquelle elles ont apporté leur gracieux et obligeant concours ainsi que leurs facultés organisatrices.

M. Laprés, de la maison Laprés et Lavergne, avait bien voulu prendre, dans la journée, les photographies des principaux groupes attractifs de la fête.

D'abord, la tombola devant laquelle les membres du bureau de l'Union Nationale Française et les dames du Comité entourent leur dévoué consul général, M. Klezkowski.

La tente des fleurs, avec sa gracieuse présidente et les jeunes filles la secondant.

La tente du banquet, prête à recevoir les invités et sur les tables de laquelle sont déjà servis les mets délicats que la générosité de nos concitoyennes Montréalaises a offert à l'Œuvre du Refuge Français.

C'est le groupe des Vétérans de la 131<sup>e</sup> Section des armées de terre et de mer, réunis autour de leur drapeau. C'est, enfin, l'aspect de la scène du Parc au moment où les artistes français exécutent, sous la direction du maestro Lavigne, le brillant programme qui était celui de la semaine des fêtes.

Tous nos lecteurs voudront conserver, avec ces charmantes gravures, un souvenir des mémorables fêtes du 14 juillet 1899, à Montréal.

## MOIS MALHEUREUX

—Mai est, dit-on, un mois malheureux pour se marier.

—Oui, ajoute un cynique ; et les autres mois malheureux sont : juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars et avril.

## LUI SEUL

*La sœur.* — Je suis fiancée à Arthur.

*Le père.* — Qui a pu te pousser à commettre une telle sottise ?

*La sœur.* — Mais Arthur, naturellement.

TOUS LES BÉBÉS LES PLUS VIGOUREUX ET JOUISSANT DE LA MEILLEURE SANTÉ SONT NOURRIS AU . . . "NESTLÉ'S FOOD". TOUS LES MÉDECINS L'ORDONNENT

## CE QU'IL POUVAIT FAIRE



*Lui.* Maintenant, mademoiselle Bella, est-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous ?  
*Elle.* Oui, vous pourriez m'amener quelqu'un de spirituel avec lequel je puisse causer.

## LE DRAPEAU FRANÇAIS

Salut, France chérie, terre de nos aïeux,  
 Les Canadiens tes fils, aux souvenirs fidèles,  
 Acclamant en ce jour tes couleurs si belles  
 Et s'inclinent devant ton drapeau glorieux.

I  
 Dans l'univers entier, le drapeau tricolore  
 A promené ses pas, symbole glorieux,  
 Toujours prêt à voler vers celui qui l'implore,  
 Resplendissant d'éclat, fier, altier, radieux :  
 Partout il a flotté pour l'honneur de la France,  
 Il parcourut le monde au cri de : Liberté !  
 Apportant dans ses plis aux peuples l'espérance,  
 Au faible son appui, son aide à l'opprimé.

II  
 O drapeau, ton aspect ravive la vaillance  
 Et la guerre ardeur des valeureux soldats :  
 17 juillet 1890.

Ils meurent souriants, criant : Vive la France !  
 Quand ils te voient flotter au milieu des combats ;  
 Et le dernier regard de leurs yeux qui se ferment  
 Se dirige vers toi, témoin de leur valeur,  
 Car tu résumes tout, et les espoirs renferment  
 La Patrie, le Devoir, et la Gloire et l'Honneur.

III

Mais quand fleurit la Paix, ton aurore est féconde,  
 Civilisation que guide le drapeau !  
 Escortant le Progrès jusqu'aux confins du monde,  
 C'est encore lui qu'on voit, précédant ton flambeau  
 De tes hardis pionniers, il jalonne la trace,  
 Égide protecteur, l'esclave émancipe  
 O drapeau tricolore, honneur de notre race,  
 L'éclat de ta grandeur remplit l'Humanité !

S. DURANT.

## L'HOTEL FIDLET

André Marsy et sa femme arrivaient à Reims, par une rose matinée de mai. Voyageurs amoureux du voyage, ils regardaient la ville de tous leurs grands yeux.

Dans l'avenue de la Gare, s'élève un hôtel immense, sorte de Louvre aux ardoises luisantes, portant au fronton une horloge de gare centrale, sous laquelle éclate en lettres d'or : *Hôtel de l'Arc-en-Ciel*. Vous y compteriez six étages et quarante-deux fenêtres de face. Son perron a une magnificence imposante, démesurée, glaciale.

Tout près de cet hôtel, côte à côte, une maison basse, d'un jaune malheureux, couverte de tuiles noircies, offre au passant l'inscription suivante : *Hôtel des Messageries. — Fidlet. — Restaurant au premier étage.*

André Marsy considéra le premier étage. Il n'y avait qu'une fenêtre : un volet disjoint pendait.

Tout de suite, André et sa femme eurent la fantaisie de dîner là.

Ils entrèrent.

Pas une âme. Une poule, incurablement triste, ne cherchait même plus un coup de bec à donner sur la terre nue. L'écurie et la remise apparaissaient, vastes et dévastées, traversées çà et là par des traits de soleil qui enfilèrent comme autant de vieilles dentelles les parfaites toiles d'araignées. André songeait que, si un cheval s'égarait dans cette écurie, il se prendrait en ce piège subtil et mou, ainsi que fit autrefois le héros de la légende.

La salle à manger était fermée. On heurta du doigt, puis du poing, puis du pied. Enfin se montra un homme plein de vieillesse, de sommeil et d'abandon. Fidlet lui-même.

Il ressemble à son nom. N'y a-t-il pas, en effet, des noms significatifs, des noms caractéristiques, d'une inéluctable fatalité, qui s'imposent à une vie entière et qui la dirigent suivant leurs mystérieuses déterminations ? Fidlet est nom voué à l'oubli. Il est fait de syllabes timides et de consonnes glissantes. Avant même d'aboutir aux lèvres, il est tombé de la mémoire. Et l'on a marché dessus.

« Que demandez-vous ? fit Fidlet

d'une voix qui semblait sortir d'un passé profond.

— Nous voudrions dîner.

— Oh ! Quand il vous plaira, » ajouta avec empressement Mme Marsy, si délicate, si gracieuse, en sa durable jeunesse.

Dans les regards vagues de Fidlet, on eût pu lire une extraordinaire question : « Pourquoi, alors, êtes-vous venus chez moi ? »

Mais André aurait répondu par la phrase de cette enseigna, véritable devise de toute existence philosophique : « Autant ici qu'ailleurs. »

Fidlet se recueillit un moment, et réunissant ses forces :

« On dîne à six heures, murmura-t-il.

— André ! fit Mme Marsy, si nous n'obligions pas ce pauvre homme à tant de peine ! »

Mais André comprenait mieux la pitié, et que l'on doit pousser les misérables à agir, parce que la meilleure des choses, c'est l'action, et encore l'action.

A six heures, Fidlet introduisit ses hôtes dans la salle à manger.

Devant une haute cheminée s'étendait une longue table, couverte à une extrémité seulement d'une nappe de toile fine aux plis un peu jaunis, exhalant un antique parfum de lavande. Des mets y furent servis par Fidlet lui-même, des mets où se reconnaissait l'art des nobles cuisiniers classiques. Car il faut cesser de croire que la cuisine soit un métier. C'est un art, je vous le dis, lequel consiste à ne pas quitter la nature d'un pas, c'est-à-dire à développer savamment le goût naturel des chairs ou des végétaux, tout en leur donnant plus de douceur et de facilité.

Le premier vin que versa Fidlet était dur et banal : il avait été évidemment acheté au premier épicier. Mais celui qui vint ensuite fut si caressant et si généreux dans sa probité qu'André examina la bouteille. Il sentit qu'elle était la dernière extraite de derrière le dernier fagot.

Et c'était à peu près ainsi que l'on devait manger à l'*Hôtel des Messageries*, au temps de sa splendeur.

L'hôtel voisin n'existait pas alors. La ville n'avait pas contracté la fièvre cosmopolite où toute personnalité s'évapore. La lumière glacée des

## LE VOYAGE DE MR BONCEUR



I  
*Mme Bonceur.* Qu'y a-t-il donc, vous paraissez inquiète ?

*Nora (congratulant).* Ah ! madame. Mon cavalier m'a écrit une belle lettre d'amour et... et... je ne trouve pas les mots qu'il faut pour lui répondre !

II  
*Mme Bonceur.* Ce n'est que cela ! Ne soyez pas inquiète, Nora, je vais écrire pour vous une jolie petite lettre. J'ai justement le temps avant que Mr Bonceur ne rentre. Vous reviendrez dans un quart d'heure et ce sera prêt...

III  
 ...Là ! C'est bien la plus jolie lettre d'amour qu'aucun homme puisse désirer recevoir. Nora est une si bonne fille, aussi. Ah ! mon Dieu, le bébé qui pleure ! Je vais aller voir ce qu'il a.

LE VOYAGE DE MR BONCEUR -- (Suite)



IV

*Mr Bonceur (entrant).--* Où est donc Clara, je me le demande? Tiens, elle a écrit une lettre! A qui cela peut-il bien être?...

V

...Qu'est ceci? "Mon cher Hector"? Juste ciel! "Votre douce et charmante lettre que j'ai reçue... Vous êtes mon unique amour... Mes sentiments pour vous sont sincères et dureront éternellement... Tout mon cœur à toi, mon bien aimé... Combien je suis heureuse de penser que tu m'aime... De ta bien aimée..."

VI

...Grand Dieu! Quelle perdition! Penser que j'en arriverais là! Trahi! trahi! trahi! "Cher Hector", "ta bien aimée", "unique amour!" Oh! Je veux...

foyers électriques n'avait pas encore éteint le cher tison du foyer patriarcal. André adressa à Fidget des éloges discrets. Celui-ci les reçut en homme du monde.

Dans le dessert, même contradiction que dans les vins. Près d'un fromage irréprochable et de quelques pommes grises et drues, se trouvaient des biscuits et des gâteaux empruntés aux bœaux les plus poudreux.

Le café suivit, détestable, mais accompagné d'une eau-de-vie sincère, distillée avec âme.

Fidget, félicité de nouveau, laissa choir sa serviette, et sous la lumière tendre de la lampe à huile, pareil à un revenant, il parla :

"Au bon temps, ces messieurs venaient tous ici, les gros marchands qui surveillaient d'énormes voitures, les curés et les évêques, les généraux tout chamarrés d'or. C'était aussi le bon temps du vin. Il était si pur et il se vendait si peu de chose! On livrait au vigneron quatre fûts vides et le vigneron rendait, gratis, deux fûts pleins. J'entends encore l'entrée claquante des postillons, le tic-tac du tourne-broche, les gais saluts des fidèles clients, le ron-ron du chat couché dans un coin d'ombre et que le maire de Reims agaçait toujours. Enfin le chemin de fer a été créé. Au commencement, on pouvait peut-être espérer. La vapeur ne fait pas tout sauter du premier coup. Mais elle assombrit et gâte tout peu à peu! Nous avons deviné son influence aux hôtes plus rares, plus pressés, plus indifférents. Les auberges devinrent des buffets où l'on couche. Alors, je vis se fonder cela..."

Fidget, de sa main tremblante, désignait la bâtisse rectangulaire, correcte et monstrueuse, l'ennemie, qui nous accablait de sa blancheur et de sa somptuosité impersonnelles.

"Je l'ai vue grandir, disait le vaincu, et s'étaler et triompher. J'ai vu ses registres, aux numéros sans nombre, se remplir de noms calligraphiés; ses garçons aller et venir en habit noir et en culotte courte; ses chambres se tendre de papiers dorés et d'épais rideaux. J'ai vu un calorifère s'installer au cœur de l'édifice et répandre sa chaleur monotone, régulière et absurde. Ah! c'est bien là le contraire du feu pétillant et amical. De même que leur table immense, ornée de feuillages artificiels, de convertis croisés, d'assiettes superflues, est le contraire de la table réconfortante où l'on dit : "Voilà une bonne soupe." Il ont voulu m'expulser, monsieur, les gens de l'Hôtel de l'Avenir, m'acheter, m'exproprier, comme ils disent. Mais ils sont l'étranger. Ils sont l'envahisseur. Ils sont n'importe qui. Moi, j'aime ma ville et mon faubourg, j'adore mon art et mes fourneaux. Aussi, ai-je résisté. Maintenant, je demeure seul : ma femme, ma mère,

ma sour sont mortes. Elles m'ont confié la tâche de lutter jusqu'à la fin. Et j'ai des ressources pour cela. Regardez!...

Fidget ouvrit violemment une armoire, d'où il tira de gros sacs remplis d'or. Il les ouvrit et il répandit un flot de louis tintants et clairs.

"Jusqu'à la fin! répétait-il d'une voix de plus en plus saccadée et sifflante, jusqu'à la fin!"

Tout à coup il se raidit dans un effort douloureux, il balbutia quelques mots, puis il tourna sur lui-même et s'abattit.

André et sa femme demeuraient en présence d'un mort et d'un tas de louis. Situation doublement fâcheuse.

Du bout de sa canne, André remuait l'or en se demandant ce qu'il allait faire de tout cet imprévu.

Soucieux de la morale et respectueux de la loi du hasard, il résolut d'appeler le premier passant qui lui inspirerait confiance.

Il se mit donc à la fenêtre et il attendit. Sa femme attendit avec lui, plus fraternelle que jamais.

Le premier passant sérieux qui s'arrêta sur un mot d'André et qui, après un court dialogue, s'en fut quêrir les sergents de ville, entra avec eux et présenta sa carte : Monsieur Charles Durand, propriétaire de l'Hôtel de l'Avenir.

"Allons, monsieur! dit André. C'est bien à vous que revient la charge de faire enterrer votre pauvre voisin!"

Puis, dans le tas d'or prenant une pièce, la plus pâle et la plus exquise, au fier profil de reine, il la donna à sa femme en signe de pieuse reconnaissance. C'était l'écot du dîner.

EMILE HINZELIN.

JUDICIEUX

*M. Taupin.*—Georges, peux-tu me dire pourquoi la petite aiguille de ma montre marche plus vite que la grande!

*Georges (après avoir mûrement réfléchi).*—Papa, ne serait-ce pas pour la même raison que je suis obligé de courir quand je vais à la promenade avec toi!

IMPRUDENCE

*Le créancier (déterminé).*—Je reviendrai vous voir chaque semaine jusqu'à ce que vous ayez payé ce compte, monsieur.

*Le débiteur (d'un air engageant).*—En ce cas, monsieur, il est plus que probable, de simples connaissances, que nous allons devenir des amis intimes.

LE VOYAGE DE MR BONCEUR -- (Suite et fin)



VII

*Mme Bonceur (entrant suivie de Nora).*—Oui, Nora, j'ai écrit la lettre pour vous et si vous voulez tenir le bébé, je n'ai plus qu'à mettre l'adresse. (*Apercevant son mari faisant ses malles.*)—Mais, Georges! Que signifie cela? Où vas-tu? Tu parais absolument énervé!

VIII

*Mr Bonceur (douloureusement).*—C'est notre agent de Boston... non, de Chicago qui nous a télégraphié de venir immédiatement pour affaires importantes et, naturellement, je pars.

*Mme Bonceur.*—Oh! que c'est malheureux. Et toi qui disais que tu ne t'absenterais pas d'ici à deux mois! Mais, attends donc! je vais adresser la lettre de Nora et je t'aiderai ensuite à faire tes malles, mon ami. C'est affreux! Toi qui n'aime pas voyager.

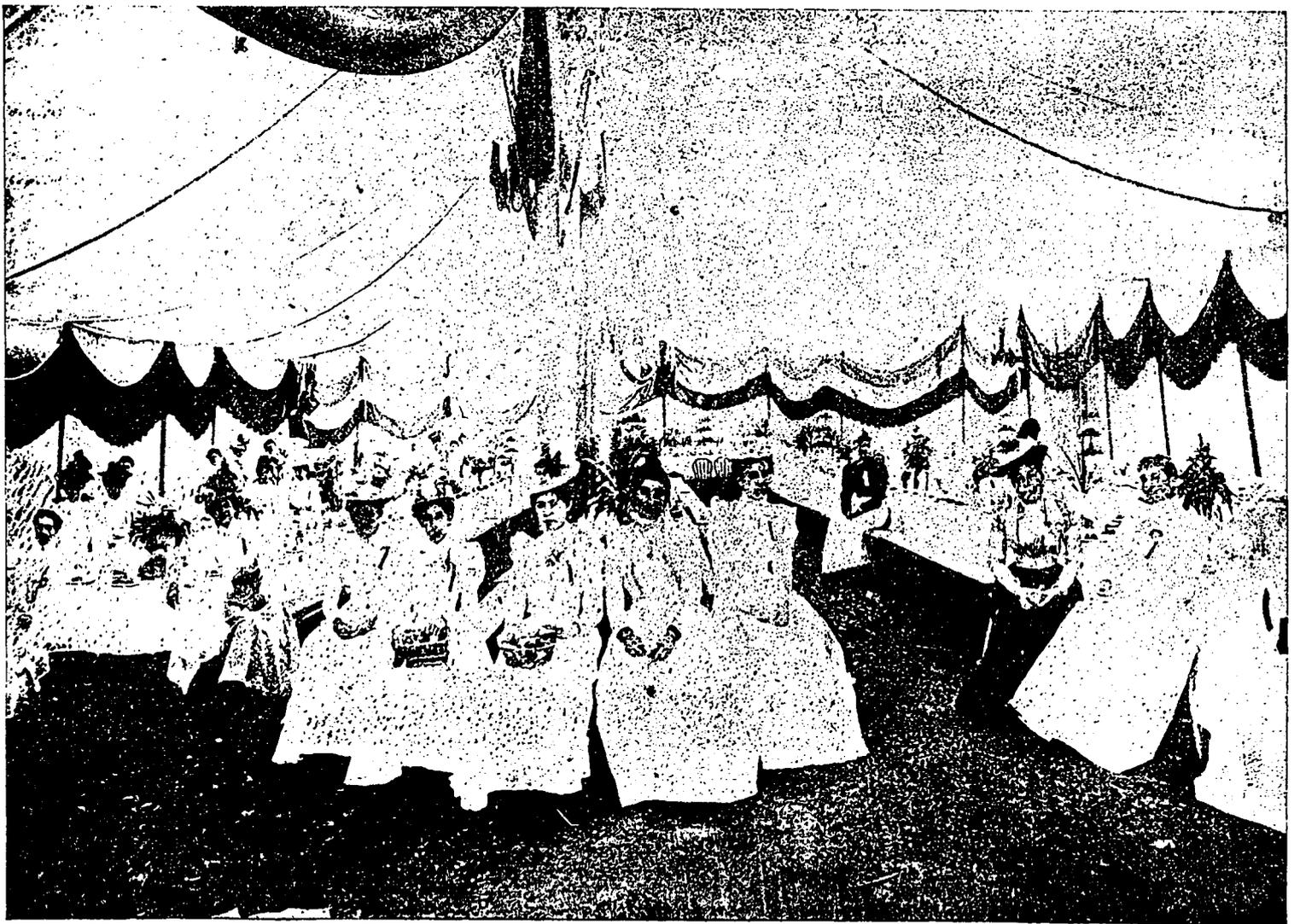
IX

*Mr Bonceur (sur le train de Boston).*—Que je sois pendu! Me voilà dans de jolis draps! Elle a insisté pour venir me voir partir. Il n'y avait pas moyen de reculer. Et tout cela, à cause de ma sottise jalouse. Non! on n'a pas idée de ça.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL



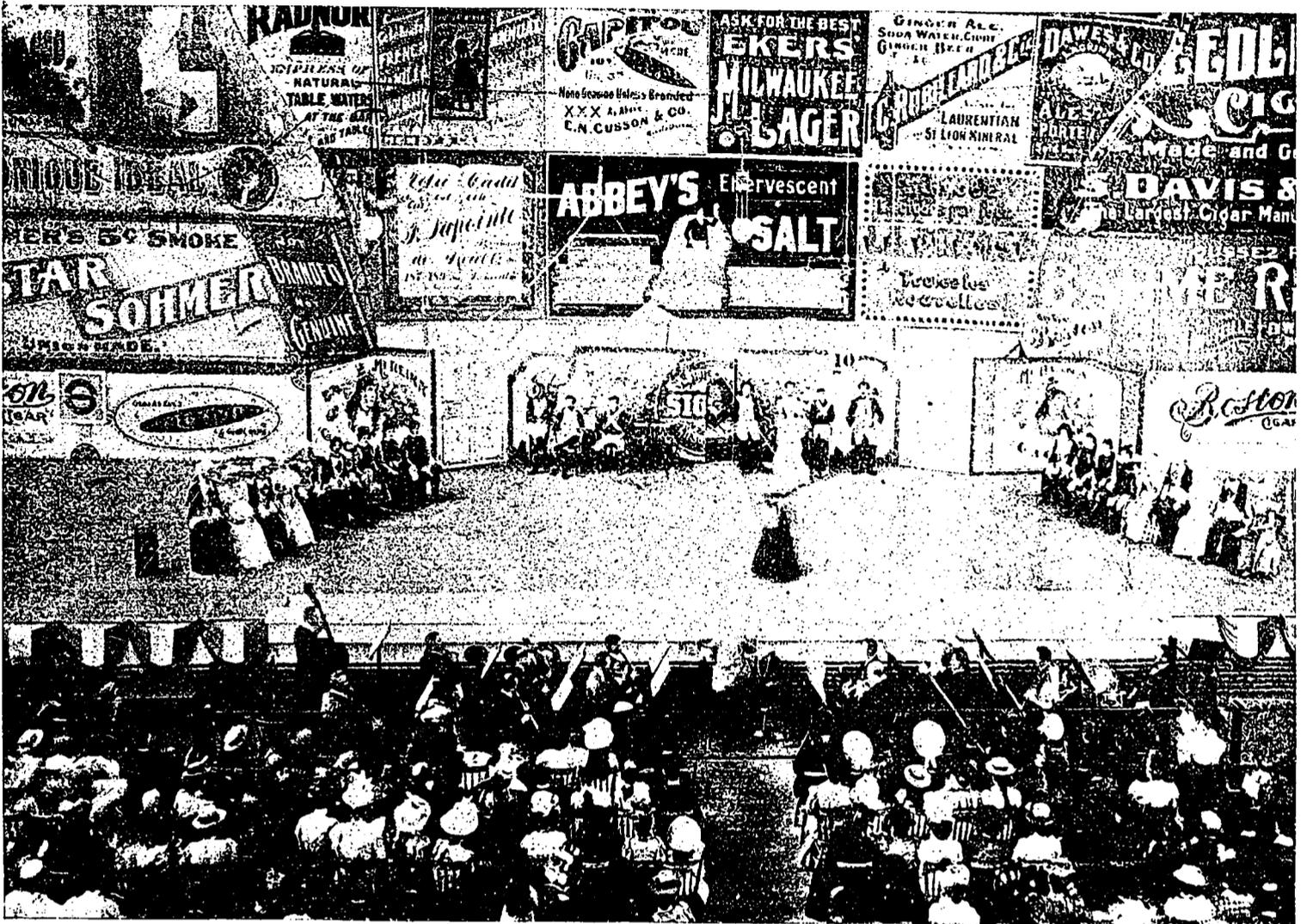
LA TENTE DES FLEURS.



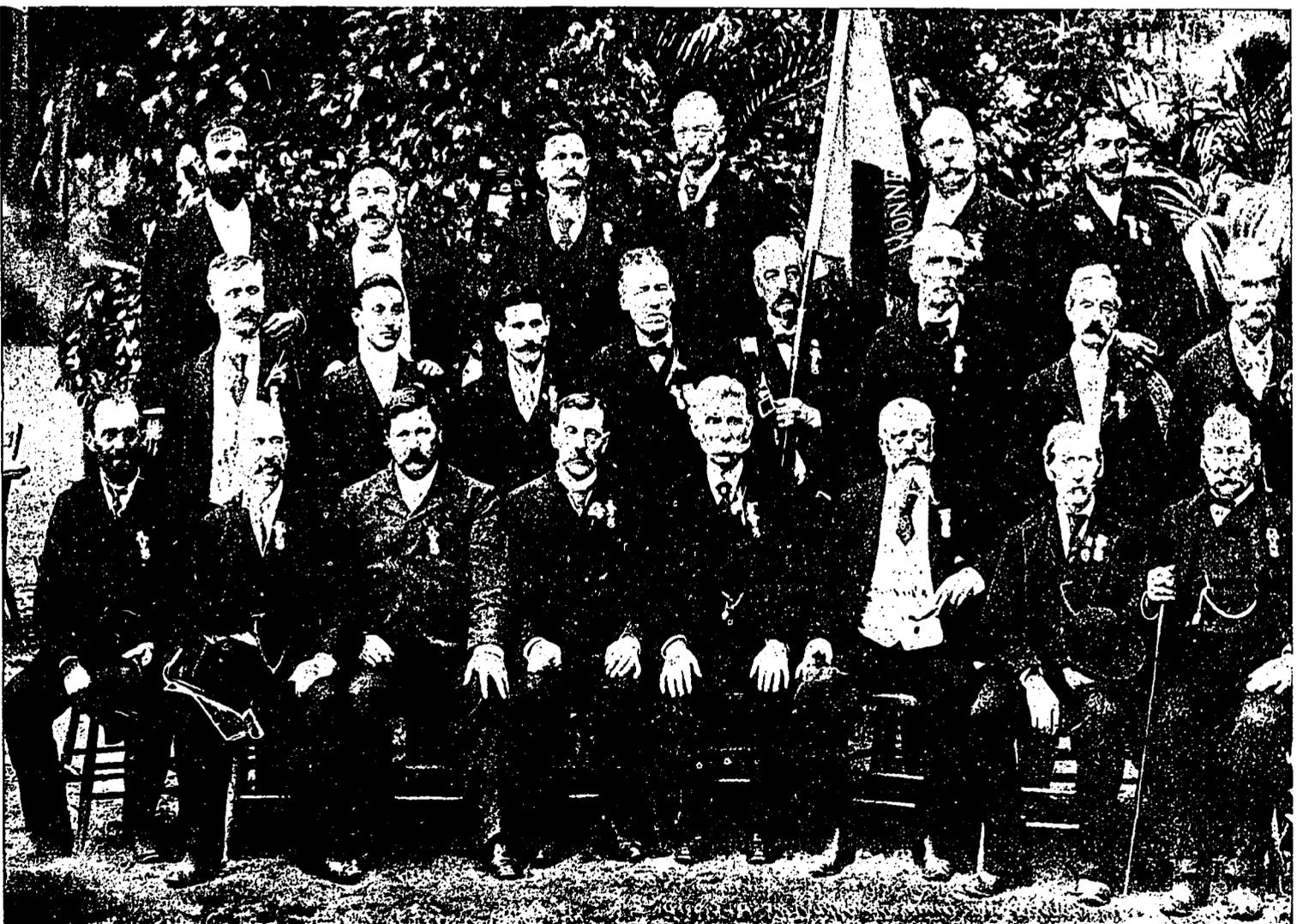
LA TENTE DU BANQUET.

FÊTE FRANÇAISE DU 14 JUILLET — (Suite et fin)

Photographies de MM. Laprés & Lavorgne, rue St-Denis, coin Ontario.

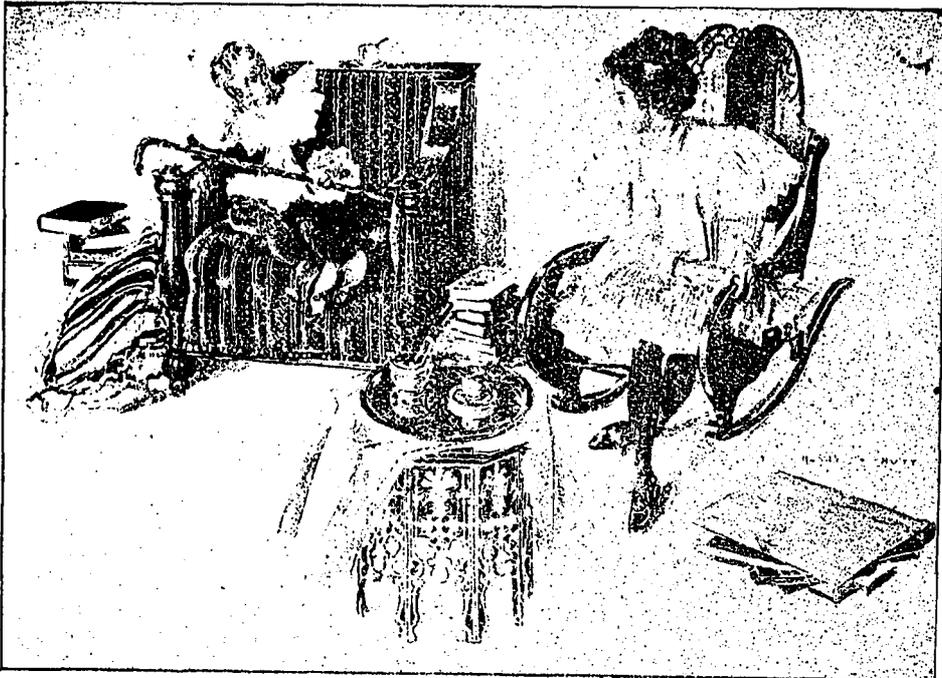


LA SCÈNE PENDANT LA REPRÉSENTATION.



LA 131<sup>e</sup> SECTION DES VÉTÉRANS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

## LEURS SUPPOSITIONS



*Alie.* Suppose que ton père doive \$15 à l'épicier, \$6.54 au boucher, \$12.39 au marchand de charbon et \$3.76 au laitier, combien paiera-t-il pour tout cela ?

*Georgs.* Rien !

*Alie.* J'ai bien peur que tu ne connaisse rien aux additions !

*Georgs.* — Et moi j'ai bien peur que tu ne connaisse pas du tout papa.

## TENDRESSES EXILÉES

Nuit pâle, nuit de mort... dans le ciel blanc de lune  
Les étoiles d'azur semblent agoniser,  
Et comme des dunes les vagues vers la dune  
Avec de lourds sanglots reviennent se briser.

Mais une voix là-bas soudainement s'élevé  
Plaine de tremblements, de frissons, de soupirs,  
Où tressaille l'écho de l'impossible rêve,  
Où vibre le tourment des stériles désirs.

C'est une voix de femme errante sur la plage,  
C'est une âme qui pleure, ivre de désespoir,  
Et qui peut-être a vu dans un lointain naufrage  
Les songes d'idéal sombrer sous le ciel noir.

Le silence s'emplit des suprêmes prières  
Dont mon cœur palpitant rythme les lents accents,  
Et des larmes d'amour inondent mes paupières,  
Sous le triste baiser des rêves caressants.

O toi qui dans es tu, ma sœur infortunée  
Qui fait jaillir ainsi la source de mes pleurs ?  
O femme, d'où viens-tu ? pourquoi la destinée  
Unit-elle en ce soir nos pensives douleurs ?

Oh ! comme je voudrais apaiser ta souffrance,  
Et sentir sur mon cœur tes sanglots expirer !  
Mais en vain : mon désir se consume en silence ;  
Je ne te verrai pas, toi qui m'as fait pleurer !

Hélas ! que de lambeaux des secrètes tendresses  
Ont jonché le chemin des passantes d'un jour,  
Angoisses de pitiés, murmures de détresse,  
Sourires de douceur et prières d'amour !

Tous les parfums aimants de notre âme meurtrie  
Mystérieusement s'exhalèrent sous leurs pas ;  
Mais bientôt ils mouraient dans l'obscur agonie,  
Car les yeux invoqués ne se détournaient pas.

Et les cœurs déchirant sous le poids des misères  
Et qui, pour être heureux, n'auraient eu qu'à s'unir,  
Sans espoir désormais s'en allaient solitaires  
Par les sentiers glacés et noirs de l'avenir.

J'ai-bas, l'âme humaine entend l'âme des choses  
O mystère ! et vos vœux, ô femmes ! sont émus  
Du bruit que fait le vent en effeuillant les roses,  
Mais les soupirs d'amour ne sont pas entendus !

FERNAND RICHARD.

## LA PECHE

La pêche, c'est-à-dire la capture des poissons de mer et d'eau douce, est un de ces sports qui n'ont accompli aucun progrès depuis l'antiquité.

Du temps de Plin le Jeune, et même de Plin l'Ancien (ce qui ne nous rajeunit pas), les pêcheurs employaient des procédés identiques à ceux d'aujourd'hui.

Pourquoi ce croutissement dans les vieux stratagèmes ?

Je ne saurais dire, n'ayant point encore approfondi la question.

Mais ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que ce déplorable état de choses pourrait bien cesser prochainement.

Et cela, grâce aux efforts incessants et à l'imagination toujours en éveil d'un modeste et brave homme qui m'a prié de taire son nom (à cause de la police, je crois, car il a une bonne tête vénérable de forçat évadé).

Cet excellent gentleman habite une petite propriété sise au bord d'une rivière coquette, frais asile de toutes sortes de poissons.

Comme mon bonhomme est paresseux, tel défunt l'ainéant lui-même et que le langage de l'épervier le fatigue, et que la ligne le rase très vite, et que patate, et que patate, et que tout de même, il adore le poisson, tant pour le déguster personnellement que pour en tirer un mercenaire profit, ce type a imaginé un certain nombre de trucs forts ingénieux, ma foi, desquels je vais avoir d'honneur de vous citer quelques-uns.

*Le coup de la poêle à frire :*

Sur une manière de petit radeau de bois notre industriel installe une poêle à frire à moitié remplie d'huile d'olive, laquelle est aromatisée d'une d'huile d'aspic.

Très friands de ce parfum, les poissons accourent (si j'ose m'exprimer ainsi) autour de la poêle, s'enhardissent bientôt et, finalement, bondissent dans l'huile où ils trouvent la mort, trépas d'autant plus rapide que le bonhomme n'hésite pas à transporter son récipient sur un feu relativement assez vif.

*La pêche à la montre :*

Ce sport se pratique la nuit.

Vous prenez une de ces montres si fort à la mode depuis quelque temps et dont le cadran (grâce au sulfate de zinc) est lumineux par les plus épaisses ténèbres.

Cette montre, vous la mettez au fond d'un grand sac et vous plongez le tout dans votre rivière, en ayant soin de tenir à la main la corde qui s'attache au sac.

Les poissons, fort curieux de leur nature, ne tardent point à s'approcher et à pénétrer dans le sac pour voir l'heure qu'il est.

Quand le sac est à peu près plein, ce que vous sentez à la traction de la ficelle, vous tirez à vous et vous allez chez les riches particulières leur demander si elles n'auraient pas besoin de beau poisson aujourd'hui, et pas cher, ma bonne dame.

Recommandation importante : essayez immédiatement votre montre, dont les rouages sont bien connus pour s'accommoder mal des fluviaux séjours.

Je terminerai par une révélation dont l'importance n'échappera à nul de ceux dans la poitrine desquels bat un cœur de vrai pêcheur.

Mon bonhomme a réussi à apprivoiser le brochet et à le dresser aussi bien que n'importe quel chien de chasse.

Grâce à lui, le brochet va devenir le faucon des rivières, de même que le faucon sauvage est le brochet des airs.

C'est ainsi qu'à force de patience, l'homme arrive à asservir la nature entière et, de ses anciens ennemis, faire de fidèles serviteurs.

ALPHONSE ALLAIS.

## VICTIME DE SA JUPE

*Le docteur (à la victime d'un accident de bicyclette).*— Comment cela est-il arrivé ? Vous vous promeniez sur l'asphalte uni de la rue et aucune voiture ne vous a frappé.

Qu'est-ce qui a pu vous faire perdre ainsi la tête ?

*La victime (ouvrant tristement les yeux).*— Je ne regardais pas où j'allais. Mes yeux étaient fixés sur les vitrines devant lesquelles je passais. Je voulais voir si ma nouvelle jupe m'allait bien.

## BIEN APPROPRIÉ

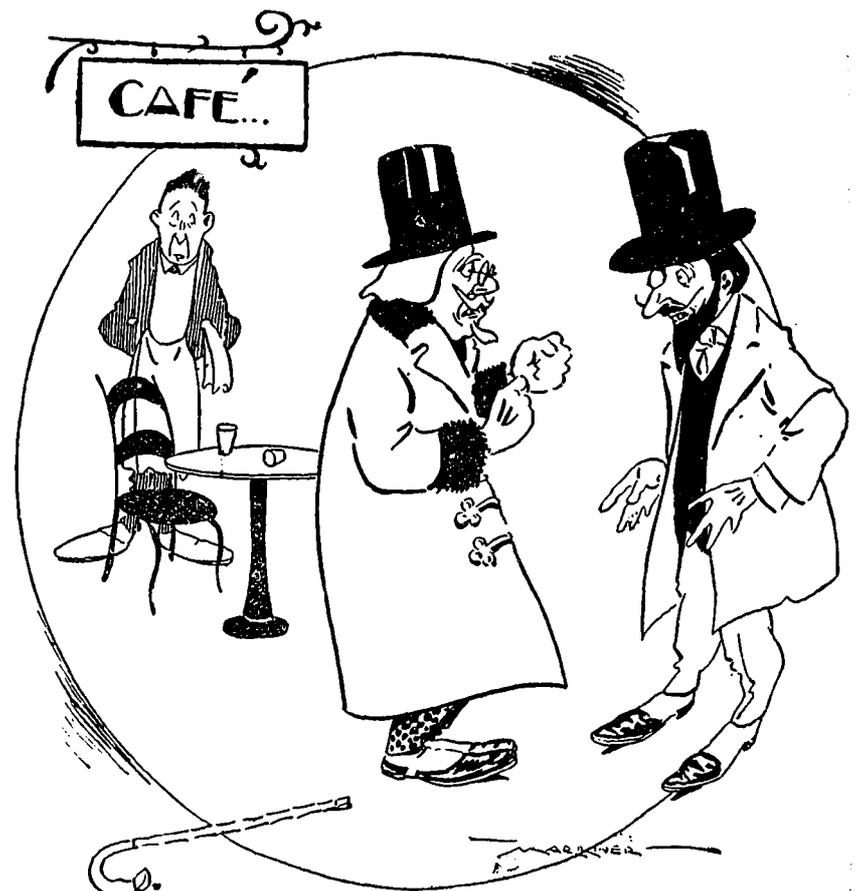
*Mme Penoute.*— Je voudrais avoir une livre de thé.

*L'épicier.*— Noir ou mélangé, madame ?

*Mme Penoute.*— Noir, ce sera mieux, je crois ; c'est pour un dîner de funérailles.

Quand mon ami rit, c'est à moi de lui demander la cause de sa joie ; quand il pleure, c'est à moi de deviner la cause de son chagrin.

## UNE ARME SURE



*Mr Noir.*— Vous m'avez insulté, monsieur, et je vous demande satisfaction !

*Mr Blanc.*— J'ai le choix des armes, n'est-ce pas ?

*Mr Noir.*— Oui, monsieur.

*Mr Blanc.*— Alors, je choisis le téléphone à longue distance.

FEUILLETON DU "SAMEDI" 29 JUILLET 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

## LE RACHAT DU PASSÉ

I. — DEUX ANS APRÈS

(Suite)



— Et nous roulions toujours d'un trot très rapide...

— Oui, le marquis de Prades ne sera plus l'inutile, l'oisif, le désœuvré d'autrefois. Le marquis de Prades sera un homme illustre qui aura rendu à son pays des services que celui-ci ne pourra plus oublier. Et si alors, ma chère Clotilde, ma chère petite Suzanne, vous pleurez encore, ce ne sera plus que de fierté, ce ne sera plus que d'orgueil, en entendant les acclamations dont son nom sera salué !

Et M. de Belleruche continuait à parler avec de plus en plus de feu, avec de plus en plus d'enthousiasme du marquis de Prades qui s'était si noblement racheté et pour lequel, depuis qu'ils avaient fait ensemble le voyage de Morgoff, il avait une très sincère et très ardente sympathie, quand tout à coup, dans le parc, une voix forte s'éleva :

— Madame Clotilde Didier ! criait-on.

Celle-ci releva le rideau, puis, ayant jeté un coup d'œil au dehors, resta toute saisie.

— Le facteur ! dit-elle.

— Une lettre de lui, peut-être ! dit vivement le comte.

— Oui, de lui !... J'en ai le pressentiment ! ajouta Yvonne.

Déjà la petite Suzanne venait de s'élaner dans le parc, déjà elle prenait la large enveloppe blanche que le facteur lui tendait.

— Pour votre maman, mademoiselle ! dit celui-ci, brave homme à figure franche et joviale. Oh ! une lettre qui vient de loin !

Et, quelques secondes après, la petite Suzanne reparaisait de plus en plus radieuse.

— Lis !... lis vite, maman ! s'écria-t-elle.

Clotilde n'avait eu qu'à jeter un coup d'œil sur la suscription pour devenir toute pâle de joie.

— Oui, de lui !... c'est de lui ! dit-elle en déchirant rapidement l'enveloppe.

Et comme, par discrétion, M. de Belleruche et Yvonne allaient se retirer :

— Non, non, je vous en prie, restez... écoutez ! fit-elle en les arrêtant d'un geste. Est-ce que je puis avoir des secrets pour vous ?

Puis, la lettre dépliée et l'épaule appuyée contre la fenêtre, elle se mit à lire, la voix toute sourde, toute tremblante, tant elle était émue, cette lettre datée d'un pays si lointain qu'elle n'en avait jamais entendu parler... cette lettre si touchante et empreinte d'une si profonde tendresse que jamais le comte de Guérande n'aurait pu croire que c'était son ancien ami et son ancien complice, que c'était ce marquis de Prades qui avait été avec lui l'un des plus cyniques viveurs de Paris, qui l'avait écrit :

" Chère Clotilde,

" Chère Suzanne,

" Depuis que j'ai quitté Fontenay-sous-Bois, depuis que j'ai quitté la France, depuis que je me suis exilé si loin de vous, jamais je n'ai vécu un seul jour sans évoquer votre souvenir, sans voir se dresser devant mes yeux vos douces images...

" Le jour, quand je chemine à travers des plaines immenses, de vrais déserts de sable et sous un soleil de feu, c'est encore votre pensée qui me suit, qui me reconforte, qui m'encourage...

" La nuit, quand, sans dormir, je rêve sous le ciel étoilé, n'entendant d'autres bruits dans les profondes solitudes que les rugissements des bêtes fauves, c'est encore vous que je crois voir, c'est encore vous que je vois penchées sur moi comme mes deux anges gardiens.

" Ah ! certes, depuis que ma conscience s'est enfin réveillée et que je suis devenu un autre homme, c'est-à-dire un honnête homme, je savais bien combien je vous aimais, combien je vous adorais toutes deux, mais cependant j'ignorais encore quelle place immense vous teniez dans mon cœur, vous teniez dans ma vie...

" Mais c'est maintenant... maintenant que je suis si loin de vous, maintenant que tant de lieues nous séparent que je sens toute la force de mon amitié, toute la profondeur de mon amour !

" Aussi — car je veux vous faire ma confession toute entière et que vous connaissiez toutes mes pensées — aussi, dans les premiers temps de mon départ, dans les premiers temps qui ont suivi notre séparation, m'est-il arrivé plus d'une fois d'avoir la nostalgie de la patrie, d'avoir comme un regret de la détermination que j'avais prise.

" Je me disais alors, le cœur étroit par une immense tristesse :

" Pourquoi t'es-tu séparé de Clotilde quand elle t'avait donné son pardon et rendu sa tendresse ?

" Pourquoi t'es-tu enfai si loin de ton enfant, de ta petite Suzanne, quand, elle aussi, qui avait tant souffert par toi, avait oublié le passé... quand, elle aussi, qui t'aimait, te suppliait de rester et de ne pas te condamner à un si lointain et peut-être si périlleux exil ?

" Comme ta vie serait douce auprès d'elles !

" Que de beaux jours perdus !... Que de joies retardées !... Que de bonheurs que tu devras attendre encore !...

" Puis, d'autres fois, c'était, à travers notre marche dans ces pays inconnus, comme une lâcheté soudaine qui me prenait, m'envahissait...

" Oui, moi qui me crois brave, je me surprisais à trembler, à avoir peur !

" Oui, plein d'appréhensions, je me demandais si je n'allais pas avoir le même sort que tant d'autres partis avant moi, si je n'allais pas à mon tour tomber victime de quelque trahison, de quelque piège ou de quelque embûche...

" Et ce qui me donnait cette pensée-là... ce qui rendait cette peur plus atroce, c'était de me dire que peut-être, je ne vous reverrais plus... plus jamais... que c'était bien peut-être un dernier baiser que je vous avais donné... un éternel adieu que je vous avais dit, et que je ne connaîtrais jamais le bonheur que je m'étais promis... le bonheur dont j'avais voulu me rendre digne...

" Mais je dois ajouter aussi que cette lâcheté durait peu, et que je redevais vite l'homme énergique et fort qu'il faut que je sois... l'homme énergique et fort que je veux être...

" Mais il faut que je m'arrête ici, car l'heure de la sieste est passée...

" Les hommes qui composent ma petite troupe, et qui dormaient autour de moi, viennent de s'éveiller...

" Déjà on m'amène ma monture, les bêtes sont chargées, les porteurs sont prêts, et notre caravane va se remettre en marche.

" En avant donc ! puisque chaque pas que je fais me rapproche du but que je dois atteindre, c'est-à-dire me rapproche de vous, mes deux bien-aimées !

" Oui, en avant ! jusqu'au jour où, sans remords et sans arrière-pensée je pourrai vous ouvrir mes bras et vous serrer contre mon cœur !

" Oui, en avant ! jusqu'au jour qui sera le plus beau et le plus

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Incomparables contre les | Femmes Malades et Fai-  
[affections nerveuses] | ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

heureux de ma vie... jusqu'au jour où, le front haut, je pourrai être pour vous, ma chère Clotilde, le plus loyal des époux, et pour toi, ma chère Suzanne, le plus tendre et plus affectueux des pères !

— Au revoir !

— Espérons !

— Et pensez toujours à moi comme je ne cesse de penser à vous.

— FERNAND DE PRADES —

Et Clotilde s'était sentie si touchée et si émue, et après les terribles appréhensions qu'elle venait d'avoir et le profond désespoir qui s'était emparé d'elle à l'horrible nouvelle qui venait d'être si heureusement démentie, elle éprouvait une telle joie qu'elle n'avait pu achever de lire les dernières sans que sa voix, qui de plus en plus tremblait, s'éteignît tout à coup dans les sanglots.

Mais les larmes qu'elle versait en ce moment n'étaient plus les mêmes larmes d'autrefois, les mêmes larmes brûlantes qui, pendant les jours si sombres et si douloureux qu'elle avait traversés, avaient si souvent inondé son visage.

Aujourd'hui, c'étaient des larmes aussi douces que celles qu'elle avait versées le jour où Fernand de Prades, tenant la promesse qu'il lui avait faite, lui avait enfin ramené sa fille, lui avait enfin rendu sa petite Suzanne...

Aussi combien de fois, alors qu'elle était seule, n'avait-elle pas relu cette lettre qui lui donnait tant de bonheur... cette lettre dont elle épelaît chaque mot, dont chaque phrase faisait tressaillir son cœur !

Et tandis qu'enfermée dans sa chambre, ou bien isolée dans un des coins les plus déserts du parc, elle la tenait dans sa main, elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer le passé, de s'arrêter aux souvenirs que lui rappelaient les quelques mois qui venaient de s'écouler...

Comme en peu de temps elle avait changé !

Comme en peu de temps il s'était fait en elle un étrange changement !... une extraordinaire métamorphose !...

Elle se rappelait le jour où, là-bas à Ivry... là-bas dans la maison de François le blanchisseur, elle avait vu, tout à coup, après des années et des années, surgir Fernand en face d'elle.

C'était le moment où elle venait de vivre la minute la plus terrible de sa vie... le moment où, après avoir enfin retrouvé sa fille, elle avait été si près de la perdre... le moment où la petite Suzanne gardait encore au front la lividité de la mort.

Et c'était à ce moment-là que cet homme à qui elle devait son abandon et sa misère... que cet homme dont la lâcheté et la trahison l'avaient forcée à être une mauvaise mère, c'était à ce moment que cet homme s'était encore dressé devant elle et que le hasard les avait encore remis en face l'un de l'autre !

Et Clotilde ne pouvait s'empêcher de frissonner encore en se ressouvenant de ce qui s'était alors passé en elle.

Ah ! comme tout son être s'était soulevé de colère, de mépris, de dégoût et d'horreur !

Comme elle avait maudit le misérable !

Avec quelle force elle lui avait jeté à la face toute la haine qu'elle avait pour lui !...

Puis, tout en songeant ainsi, tout en évoquant ainsi ses souvenirs, ce que Clotilde voyait encore, c'était, à quelque temps de là, l'autre scène qui avait eu lieu entre elle et lui dans la villa de M. de Belleruche.

C'était cette scène où le marquis de Prades, sur le point de se faire le complice du comte de Guérande, était venu jouer encore l'hypocrite comédie de l'amour... la scène où il avait osé parler de son repentir et de ses remords... la scène où elle était allée chercher Suzanne, où elle était allée chercher leur enfant et où, après lui avoir tout fait connaître en quelques mots, elle lui avait dit :

— Choisissez entre nous deux !

Oh ! ce jour-là, elle s'en rappelait bien aussi, elle avait été aussi implacable, aussi inflexible que lors de leur première rencontre à Ivry !

Ce jour-là, elle était encore sous le coup d'une si violente indignation qu'elle aurait voulu pouvoir le souffleter, qu'elle aurait voulu pouvoir lui cracher au visage !

Et c'était avec un geste plein d'un souverain mépris qu'elle l'avait chassé... Et c'était les yeux étincelants et toute frémissante d'une haine qui de plus en plus grandissait en elle, qu'elle lui avait crié :

— Vous êtes un lâche !... Vous êtes un misérable !... Ne paraissez plus devant moi !

Et toute cette colère maintenant était tombée !... Et toute cette haine si profonde et si ardente... toute cette haine qu'elle croyait bien garder jusqu'à son dernier jour s'était soudain changée en amour, s'était soudain changé en tendresse !

Et maintenant, elle Clotilde Didier, aimait encore Fernand de Prades ?

Et maintenant, elle, la malheureuse qu'il avait si durement traitée, oubliait son abandon... oubliait toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les tortures qu'elle lui devait !

Elle oubliait sa fille jetée sur le pavé par la faute de cet homme...

elle oubliait tout son martyre et toute ses angoisses de mère... Elle oubliait tout... elle l'aimait !

Oui, elle l'aimait !

Et pourquoi ?

— Etait-ce parce qu'il lui avait ramené sa fille ?... parce qu'il lui avait rendu son enfant ?

Non, non, ce n'était point pour cela... ou plutôt ce n'était point seulement pour cela... Car, en lui rendant Suzanne, que faisait-il autre chose que de réparer l'horrible crime qu'il avait commis ?... que de réparer l'affreuse iniquité dont il s'était rendu coupable ?

Non, non, cet amour qui lui était revenu aussi ardent et aussi profond qu'autrefois... cet amour qui de nouveau la possédait toute entière avait une autre cause... et cette cause, la jeune femme la connaissait bien, maintenant que de plus en plus elle réfléchissait, que de plus en plus elle cherchait à comprendre ce qui avait pu se passer en elle...

Cette cause, c'est que le repentir de Fernand de Prades avait été si sincère qu'elle n'avait pu s'y méprendre... Cette cause, c'est qu'il avait eu des remords si vrais qu'elle n'avait pu s'empêcher d'en être profondément touchée, profondément touchée...

C'est qu'à moins d'être injuste, elle n'avait pu faire autrement que d'être convaincue qu'il ne mentait pas, qu'il ne mentait plus...

C'est qu'elle avait bien été forcée de reconnaître que les larmes qu'elle lui voyait parfois dans les yeux étaient de vraies larmes, et que réellement maintenant il l'aimait, et que réellement maintenant il souffrait de l'avoir tant fait souffrir.

Et ce cœur de femme généreux et bon, elle avait senti toute sa pitié soudain s'éveiller...

A son tour, elle s'était surprise à le plaindre, et elle n'avait plus eu la force de lui en vouloir, et dans un élan spontané de son âme, elle s'était de nouveau laissé reconquérir, l'oubli s'était fait en elle, et en lui tendant la main elle lui avait accordé le pardon !

Et c'était depuis ce jour qu'elle l'aimait, et d'un amour si violent que parfois elle s'en effrayait, que parfois elle en tressaillait...

Aussi, bien qu'après cette lettre qui l'avait rendue si heureuse, elle en eût reçu encore plusieurs autres, toutes aussi rassurantes, lui semblait-il que le temps ne marchait pas, tant elle tremblait de savoir Fernand si loin d'elle...

Avec une impatience qui lui donnait la fièvre, elle comptait les jours qui mettraient fin à cette longue séparation, les jours qui amèneraient le retour tant attendu, et jamais le temps ne lui avait paru si long, les heures si lentes.

Elle s'efforçait bien de cacher cette impatience qui la brûlait, mais Yvonne était trop clairvoyante pour ne pas s'en apercevoir.

— Ah ! je vous y prends encore ! lui disait-elle gaiement lorsque, à chaque instant, elle la surprenait à rôder toute rêveuse au fond du parc. Vous venez vous cacher là pour penser encore à lui !

— Ah ! il ne faut pas rougir pour ça ! reprenait vivement et sur le même ton de franche amitié la mère du petit Maurice. Est-ce que je n'ai pas aimé aussi ?... Est-ce que je n'aime pas encore ? Est-ce que je n'aime pas toujours André comme je l'aimais aux premiers jours, c'est-à-dire de tout mon cœur et de toute mon âme ?

— Et tenez, voulez-vous que je vous fasse une confidence, une confidence qui très certainement ne vous étonnera pas ?...

— Eh bien ! quand nous étions là-bas... là-bas à Kernoët, j'étais comme vous... je veux dire que le même trouble que vous éprouvez en pensant à M. de Prades, je l'éprouvais quand je pensais à André.

— Oui, oui, non seulement je ne pouvais le voir s'approcher de moi, je ne pouvais l'entendre me parler sans me mettre aussitôt à trembler, mais encore rien qu'à sa pensée, rien qu'à son souvenir, je sentais un trouble profond m'envahir, une subite rougeur me monter au front.

— Et comme c'était pour moi une très grande joie que de penser à lui... comme d'ailleurs il m'aurait été impossible de n'y pas penser toujours, savez-vous ce que je faisais, ma chère Clotilde ?

— Eh bien ! je faisais comme vous : je m'enfuyais, j'allais me cacher au fond des allées les plus écartées, au fond des allées les plus désertes...

— Et là je vivais de mon rêve !... Et là je passais de longues heures avec l'image d'André devant les yeux !

— Et comme je disparaissais parfois très longtemps, Suzanne s'inquiétait, me cherchait, m'appelait...

— Eh bien ! pourquoi ne vous l'avouerais-je pas à vous qui savez ce que c'est que l'amour ?... à vous qui savez quel bonheur on ressent à rester seule avec la pensée, avec le souvenir du bien-aimé !...

— Je l'entendais, et je ne lui répondais pas !... Je l'entendais, et je me hâtais de fuir plus loin !... plus loin encore !

— Oui, voilà ce que je faisais, ajoutait Yvonne avec son charmant sourire. Vous voyez donc bien que vous n'avez pas à rougir devant moi !...

Puis, au bout d'un moment, la voix plus grave, l'air plus sérieux, elle reprenait encore :

— D'ailleurs, bien que les jours vous semblent des siècles, le temps passe tout de même, ma chère Clotilde, et encore un peu de rési-

gnation, et bientôt vous aurez non seulement la joie de voir revenir celui que vous aimez, mais encore le bonheur de ne plus le quitter...

Ainsi parlait sagement et raisonnablement Yvonne ; mais c'était précisément la hâte qu'elle avait de jouir du bonheur qu'elle attendait qui rendait Clotilde si nerveuse, si fiévreuse.

Cependant, en effet, les jours passaient : le temps malgré tout, s'écoulait, et il y avait à présent, depuis quelques semaines déjà, deux longues années que Fernand de Prades s'était expatrié, quand, un soir, un beau soir de juillet où l'immense jardin qui entourait la villa était tout embaumé de parfum des fleurs, et où le ciel, tout étincelant d'étoiles, semblait avoir une splendeur qu'elle ne lui avait jamais connue, la mère de la petite Suzanne eut coup sur coup deux surprises.

Ce soir-là, comme chaque soir du reste à pareille époque, Clotilde avait prolongé assez tard la veillée en compagnie d'Yvonne et d'André, tandis que la petite Suzanne et le petit Maurice jouaient à quelque pas de là sous le regard affectueux de M. de Belleruche.

Et il lui avait semblé — était-ce une illusion qu'elle s'était faite ? — que très souvent en lui parlant, la jeune comtesse de Chaverny et André avaient échangé d'étranges coup d'œil, de singuliers sourires....

Et non seulement Yvonne et André avaient eu cette attitude qui l'avait de plus en plus étonnée, mais encore le comte de Belleruche, mais encore le petit Maurice lui-même avaient eu parfois en la regardant les mêmes énigmatiques sourires, le même air plein de mystère.

Qu'était-ce donc ?

Que se passait-il donc ?

Pourquoi donc avaient-ils tous, ce soir-là, ces allures qu'elle ne leur connaissait pas... ces allures qui pouvaient faire supposer qu'il y avait entre eux quelque secret... quelque chose qu'ils voulaient lui cacher ?

Mais si elle n'avait pas voulu avoir l'air de s'apercevoir de rien ; si, dans le cas où elle aurait pu se tromper, elle n'avait pas osé faire aucune question, même à Yvonne, elle n'en était pas moins rentrée chez elle très intriguée... si intriguée que la moitié de la nuit s'était déjà écoulée qu'elle n'avait pu encore fermer les yeux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Que pourraient-ils me cacher ? se demandait-elle avec une curiosité de plus en plus excitée.

Et elle cherchait encore à deviner le mot de cette énigme... et elle s'obstinait à chercher encore pourquoi elle avait surpris si souvent Yvonne et André à lui jeter de furtifs coup d'œil en chuchotant rapidement à voix basse, pourquoi elle avait cru voir dans les regards que M. de Belleruche et le petit Maurice fixaient sur elle comme une expression de malice, quand, à la clarté de la veilleuse, elle s'aperçut que la petite Suzanne, dont le lit était tout près du sien, restait également les yeux tout grands ouverts.

— Tu ne dors donc pas, mon enfant ? demanda-t-elle.

— Non mère.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais je ne puis pas dormir... Je pensais....

— A quoi donc ? ma chérie ?

— A ce qui s'est passé ce soir....

— Ce soir ? fit vivement Clotilde.

— Oui, ce soir avec Maurice... ce soir, quand je jouais avec lui... Oh ! je t'assure que j'ai été bien étonnée... Il y avait des moments où je le voyais me regarder fixement et d'un air tout drôle, puis d'autres où il s'arrêtait en face de moi et où il se mettait à sourire comme s'il avait eu envie de me parler... comme s'il avait eu quelque chose à me dire....

— Et tu n'a pas voulu savoir ?... tu ne lui as rien demandé ?

— Oh ! si, petite mère... si, plusieurs fois je lui ai dit : " Qu'as-tu donc, Maurice ?... pourquoi me regardes-tu avec cet air-là ?... Pour sûr, tu dois me cacher quelque chose ? "

— Et que te répondait-il ?

— Rien... c'est-à-dire que, tout en continuant de sourire, il me répondait que je me trompais, qu'il était toujours comme d'habitude.

" Mais je voyais bien que non... et la preuve que j'avais bien deviné... la preuve que j'avais bien compris, c'est qu'à un certain moment il a failli se trahir.... "

— Ah !....

— Oui, oui !... Comme je le pressais encore davantage, comme je lui disais : " Voyons, Maurice, tu sais bien que je te dis tout ce que je pense... tu sais bien que je n'ai jamais fait de cachotteries avec toi... Pourquoi n'aurais-tu pas avec moi la même franchise ?... pourquoi voudrais-tu me faire de la peine ?... "

— Alors ?

— Alors il est devenu très rouge, et il s'est écrié malgré lui : " De la peine ?... Oh : non, Suzanne... au contraire, tu seras bien contente !... "

Clotilde venait de tressaillir.

— " Bien contente ! " Il t'a dit cela ? s'écria-t-elle.

— Oui, petite mère... Mais pas un mot de plus... Car, brusque-

ment, il s'est enfui comme s'il avait peur que je le questionne encore... comme s'il craignait d'en avoir déjà trop dit.

" Et voilà, ajouta la petite Suzanne, à quoi je pensais quand tout à l'heure tu m'a parlé.... "

" Je pensais à ces airs si étranges et si mystérieux de Maurice, et aussi aux airs si étranges et si mystérieux de M. de Belleruche.

" Car peut-être, petite mère, ne t'en es-tu pas aperçue. Mais M. de Belleruche aussi n'était pas le même... et jusqu'à Mme Yvonne et à M. André qui avaient les mêmes sourires, les mêmes regards que Maurice.... "

Le coude replié sur l'oreiller et la joue posée sur sa main, Clotilde ne répondit pas tout d'abord.

Elle semblait réfléchir.

Enfin, après un assez long silence :

— Oui, mon enfant, oui, j'avais fait la même remarque que toi, dit-elle vivement, et voilà pourquoi, non plus, je ne dormais pas, moi non plus je ne pouvais pas dormir.

" Car, ainsi que toi, j'aurais voulu comprendre ce que tout cela pouvait bien vouloir dire... ce que tout cela pouvait bien signifier... "

— Et tu n'a pas trouvé ?

— Non, je n'ai pas trouvé... et je ne trouve pas... Et cependant, tout à l'heure... cependant, il n'y a que quelques secondes, pendant que tu rapportais les paroles de Maurice, je croyais bien avoir éclairci ce mystère.

" Mais, plus j'y songe, plus je vois bien que je me trompais, que je m'illusionnais.... "

— Et que supposais-tu donc ?

— Je supposais... Mais non, c'était une idée folle, une idée stupide...

— Qui sait ?... Dis toujours, petite mère ?

— Eh bien ! je me figurais que M. de Belleruche en savait peut-être plus long que nous sur ton père....

— Comment ?

— Que M. de Belleruche avait peut-être reçu de lui des nouvelles que nous ne connaissons pas... des nouvelles qu'il tiendrait peut-être à nous cacher pour nous faire une surprise....

— Son retour, peut-être ! s'écria Suzanne.

— Oui, son retour, peut-être....

— Oh ! maman !

— Son retour, que nous attendons dans une impatience qui finit par devenir une véritable torture pour nous....

— Cher père !... Quand donc le reverrai-je !... Comme je l'aime ! murmura l'enfant, toute pâle d'une immense émotion.

— Mais, comme je viens de te le dire, après y avoir réfléchi, je vois bien que, malheureusement, il faut renoncer à cette pensée, dit Clotilde avec un soupir.

" Car, en effet, si ton père devait revenir bientôt, si, d'un moment à l'autre, nous devions avoir la joie de le revoir, pourrait-on nous le cacher ?... pourrions-nous l'ignorer ?... "

" Est-ce que les journaux où, chaque jour, je cherche avidement son nom... les journaux qui nous ont si souvent parlé de lui... de son héroïsme, de ses succès, de la gloire dont il s'est couvert dans cette si lointaine et dangereuse mission, est-ce que les journaux n'auraient pas déjà annoncé son retour en France et le grand bonheur que nous attendons ? "

" Oh ! si, si, mon enfant... Oh ! je crois lire les articles élogieux, et enthousiastes, éloquents qu'on lui aurait consacrés !... "

" Et depuis un grand mois, au moins, c'est sur lui le profond et le plus complet silence... Je cherche son nom... Et rien... rien ! Plus une ligne... plus un mot !... "

" Non, non, je te le répète, ajouta la jeune femme avec un nouveau soupir, je me trompais, ce n'est pas cette surprise-là que M. de Belleruche nous réservait, et si nous voulons absolument avoir le mot de cette énigme qui de plus en plus m'obsède, qui de plus en plus m'intrigue, je crois qu'il nous faudra chercher ailleurs et tâcher de trouver autre chose.... "

" Mais nous causons, nous bavardons, et si je ne me trompe, je crois que voici déjà le jour ?... "

— Oui, maman.

— Eh bien, ma petite Suzanne, dors vite... dormons vite... c'est encore le plus sage....

Mais à peine venait-elle d'achever qu'elle se redressa, puis écouta.

— Entends-tu ? fit-elle vivement, à voix basse.

— Oui, mère, répondit la petite, qui, toute pensive, écoutait aussi.

— Une voiture !

— Oui, mère.

— Et dans le parc !... A cette heure-ci !... Regarde donc !... Peux-tu voir ?

Déjà la petite Suzanne était vers la fenêtre... déjà elle venait de l'ouvrir, d'entre-bâiller sans bruit les persiennes et de jeter un coup d'œil au dehors.

— Le coupé du comte ! fit-elle dans un souffle.

— Le coupé du comte !

— Oui, c'est lui qui sort... qui s'en va... On ouvre la grille... La voiture disparaît... Plus rien....

Mais on entendait encore, au loin, un roulement rapide et sourd qui de plus en plus s'affaiblissait, s'éteignait. . . .

— Lui qui ne sort presque jamais d'ici ! . . . Lui qui ne s'éloigne jamais de Fontenay ! . . . Où peut-il bien aller à une heure si matinale ? dit Clotilde, toute pensive.

Et comme, cette fois encore, elle ne pouvait rien deviner... comme, cette fois encore, il lui était impossible de se répondre :

— Allons, décidément, c'est de plus en plus étrange, de plus en plus mystérieux ! fit-elle. Dormons, petite !

Mais bien qu'elles demeurassent immobiles et les yeux fermés... bien qu'il ne s'échangeât plus entre elles aucune parole, ni l'une ni l'autre ne dormaient. . . .

Mais toutes deux avaient la même préoccupation... Mais toutes deux suivaient par la pensée le comte de Belleruche.

Où donc allait-il ?

Quel pouvait bien être le but de cette sortie insolite ?

Quelle était donc cette autre surprise ?

Et quand enfin, assez longtemps après, elles finirent par s'endormir, vaincus par la fatigue, toutes deux, chose étrange ! eurent le même rêve heureux, le même rêve qui semblait leur dévoiler l'avenir.

Toutes deux revirent Fernand de Prades, mais non pas comme elles l'avaient déjà vu tant de fois pendant ces deux longues années qui venaient de s'écouler... non pas, là-bas, perdu au fond de ces pays lointains, au fond de ces pays inconnus, où leur pensée avait eu tant de peine à le suivre, mais enfin là tout près d'elle, mais enfin là leur ouvrant ses bras ! . . .

Et ce rêve si doux, ce rêve si beau, qui les berçait, les remplissait d'une émotion si profonde et d'une joie si intense que, parfois, dans leur sommeil, elles laissaient échapper le même cri de tendresse :

— Fernand !

— Père !

Et longtemps, dans un balbutiement qui n'était plus qu'un murmure, elles répétaient encore, le visage radieux, le même mot, le même nom :

— Père !

— Fernand !

Et leur beau rêve continuait. . . .

## II. — LE RETOUR

Cependant, pendant que la mère et l'enfant souriaient à ce songe si doux... à ce songe qui leur mettait dans l'âme comme un rayon de ciel, la voiture qui emportait le comte de Belleruche roulait de plus en plus rapidement dans la direction de Paris.

Mais ce que ni Clotilde, ni la petite Suzanne ne pouvaient savoir, et ce qu'il nous faut dire, c'est que le père d'Yvonne n'était pas seul, et que, l'accompagnant dans cette course matinale, André de Chavorny se trouvait assis près de lui.

D'abord les deux hommes gardèrent le silence, M. de Belleruche lisait ou plutôt semblait relire très attentivement une lettre qu'il venait de tirer de sa poche, et André jetait de temps à autre des regards distraits à travers les rues encore désertes.

Puis enfin, sa lecture achevée, le comte replia lentement la lettre, et son regard s'étant alors rencontré avec celui du mari d'Yvonne :

— C'est égal, fit-il doucement, malgré toute la grande expérience que je croyais avoir de la vie, voilà un miracle qui m'étonne toujours... un miracle dont je ne suis pas encore revenu. . . .

— De quel miracle voulez-vous donc parler, mon cher comte ?

— Je veux vous parler de lui. . . .

— De celui qui vous a écrit cette lettre ?

— Oui.

— Du marquis ?

— Oui, du marquis de Prades... du marquis qui est aujourd'hui un modèle de loyauté et d'honneur... du marquis, pour qui on ne peut plus éprouver aujourd'hui que la plus ardente sympathie et la plus profonde admiration, et qui autrefois. . . .

— Oui, oui, fit vivement André, je connais un peu son histoire... je connais un peu son passé. . . .

— Oh ! un passé bien triste, un passé bien lamentable et qu'il a dû plus d'une fois regretter ! . . . un passé qui à cette heure encore, bien qu'il a largement le droit de l'oublier, ne le laisse pas toujours, j'en suis bien sûr, sans trouble et sans remords ! . . . un passé où il n'y avait pas seulement des fautes, mais des crimes ! . . .

Et comme André n'avait pu retenir un mouvement.

— Le mot vous choque peut-être ? dit vivement M. de Belleruche.

— Non, non !

— C'est pourtant le mot juste, le mot exact. Songez plutôt à Clotilde ! . . .

— Quel sort cet homme, qui ne croyait à rien... cet homme pour qui la vie n'avait pas de devoirs, leur avait-il fait ?

— La mère, à qui il n'a rien à reprocher... rien qu'un accès de tendresse... rien qu'une confiance et un dévouement trop aveugles... un beau jour délaissée... plongée, grâce à son égoïsme et à son manque de cœur, dans la misère la plus affreuse, la plus noire, et la plus épouvantable !

— L'enfant jetée dans la rue, jetée au coin d'une borne et ramassée au hasard par des passants, parce que le soin maternel est tari et ne peut plus la nourrir.

— Oui, ce sont bien là des crimes, et des crimes dont le souvenir aussi a plus d'une fois dû le faire pâlir... des crimes qui, plus d'une fois, ont dû peser lourdement à sa conscience.

— Et voyez alors le prodige... voyez alors le miracle... ce miracle qui toujours m'étonne... ce miracle dont je ne reviens pas, comme je vous le disais tout à l'heure. . . .

— Tout à coup, cet homme qui n'avait aucune volonté, ou qui n'en avait que pour le mal... cet homme, dont la conscience semblait morte, se ressaisit, se relève, se rachète ! . . .

— L'amour qu'il n'avait jamais connu se révèle enfin à lui, et lui fait un autre cœur, une autre âme, un autre cerveau.

— Devant les larmes, devant le désespoir, devant l'agonie de celle qui a toujours méconnue, de celle qu'il vient de frapper si cruellement encore en lui enlevant sa fille, en lui volant son enfant, brusquement il entend en lui une voix qu'il n'avait jamais entendue... brusquement il ne peut s'empêcher de se faire horreur à lui-même !

— Et dès lors il n'a plus qu'un but, plus qu'un désir, plus qu'une seule pensée ; se faire pardonner ! . . . Et pour obtenir ce pardon auquel il attache tant de prix, il refuse la main de celle qu'il aime, ne se jugeant pas encore digne d'elle... digne de son amour qu'elle lui rend ! . . .

— Et cet homme qui n'avait connu que le plaisir... cet homme qui pendant si longtemps n'avait été qu'un viveur sceptique, se fait l'héroïque soldat du devoir ! . . .

— Et c'est cet homme que, tout à l'heure, le Paris intelligent, le Paris sérieux et scientifique va saluer de ses bravos, de ses applaudissements et de ses acclamations !

— Et c'est cet homme qui, tout à l'heure, comme je le disais un jour à Clotilde, va marcher en plein triomphe, en pleine apothéose !

— Et c'est cet homme... ce même homme pour qui j'avais tant de répugnance et d'aversion, que moi, le comte de Belleruche... que moi, qui suis pourtant si chatouilleux sur les questions qui touchent à l'honneur, je suis à mon tour si pressé, à mon tour si heureux de revoir !

— Oh ! oui, je le répète encore... je le répète une fois de plus, en voilà un dont la conversion m'a surpris et qui, certainement, a dû en étonner également bien d'autres. . . .

Puis, après un court silence, et changeant de ton :

— Et quand je pense, reprit le comte avec un sourire, que Clotilde et la petite Suzanne dorment si tranquillement, si paisiblement ! . . . N'est-ce pas le cas de dire que le bonheur vient en dormant et souvent au moment où l'on s'y attendait le moins ?

— Oui, on le dit ! fit vivement André. Mais qui sait si c'est bien le cas pour elles... si c'est bien le cas pour Clotilde et sa fille ?

— Que voulez-vous dire ? . . . Est-ce que vous penseriez qu'elles peuvent se douter de quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Mais peut-être, hier soir, Yvonne et moi, et vous aussi, M. le comte, ainsi que Maurice, avons-nous, à certains moments, laissé percer un peu trop notre joie devant elles... Aussi ai-je cru m'apercevoir que, plusieurs fois, tandis que nous lui parlions, Clotilde nous regardait jusqu'au fond des yeux... qu'elle nous regardait comme si elle avait voulu lire dans nos pensées. . . .

— Non, non, vous devez vous tromper, mon cher André, vous vous trompez certainement, répliqua vivement M. de Belleruche, ni Clotilde, ni la petite Suzanne n'ont le moindre soupçon que le bonheur est si proche, car autrement je suis bien certain qu'elles n'auraient pu s'empêcher de nous questionner, de nous interroger. . . .

— Non, non, le secret est toujours bien gardé, comme, du reste, le marquis me le demandait dans cette lettre que je viens de relire. . . .

— Et non seulement il a été bien gardé par nous, mais encore — ce qui est plus surprenant — par tous ceux qui auraient pu parler, je veux dire par tous les journaux qui ont été priés de la part de de Prades de cacher l'époque de son retour. . . .

— Aussi, quand tout à l'heure nous rentrerons avec lui à Fontenay, quand tout à l'heure elles le verront surgir devant elles, vous allez voir ce saisissement... vous allez entendre ces cris de joie !

— Peut-être est-ce une imprudence ? . . .

— Non, non ! . . . Si le bonheur faisait mourir, Clotilde serait morte le jour où nous sommes revenus de Kernob... le jour où nous lui avons ramené sa fille. . . .

— Vous rappelez-vous ce jour-là... cette scène-là ? . . .

— Oh ! oui, certes, répondit vivement André, car je crois que je n'avais jamais de ma vie éprouvé une émotion aussi forte, aussi

violente qu'en voyant avec quel emportement, avec quelle frénésie cette pauvre femme se jetait sur son enfant...

— Oh ! je savais bien de quel amour profond elle aimait, elle adorait sa petite Suzanne... je savais bien quelle immense douleur, quel atroce désespoir elle avait ressentis d'être si tragiquement séparée d'elle, mais cependant je ne me serais jamais attendu au spectacle que nous avons vu... à ce spectacle que j'ai toujours sous les yeux...

— Oui, c'est vrai, dit le comte, oui, ce moment-là, je crois bien que je ne pourrai pas l'oublier non plus !

— Ce n'était plus de la joie, c'était du délire, de la démence !

— Aussi, vous vous en rappelez, ai-je fini par lui arracher Suzanne, tant ses cris, ses rires, ses larmes me faisaient peur...

— Oui, peur... oui, je tremblais pour sa raison... oui, j'avais peur de la voir tout à coup comme autrefois j'avais vu Yvonne !

— Or, si elle a pu supporter cette joie-là, comment ne supporterait-elle pas celle d'aujourd'hui ?...

Puis, comme il venait de mettre la tête à la portière et de jeter un coup d'œil au dehors :

— Mais nous approchons, dit-il, voici la gare là-bas... Dans deux minutes nous serons arrivés...

En effet, la gare de Lyon se dressait à deux ou trois cents mètres d'eux.

Comme enfin la voiture y entra au grand galop, M. de Belle-roche et André ne purent retenir un mouvement...

Car, en effet, malgré l'heure matinale, une foule énorme attendait, stationnait...

A chaque minute, des fiacres, des équipages arrivaient encore, brûlant le pavé.

Et sur le quai c'était aussi toute une cohue qui se pressait, attendant, de plus en plus fiévreuse, le train qui, dans quelques minutes, allait ramener en triomphateur le marquis de Prades...

Il y avait là des journalistes, des députés, des personnages officiels, et tous ne parlaient que du marquis, que du courage et de l'héroïsme même dont il avait fait preuve au cours du dangereux et long voyage qu'il avait entrepris.

Mais ce n'était point seulement pour les qualités d'énergie ou d'intrépidité qu'avait déployées de Prades, qu'on ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Mais ce qui faisait courir surtout comme un frisson d'enthousiasme dans cette foule d'élite qui, à chaque minute, grossissait encore, c'étaient les superbes, les magnifiques résultats qu'il avait obtenus.

Par les traités qu'il avait conclus, par les nouveaux territoires qu'il avait donnés ou dont il avait garanti la possession à la France, de Prades avait rendu les plus grands services à son pays et passait d'emblée au rang des grands citoyens.

Et M. de Belle-roche, entendant tout cela, poussait doucement du coude André.

— Hein ! quand je vous le disais ! murmurait-il tout rayonnant. Un véritable triomphe !... une véritable apothéose !

Et plein de fièvre aussi, plein d'enthousiasme aussi, il continuait de se faufiler dans les groupes, quand tout à coup une longue rumeur s'éleva.

— Arrière !... arrière, messieurs ! venait de crier le chef de gare.

Le train était signalé.

Et, brusquement, dans un roulement de tonnerre, il apparut, sa locomotive ornée de fleurs, pavoisée de drapeaux.

Et alors, dans un même mouvement, toutes les têtes se découvrirent... dans un seul cri une immense acclamation s'éleva :

— Vive de Prades !... Vive la France !

Et ces cris s'élevaient de plus en plus vibrants, de plus en plus éclatants quand enfin le train stoppa.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Fernand de Prades apparut, debout à l'entrée de son wagon...

Et tandis que mille vivats, mille hurrahs jaillissaient encore de mille poitrines, M. de Belle-roche et André venaient d'échanger un rapide coup d'œil...

Car, pour eux, ce n'était plus là le marquis de Prades qu'ils avaient connu autrefois... ce n'était plus le père de la petite Suzanne...

Le teint brûlé par l'ardent soleil africain, il semblait avoir grandi, et si le sourire avec lequel il remerciait la foule de son enthousiaste ovation était très doux, son regard s'allumait d'une telle flamme d'énergie qu'on en restait tout étonné, tout saisi.

— Un homme ! fit le comte à l'oreille d'André. Moi, j'ai beau le regarder, je ne le reconnais plus... il me semble que ce n'est plus lui !

Mais à peine le marquis s'était-il montré que, tout en l'acclamant, la foule s'était d'un bond ruée vers lui, entourant son wagon d'une véritable mer humaine.

Toutes les mains se tendaient vers lui... toute la gare tremblait du bruit de plus en plus formidable des applaudissements et des acclamations :

— Vive de Prades !... Vive de Prades !

Et le train s'était arrêté depuis dix minutes au moins, qu'il était encore là, debout sur le marchepied, ne pouvant descendre, prisonnier de sa gloire...

Un peu grisé, un peu étourdi d'abord par toutes ces clameurs qui ne cessaient de retentir autour de lui, il s'était pourtant assez vite remis, et s'il paraissait parfois en proie à une immense émotion, à une émotion qui, plusieurs fois, l'avait fait brusquement tressaillir, ce n'était point ce triomphe, ce n'était point cette apothéose qui lui causaient un trouble aussi profond.

Il y avait même des moments où, tout en saluant, tout en remerciant d'un geste rapide, il n'entendait plus rien, il ne voyait plus rien.

Toute cette foule, toute cette multitude, pour lui, disparaissait, et il ne voyait plus devant ses yeux que l'image de Clotilde, que l'image aussi de la petite Suzanne, que ces deux chères créatures qu'il allait bientôt retrouver... que, bientôt, dans une heure, il allait enfin avoir le bonheur inexprimable de presser entre ses bras, de serrer contre son cœur.

Et ce que son regard cherchait avec impatience autour de lui, c'étaient les deux amis qui allaient lui parler d'elles... les deux amis qui avaient dû venir l'attendre ; le comte de Belle-roche et André.

Et comme il venait enfin de les apercevoir, l'applaudissant et l'acclamant aussi, il eut encore un brusque tressaillement, tandis que son visage soudain rayonnait, s'illuminait de joie.

Mais presque au même moment, il resta tout saisi, l'œil très dur, le front brusquement assombri.

C'est que, plus loin que le comte et André, il venait d'apercevoir aussi, par hasard, un homme qui semblait se tenir volontairement à l'écart, volontairement isolé de la foule.

Et cet homme, très pâle, le regard très dur aussi et les lèvres crispées par un sourire sardonique, ne quittait pas non plus des yeux Fernand de Prades.

— De Guérande ! murmura celui-ci les dents serrées, avec un frémississement de colère, de Guérande !

Et c'était bien en effet, son ancien ami, son ancien complice, qui se trouvait en face de lui !

Et c'était bien, en effet, ce misérable pour lequel il n'avait plus que le plus profond mépris, qu'il revoyait ainsi tout à coup et au moment où il y pensait le moins !

Et pourquoi ?... Comment cet homme, dont le sourire ironique et l'attitude gouailleuse semblaient insulter au triomphe de Prades, se trouvait-il mêlé à cette foule délirante, à tout ce peuple, dont l'enthousiasme, sans cesse croissant, ne connaissait plus de bornes ?

— Était-ce, comme tant d'autres, la curiosité qui l'avait poussé ?... Cette rencontre n'était-elle due, au contraire, qu'à une étrange coïncidence ?... Enfin fallait-il y voir comme une muette menace, comme un présage de mauvais augure ?

Bien entendu, c'est ce que Fernand n'aurait pu dire ; mais, dans le long regard qu'il venait d'échanger avec le chenapan qui avait si odieusement trahi Yvonne, et, plus tard, si lâchement torturé Adrienne, une chose l'avait très vivement frappé...

C'est que si lui, de Prades, après ces deux longues années passées sans le climat torride de l'Afrique... c'est que si lui, de Prades, après ces longues courses à travers les plaines immenses et les déserts sans fin, avait dû beaucoup changer, le comte de Guérande était devenu pour le moins aussi méconnaissable.

Mais si Fernand avait pris un air plus résolu, plus viril et plus fort ; si maintenant on sentait en lui un homme de volonté, d'énergie et d'action, ce n'était point en ce sens-là que s'était opérée la métamorphose qu'on pouvait constater chez le comte de Guérande.

Mais depuis qu'ils ne se voyaient plus, c'est-à-dire depuis les deux ans et quelques mois qui venaient de s'écouler, l'ancien fiancé d'Adrienne s'était tellement affaissé, avait tellement vieilli, qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même...

Son œil autrefois si hardi, presque insolent, s'était éteint et n'avait plus que de rares lueurs ; les joues s'étaient creusées ; le teint devenu d'une pâleur terreuse ; des rides nombreuses et profondes sabraient le front ; la moustache, autrefois si fièrement, si cavalièrement retroussée, retombait presque toute grise aux coins de la bouche qui gardait comme un pli d'amertume ; et sur toute la face ce qui se voyait, ce qui se lisait, c'était une immense fatigue, une immense lassitude.

Et ce qui avait aussi beaucoup frappé de Prades pendant les quelques secondes de ce regard échangé, c'était une autre remarque qu'il avait faite... mais aussi qu'il était loin d'être toujours l'élegant, le brillant comte de Guérande du temps jadis.

— Tiens ! tiens ! s'était-il dit, qu'est-ce que cela signifie ?... Sa famille l'a donc définitivement lâché ?... Il ne peut donc plus compter sur le baron de Chancel, et il a donc dû renoncer à tout espoir sur Adrienne ?... Oui, que s'est-il donc passé pour que je le retrouve ainsi si ridé... avec cet air de vieux bohème qui me fait presque de la peine ?

Mais il n'avait pas eu le loisir de se livrer bien longtemps à ses réflexions.

Déjà on venait de se jeter sur lui et de l'entraîner au milieu de

nouveaux cris, de nouvelles acclamations. Déjà, de plus en plus grisé, de plus en plus étourdi par tout ce bruit et toutes ces clameurs, il venait d'arriver ou plutôt d'être porté dans une des salles d'attente, transformée, pour la circonstance, en un somptueux salon de réception.

Et c'étaient, de la part de gens qu'il ne connaissait pas, des félicitations, des harangues, des discours, dont, au surplus, il n'entendait pas un mot, tant sa pensée était ailleurs, toujours là-bas vers Clotilde, toujours là-bas vers la petite Suzanne, et tant il était heureux de sentir maintenant à ses côtés ces deux amis auxquels il avait aussi souvent pensé durant son exil... ces deux amis pour lesquels il avait également une si sincère et si profonde affection : le comte de Belleruche et André de Chaverny, dont il sentait parfois les mains étreindre silencieusement et longuement les siennes.

Et tout en répondant de temps à autre en phrases très courtes, en phrases très brèves aux éloges qu'on lui prodiguait, il continuait à demeurer la pensée bien loin de là, bien loin de toute cette foule qui l'entourait, quand, tout à coup pourtant, il ne put s'empêcher de tressaillir, très pâle, tandis qu'une nouvelle et plus formidable acclamation s'élevait, que des milliers de mains applaudissaient, et qu'un tonnerre de voix ébranlait encore les voûtes de la gare du même cri de triomphe :

—Vive de Prades !... vive de Prades !

Et tout ému, tout saisi, tout tremblant, il venait de sentir des larmes dans les yeux... des larmes de joie... des larmes de fierté...

Très grave et très solennel, le ministre des Colonies venait, au nom du gouvernement de la République, au nom du Peuple français, d'épingler à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur.

Et si, pendant que le ministre lui donnait l'accolade, il ne pouvait s'empêcher de pleurer comme un enfant... si, en voyant cette croix étinceler au revers de sa redingote, il devenait de plus en plus pâle et de plus en plus tremblant, c'est que cette récompense était encore plus précieuse à ses yeux qu'on ne pouvait s'en douter.

Car cette croix qu'au nom de son pays on venait de lui décerner... cette croix qu'il allait pouvoir porter le front haut n'était-elle pas pour lui le signe de son rachat définitif, de sa réhabilitation définitive, l'effacement de tout ce passé honteux qui l'avait si cruellement torturé et qu'il n'avait pu encore jusqu'alors complètement oublier !

Oui, cette croix qu'il allait rapporter à Clotilde et à sa petite Suzanne, c'était pour lui un brevet d'honneur, la consécration de ses efforts, la preuve désormais de la dignité de sa vie !...

Et voilà pourquoi il avait beau vouloir se raidir, beau vouloir cacher l'immense émotion qui s'était emparée lui, il ne pouvait s'empêcher d'avoir des larmes dans les yeux, tandis que, la tête perdue, un peu pris de vertige, il n'abondait pas à serrer tous les mains qui se tendaient vers lui.

Et ce vertige durait encore quand, enfin, quelques instants plus tard, toujours escorté d'une foule énorme, il monta ou plutôt fut poussé dans la voiture de M. de Belleruche...

Et comme enfin elle filait dans un galop rapide ; comme, derrière elle, la foule se ruait encore en poussant une dernière et plus retentissante acclamation, le comte, qui venait de se pencher à la portière, eut, soudain, un violent soubresaut.

—Qu'est-ce donc ?... Qu'avez-vous donc vu ? demanda vivement André tout surpris.

—Regardez là-bas ! répondit très bas M. de Belleruche, la voix sourde et l'œil chargé d'un éclair de colère.

—Là-bas ?

—Oui, là-bas... cet homme immobile et seul... cet homme qui nous suit si étrangement des yeux !...

—Oh ! oui... Oh ! la mauvaise figure !... Et pourquoi a-t-il donc ce singulier sourire... ce sourire qui ressemble presque à une menace ? Est-ce que vous le connaissez ?

—Oui, dit le comte, la voix de plus en plus sourde. Et de Prades aussi le connaît...

—Ah !

—Et vous aussi, André...

—Moi !

—Oui, vous le connaissez... tout au moins de nom...

—Qui est-ce donc ?

—C'est le misérable par qui ma pauvre Yvonne a tant souffert ! André venait brusquement de se redresser.

—C'est le père de Maurice !

—Le père de Maurice !

—C'est l'infâme qui s'est fait plus tard le complice du baron de Chancel pour jeter votre femme dans les oubliettes du château de Morgoff !...

—Lui !

—C'est le lâche qu'Adrienne a souffleté de son refus le jour où il allait devenir son époux !...

—Le comte de Guérande !

—Oui, le comte de Guérande !...

—Et vous ne m'avez rien dit ! s'écria André, livide et frémissant.

Et quand le hasard nous met en face de cet homme, nous le laissons partir ainsi !

Mais un étrange sourire venait d'éclairer le visage très pâle aussi de M. de Belleruche.

—Patience ! fit-il en posant sa main sur le bras d'André. Nous le retrouverons plus tard !

—Qui sait ?

—Si, je vous jure que nous le retrouverons !... Si, je vous jure qu'il sera châtié !... Si, je vous jure que ses crimes ne resteront pas impunis !

Puis, montrant Fernand qui, les bras croisés, demeurait tout pensif dans un coin :

—Mais aujourd'hui, ajouta-t-il, ce n'est pas à lui que nous devons penser... Aujourd'hui, nous devons être tout à la joie de revoir notre ami... Aujourd'hui, nous ne devons pas gâter son bonheur, ni celui de Clotilde, ni celui de la petite Suzanne... Aujourd'hui, c'est pour nous tous jour de fête, jour d'oubli...

—Mais patience, vous dis-je, patience !... Ou je ne m'appellerai plus le comte de Belleruche, ou les heures de ce bandit sont comptées ?

Et tout en prononçant ces derniers mots, le comte venait de jeter encore un coup d'œil derrière eux...

Mais celui qu'il cherchait, le comte de Guérande, avait disparu...

Il n'y avait plus, derrière eux, que quelques groupes où l'on s'entretenait encore de la magnifique réception qui venait d'être faite à Fernand de Prades, groupes qui, d'ailleurs, de plus en plus s'éclaircissaient.

Quant à l'ancien fiancé d'Adrienne, on aurait pu le voir maintenant se promener lentement dans la salle des Pas perdus de la gare, toute pleine de promeneurs, tout encombrée de voyageurs.

Mais, très profondément absorbé, il semblait ne rien voir, ne rien entendre...

Il songeait à de Prades, à ce grandiose accueil qui venait de lui être fait par tout un peuple enthousiasmé, et alors, ne pouvant s'empêcher de se comparer à son ancien ami, à son ancien complice qui avait eu, à force de volonté et de courage, se refaire une autre existence si honorable et si digne, il devenait encore plus livide, et son éternel sourire encore plus sardonique, ou plutôt plus sinistre.

Car alors c'était une atroce jalousie qui le torturait, qui le jetait hors de lui...

Quoi ! celui qu'il venait de voir tout à l'heure applaudi, acclamé, porté en triomphe, était-ce bien le marquis de Prades qu'il avait connu autrefois... ce même marquis de Prades qui avait été son compagnon de plaisirs... ce même marquis de Prades qu'il avait vu acculé à la misère, au désespoir, au suicide !

Quoi ! ne venait-il pas de faire un rêve étrange, un rêve absurde, et était-ce bien vrai que celui qui tout à l'heure toute cette foule proclamait un grand citoyen était bien ce même marquis de Prades qui avait conspiré avec lui pour s'emparer de la fortune de Clotilde... le même marquis de Prades qui, dans sa fièvre de redevenir riche, n'avait pas reculé devant l'enlèvement de la petite Suzanne, c'est-à-dire devant un crime !

Et maintenant cet homme qui était tombé si bas... cet homme qui semblait si irrémédiablement perdu s'était à ce point relevé, à ce point racheté !

Oui, c'était l'amour qui, soudain, s'était emparé de lui... cet amour qu'il avait éprouvé comme un coup de foudre, pour cette Clotilde autrefois si brusquement délaissée, qui avait fait ce miracle-là, ce prodige-là.

Oui, c'était cet amour, auquel lui, de Guérande, n'avait pas voulu croire, qui avait donné à cet homme d'un caractère si faible une si puissante volonté, à cet oisif qui semblait n'être bon à rien la force d'accomplir quelque chose et l'énergie de devenir quelqu'un !...

Et son mauvais sourire s'accroissait encore ; tous ses traits contractés par le dépit, la jalousie et la colère, le comte de Guérande revoyait encore, revoyait toujours la superbe manifestation à laquelle il avait assisté.

—Décoré !... Illustre !... Un monsieur devant qui maintenant tout le monde ôtera son chapeau ! ricana-t-il les dents serrées.

—Et moi, me voilà !... me voilà moins avancé qu'il y a deux ans ! me voilà m'enfonçant et m'embourbant de plus en plus !... me voilà continuant à me laisser berner par le baron de Chancel et poursuivant toujours la chimère de ce mariage qui devait m'enrichir et qui ne se fera pas !

—Car c'est clair, c'est certain, le baron me joue, le baron se moque de moi, malgré tout l'espoir qu'il veut me donner, malgré toutes les promesses dont il m'accable...

—Des promesses ! des phrases ! des mots !... Voilà plus de deux ans que je ne vis que de cela !... Oui, deux ans !... depuis ce mariage raté... depuis qu'Adrienne a osé me faire cet affront que je ne lui pardonnerai jamais !...

—Oh ! non, jamais !... jamais !... Demain, elle se rendrait... demain, elle consentirait enfin à devenir comtesse de Guérande que je n'oublierais pas encore et que je lui ferais expier chèrement son

insolence... chèrement cette minute où, à la face de tous, elle m'a fait cette mortelle injure !...

Malgré lui, il s'était mis à marcher plus rapidement, plus nerveusement, et toujours de plus en plus pensif, de plus en plus absorbé :

—Eh bien, à la fin, je suis las d'attendre ! reprit-il au bout d'un instant avec un accent plein de colère.

“Le baron, m'a-t-on dit, est avec sa fille, avec Adrienne, dans son château de Brunoy, où il doit passer quelques semaines...”

“Je vais aller le voir... nous causerons... nous nous expliquerons, et je lui ferai très nettement comprendre que j'en ai assez et que je n'entends pas qu'il me roule encore comme il m'a roulé pendant si longtemps !...”

“Oh ! oui, roulé, c'est bien le mot !”

“Car, enfin, pourquoi me disait-il qu'il ne voulait pas d'autre gendre que moi ?...”

“Pourquoi me jurait-il que, quoi qu'il pût arriver, je serais le mari de sa fille ?”

“Pourquoi, pour me remonter le moral et me donner plus de confiance, me disait-il aussi très bas, à Toulou, là-bas, quand j'ai été le retrouver à la bastide des Oliviers... oui, pourquoi me disait-il qu'il avait un moyen sûr, un moyen infaillible de vaincre la résistance d'Adrienne...”

“Et depuis lors, plus un mot de tout cela !...”

“Et depuis lors, malgré toutes les illusions que j'ai pu me faire, le baron semble avoir perdu jusqu'au souvenir de ces propos !”

“Alors, que signifie ?...”

“Il me trompait donc ?... Il me mentait donc ?...”

“Mais, dans ce cas, pourquoi se serait-il donné tant de peine, tant de mal, quand d'un mot, d'un geste, il pouvait me congédier et se débarrasser de moi ?...”

“Oui, pourquoi m'aurait-il ménagé quand il ne ménage personne ?”

“Et voilà où je ne comprends pas... où je ne peux plus comprendre... où je me perds !”

“Quoi qu'il en soit, mes affaires n'ont jamais été plus mal... Loin de se rappeler ses promesses, le baron semble, au contraire, devenir de jour en jour plus gêné et plus froid quand il me voit... Oui, oui, je crois bien que je ne me trompe pas et qu'il doit avoir quelque arrière-pensée...”

“D'un autre côté, pas le sou !... plus le sou !... Ma famille, voyant que la situation est toujours la même et que, malgré le temps qui s'écoule, les choses n'avancent pas, ma famille elle-même commence à me tourner le dos et à me lâcher...”

“A peine si je puis encore lui arracher quelques louis de temps à autre... Et encore faut-il que je mendie, que je supplie, que je me révolte !...”

“A chaque fois, ce sont des paroles blessantes, des allusions froissantes avec lesquelles on me fait payer le service que je demande :

—“Eh bien, à quand ton mariage ?” me dit-on avec un sourire ironique.

“Ou bien encore, avec un ricanement de compassion :

—Ah ! mon cher garçon, tu aurais bien besoin des quarante millions d'Adrienne !”

“Et si je ne veux pas qu'on me ferme la porte au nez... si je ne veux pas qu'on me coupe complètement les vivres, il faut que j'accepte tout ça le sourire sur les lèvres et que je me contente de fermer le poing dans ma poche, quand mon cœur déborde de colère, déborde de rage !...”

“Et ce n'est pas tout !”

“Si demain, ces quelques louis dont on veut bien me faire encore l'aumône venaient tout à coup à me manquer, que deviendrais-je ?”

“Oui, que deviendrais-je, n'ayant plus de crédit, plus de ressources, plus d'espoir, plus personne sur qui je puisse compter ?”

“Oh ! la chose est limpide ! J'en serais réduit où en était réduit autrefois de Prades... j'en serais réduit tout simplement à me faire sauter le caisson... tout simplement réduit au suicide !...”

“Eh bien, non ! mille fois non ! s'écria-t-il tandis que, dans son regard, un éclair étincelait. Cette fin-là, cette fin bête, cette fin stupide, je n'en veux pas !”

“Non ! il ne sera pas dit que moi, comte de Guérande, j'aurai été assez niais pour me brûler la cervelle ou faire un plongeon dans la Seine !”

“Mais je veux vivre, au contraire !... et vivre largement, royalement... vivre en satisfaisant toutes mes convoitises et tous mes appétits !”

“Oui, je veux connaître encore l'existence brillante... l'existence dorée que j'ai connue !...”

“Ah ! la grande vie... Oui, oui, voilà ce qu'il me faut... voilà ce que j'aurai !...”

Il se tut pendant quelques secondes, puis, le visage plus sombre, la voix plus sourde :

—Nous allons donc aller à Brunoy... nous allons donc aller voir le baron, reprit-il, et très carrément lui poser la question : A quand le mariage ? Quel jour fixons-nous ?”

“Car s'il le veut bien, Adrienne marchera, il faudra bien qu'elle marche !”

“Oh je sais bien qu'aujourd'hui elle est majeure et qu'elle a le droit d'avoir aussi sa volonté... Mais, plus j'y pense, plus je suis convaincu que ce qui fait surtout sa force, c'est que le baron n'a pas assez brusqué les choses...”

“Oui, si le baron le veut bien, je crois qu'on peut venir à bout d'elle.

“Il y aura des pleurs et des larmes, elle s'indignera et se révoltera, elle fera peut-être même entendre des menaces, mais elle obéira !”

“Car au fond, peut-être n'a-t-elle pas autant d'énergie qu'elle voudrait le faire croire...”

“Il y a bien eu l'histoire de la mairie... il y a bien eu ce “Non !” sanglant qu'elle m'a jeté à la face : mais ces aventures-là ne se renouvellent pas deux fois...”

“Donc, allons voir le baron, et si je m'aperçois qu'il m'évince encore, qu'il me traîne encore... eh bien, nous verrons !...”

Sa face venait de prendre une expression sinistre ; puis, plus sourdement encore :

—Oui, nous verrons ! fit-il avec un étrange sourire. J'avais eu là-bas, à la bastide des Oliviers, le jour où Adrienne venait encore de me souffleter par un nouveau refus, une excellente idée...

“Nous y reviendrons, et si mon plan réussit, ce n'est plus moi qui serai à sa merci, mais c'est elle qui sera à la mienne... Ce n'est plus moi qui la supplierai de devenir comtesse de Guérande, mais c'est elle qui me suppliera de l'épouser !”

Il venait d'avoir comme un frisson ; puis, les dents serrées :

—Oh ! c'est une terrible partie à jouer... mais qui veut la fin veut les moyens, poursuivit-il. Et si le moyen est un peu brutal, il a le mérite d'être sûr... Pourquoi donc alors ne l'emploierais-je pas ?... pourquoi donc alors reculerais-je ?...”

Par peur ?... Allons donc !... J'ai confiance en mon étoile !... Par scrupule d'honnête homme ?... l'arceur !... Il y a d'un côté quarante millions qui peuvent t'appartenir, sans compter les espérances !... de l'autre, la misère qui te guette, le suicide qui t'attend !... Choisis !”

Et il venait d'avoir un sourd ricanement, quand, tout à coup, il tressaillit.

Une cloche venait de sonner, les guichets s'ouvraient, des flots de voyageurs couraient prendre leurs billets.

Alors, d'un pas rapide, le comte de Guérande s'approcha d'un guichet, puis jetant quelques pièces de monnaie :

—Une première pour Brunoy ! dit-il.

Et quelques minutes après, installé seul dans le coin d'un wagon, il filait à toute vapeur vers le château du baron, et tout en suivant d'un regard distrait la fumée de son cigare :

—Oui, il faut en finir, et j'en finirai ! se disait-il encore, très pâle. Oui, quoi qu'il advienne, je veux être et je serai, le jour qui me plaira, le jour qui me conviendra, l'heureux époux de la belle Adrienne de Chancel !...”

### III — BONHEUR !

Cependant, depuis quelques instants déjà, la voiture du comte de Belleruche venait d'entrer dans Fontenay-sous-Bois...

Encore cinq minutes, et l'on allait arriver à la villa...

Très pâle, Fernand de Prades semblait ne plus pouvoir rester en place...

A chaque instant, il se dressait à la portière et interrogeait longuement la route qui s'étendait devant lui.

Et, tout à coup, M. de Belleruche et André le virent tressaillir.

—Votre maison, monsieur le comte ? s'écria-t-il, en devenant plus pâle encore et la voix toute tremblante.

Et d'un geste, il montrait la villa qui venait en effet d'apparaître.

Puis, comme se parlant à lui-même :

—Enfin, je vais donc la revoir... les revoir ! fit-il tout bas. Oh jamais je n'avais éprouvé une pareille émotion... une si grande joie !... Tout mon corps tremble et il me semble que mon cœur va éclater dans ma poitrine !...

“Fontenay !... Je suis à Fontenay !... Dans quelques secondes, elles vont accourir et se jeter dans mes bras !... Dans quelques secondes, je vais enfin entendre encore leur voix... sentir enfin leur douce étreinte ! ajouta-t-il tandis que dans ses yeux étincelait le bonheur.

“Je me dis cela, monsieur le comte... je me dis cela, monsieur de Chaverny, et je me demande encore si je suis bien éveillé... et je me demande encore si je ne suis pas la dupe d'une illusion, le jouet d'un rêve !...”

“Car je puis bien vous le dire, je puis bien vous l'avouer : combien de fois n'ai-je pas cru que je ne reviendrais jamais !... combien de

fois ne me suis-je pas dit que je ne reverrais plus la France !... combien de fois n'ai-je pas appréhendé de trouver ma tombe dans ces pays inconnus à travers lesquels je m'enfonçais... dans ces solitudes affreuses et ces déserts sans limites à travers lesquels je me sentais perdu !

— Et la mort qui vingt fois, cent fois aurait pu me prendre m'a pourtant fait grâce !... Et tout ce bonheur qui si souvent me paraissait impossible va pourtant se réaliser !... Comprenez-vous maintenant mon émotion ?... Comprenez-vous maintenant pourquoi je tremble comme un enfant ?...

Mais, tout en souriant de ce cordial et bon sourire qui donnait à son visage une si grande douceur, M. de Belleruche venait brusquement de l'interrompre :

— Chut ! fit-il, en mettant vivement un doigt sur sa bouche.

A son tour, il venait de se lever et de se pencher à la portière.

A ce moment, quittant la grande route, la voiture venait de s'engager dans un chemin plus étroit, bordé d'un côté d'un long rideau de peupliers, et, de l'autre, d'un mur assez élevé et à demi caché sous des plantes grimpantes.

Alors, montrant le mur :

— C'est ici chez nous ! dit M. de Belleruche, en faisant toujours signe à de Prades de se taire. Parlez plus bas, ou plutôt ne parlez plus, car vous savez que les murs ont parfois des oreilles...

— Clotilde ?

Clotilde pourrait s'être égarée de ce côté, ou Suzanne... Qui sait ?... Chut !...

Puis, s'étant penché davantage encore, il dit rapidement et à voix basse quelques mots au cocher.

Alors, roulant de plus en plus lentement, la voiture fit encore une cinquantaine de pas environ, puis, enfin, s'arrêta.

— Descendons ici, dit le père d'Yvonne en parlant à l'oreille de ses deux compagnons.

Puis, quand ils eurent tous les trois mis pied à terre :

— Venez ajouta-t-il.

Et très doucement, suivi du marquis et d'André, il s'avança vers une petite porte qui se trouvait en face d'eux, puis ayant tiré une clef de sa poche il l'ouvrit sans le moindre bruit, sans le moindre grincement.

Et, la porte ouverte, il tendit le cou, écouta...

Aucun bruit...

Mais comme il venait de faire seul quelques pas dans le parc, regardant et épiant autour de lui, tout à coup Fernand, qui était demeuré immobile sur le seuil, ainsi qu'André, ne put s'empêcher de tressaillir...

Là-bas, tout au fond, un grand éclat de rire sonore, un grand éclat de rire d'enfant, venait de retentir...

— Suzanne !... Ma petite Suzanne ! s'écria le marquis.

— Oui, c'est Suzanne... Suzanne qui joue avec Maurice, dit M. de Belleruche, en revoyant sur ses pas. Entrez... Glissez-vous par ici... le long du mur... Et attendez-moi...

Très lentement, ils suivirent alors un petit chemin bordé d'un côté par de hautes plantes grimpantes, de l'autre par un vieux mur entièrement tapissé de lierre...

Et à chaque pas qu'il faisait, Fernand de Prades devenait encore plus pâle, plus saisi.

Certes, il avait éprouvé bien des émotions depuis deux ans, mais jamais peut-être il n'avait senti son cœur battre avec tant de force, avec tant de violence.

M. de Belleruche, qui s'avançait en éclaireur, s'arrêtait parfois brusquement, et d'un geste rapide faisait signe au marquis et à André de s'arrêter.

Puis il écoutait, prêtait l'oreille.

Peut-être allait-il entendre non loin de là la voix de Clotilde ou la voix d'Yvonne ?

Mais rien... rien que le grand rire de plus en plus sonore, de plus en plus joyeux de la petite Suzanne, qui de temps à autre retentissait encore, presque toujours accompagné du rire non moins joyeux, non moins éclatant du petit Maurice.

Parfois aussi, écartant avec précaution les plantes grimpantes, le comte jetait un long coup d'œil à travers le parc, ou plutôt la partie du parc qu'il lui était possible d'entrevoir...

Mais il ne voyait ni l'une ni l'autre des deux jeunes femmes, ni même les enfants qui devaient se trouver beaucoup plus loin...

— Avançons ! souffla-t-il.

Et pendant quelques minutes, tous les trois avancèrent de la même allure prudente.

Tout à coup, le chemin tourna, puis, à quelques pas de là, dans une sorte de rond point, une grande serre apparut...

André venait de tressaillir, puis, faisant signe à son tour au comte de s'arrêter :

— Elles sont là ! dit-il tout bas.

— Dans cette serre ?

— Oui, je me souviens !... Elles sont là !... C'était convenu avec Yvonne... Venez, M. de Prades !... Il y a ici, presque en face de

nous, une petite porte par laquelle nous pourrions nous glisser sans être vus... Doucement !

Et se mettant à marcher le premier, cette fois, André de Chaverny se dirigea vers la petite porte qu'il venait de désigner.

Quelques secondes après, les trois hommes étaient dans la serre, et Fernand ne pouvait retenir un cri étouffé.

Car il venait d'entendre une voix très douce... une voix qui lui était allée jusqu'au cœur... la voix de Clotilde !

Car elle était là... là, à quelques pas de lui seulement !... il n'avait qu'à se glisser sans bruit derrière les massifs de plantes et d'arbustes géants dont la serre était encombrée pour arriver tout près d'elle sans qu'elle pût se douter qu'il l'entendait et la voyait...

Et comme, suivi de M. de Belleruche et d'André qui, ainsi que lui, retenaient leur souffle, ils venaient d'avancer encore, soudain, il s'arrêta net, cloué au sol, et si pâle et si tremblant qu'on aurait cru qu'il allait défaillir...

C'est qu'elle venait de lui apparaître !... C'est qu'il n'aurait eu que deux pas à faire pour tomber à ses pieds !

— Chère Clotilde !... Chère Clotilde !... murmura-t-il, de plus en plus ému, de plus en plus tremblant.

Et il ne pouvait se lasser de la regarder, de la contempler, de l'admirer...

Comme malgré tout ce qu'elle avait souffert... malgré toutes ses misères et toutes ses angoisses, elle était restée jeune encore, et comme elle gardait bien encore toute sa beauté d'autrefois... toute sa beauté si radieuse et si rayonnante !...

— C'est étrange ! se disait-il de plus en plus profondément troublé. Il me semble que je la retrouve telle qu'elle était quand je l'ai connue, il y a de cela déjà tant d'années !... Oui, c'est bien toujours la même grâce et le même charme qui se dégagent d'elle !... Oh ! chère, chère Clotilde, comme je t'aime !...

Et son regard s'étant arrêté sur Yvonne, il demeura aussi tout saisi, tout ébloui.

Comme celle-là aussi qui avait pourtant connu les plus épouvantables douleurs, les plus affreuses tortures, restait toujours admirablement et merveilleusement belle !

Et comme, assises l'une à côté de l'autre, et la main dans la main, elle formaient en ce moment le plus charmant, le plus poétique tableau !

Ce n'étaient plus seulement deux amies, mais deux sœurs... deux sœurs qui avaient dans les regards, dans les sourires qu'elles échangeaient, la plus profonde affection, la plus profonde tendresse.

Et Fernand s'oubliait dans la contemplation des deux jeunes femmes quand tout à coup il tressaillit.

Yvonne venait de prononcer son nom.

— Allons, avouez-le, ma chère Clotilde, venait de dire la comtesse de Chaverny, si je vous vois aujourd'hui une telle flamme dans les yeux et le front si resplendissant de joie, si resplendissant de bonheur... si, aujourd'hui, vous nous semblez encore plus belle que d'habitude, c'est que vous avez dû faire encore un beau rêve... un beau rêve qui vous a parlé de lui... qui vous a parlé de M. de Prades.

— Un beau rêve, c'est vrai, répondit avec un sourire et de sa voix si douce Clotilde ; mais, cette fois, ma chère Yvonne, ce rêve qui m'a encore parlé de lui... de mon cher Fernand, je l'ai fait tout éveillée... et, que dis-je, non seulement je l'ai fait, mais je le fais encore... il continue encore.

— Que voulez-vous dire ? fit vivement Yvonne.

— Je veux dire que ce qui se passe en moi depuis ce matin est véritablement étrange... Je veux dire que je n'ai jamais eu, avec autant de force qu'aujourd'hui, le pressentiment que je touche enfin au terme de la longue séparation dont j'ai tant souffert... le pressentiment que le retour de Fernand, c'est-à-dire que mon bonheur était proche...

Et comme Yvonne venait d'avoir un sourire :

— Vous vous moquez de moi !

— Non ! non !

— Vous allez me redire encore ce que vous m'avez dit tant de fois déjà : que j'ai tort de m'exalter ainsi... Eh bien, non, je ne m'exalte pas... non, je ne cherche pas à me créer des illusions qui pourraient être déçues...

— Mais, aujourd'hui, c'est comme si j'avais reçu tout à coup un avertissement d'en haut... c'est comme une voix intérieure qui ne cesse de me crier : "Celui que tu aimes est tout près de toi... D'un moment à l'autre, celui que tu aimes va surgir devant toi..."

— Oui, oui, ma chère Yvonne, souriez encore, moquez-vous encore de moi, mais vous ne me sortirez pas de l'idée que c'est aujourd'hui le grand jour...

— Le grand jour ?

— Que c'est aujourd'hui que Fernand va enfin me revenir...

— Vraiment ?

— Que la journée ne se passera pas sans que j'aie enfin la joie, si longtemps attendue, de tomber dans ses bras.

— En effet, comme vous le dites, voilà un pressentiment bien

étrange, fit Yvonne avec un éclair de malice dans les yeux ; d'autant plus étrange que j'ai presque la même idée, la même pensée que vous....

—Vrai ?

—Oui, je ne sais pourquoi, mais depuis quelques jours je me figure aussi que M. de Prades ne peut plus beaucoup tarder, et nous le reverrons bientôt, d'un moment à l'autre... demain... aujourd'hui peut-être, que je n'en serais pas très surprise....

—Vrai !... vrai ?... répéta Clotilde, le front de plus en plus radieux.

—Oui, je vous le jure !... Oui, il me semble que j'entends, moi aussi, comme une voix intérieure qui m'annonce son retour... Il me semble que, tout à coup, je n'aurai qu'à lever les yeux pour le voir surgir en face de nous... pour le voir....

Mais, brusquement, la comtesse de Chaverny venait de s'interrompre.

En face d'elle, elle venait, en effet, d'apercevoir Fernand... Fernand qui lui souriait et qui, de la main, lui faisait signe de ne pas le trahir.

Et comme elle restait toute saisie, toute tressaillante à cette soudaine apparition... comme, malgré elle, elle n'avait pu retenir un mouvement qui avait dévoilé sa surprise :

—Qu'est-ce donc ?... qu'avez-vous donc ? demanda vivement Clotilde. Pourquoi venez-vous d'avoir ce trouble subit ?... Pourquoi



... déjà elle prenait la large enveloppe blanche.

êtes-vous devenue si pâle tout à coup ?... Qu'alliez-vous donc me dire que vous n'avez pas osé achever ?

—Mais rien... je n'ai rien, dit, toujours très émue, la mère du petit Maurice, dont le regard venait encore, pendant une seconde, de se porter sur de Prades ; ou plutôt j'ai que je serais bien contente de pouvoir me réjoindre le plus tôt possible avec vous... bien contente de pouvoir le plus tôt possible partager votre bonheur et celui de notre chère petite Suzanne....

Mais Clotilde, après l'avoir regardée très fixement, venait de secouer vivement la tête :

—Non, non, fit-elle, ce n'est pas cela... et vous savez certainement quelque chose que j'ignore... quelque chose que vous voulez me cacher, Yvonne !

—Moi !

—Oh ! ne dites pas non... ne me dites pas que je me trompe, car j'en suis sûre... car je le lis dans vos yeux !....

—Dans mes yeux !... Oh ! je vous assure....

—Ne mentez pas... n'essayez pas de mentir !... Oui, votre regard, e son de votre voix, votre attitude et jusqu'aux sourires que vous avez parfois, tout en vous décèle je ne sais quelle joie que vous ne voulez pas me faire connaître... tout me crie que vous devez avoir quelque bonne nouvelle dont vous voulez encore garder le secret !..

—Quel enfantillage ! dit Yvonne, qui ne put s'empêcher de rougir.

—Un enfantillage ?

—Oh ! oui.

—Alors pourquoi, hier, sembliez-vous conspirer contre moi avec M. de Chaverny ?... Alors pourquoi M. de Belleruche et Maurice semblaient-ils aussi conspirer avec vous ?... Pourquoi dix fois, vingt fois au moins, m'avez-vous regardée à la dérobée en échangeant de si énigmatiques et si mystérieux sourires ?... Pourquoi vos lèvres semblaient-elles parfois prêtes à s'entr'ouvrir comme pour laisser jaillir un mot, une parole que vous ne pouviez plus retenir ?... Pourquoi étiez-vous tous si rayonnants et si radieux ?... Pourquoi, si je m'étais trompée, Suzanne se serait-elle trompée aussi ? Pourquoi aurait-elle été également — comme elle me l'a raconté — toute surprise de vous voir ces airs si étranges, ces airs si singuliers et qui l'avaient laissée toute pensive ?....

—Ah vous rougissez, Yvonne, ajouta plus vivement Clotilde, vous rougissez et vous qui êtes toujours si franche, vous détournez les yeux et vous n'osez plus me regarder en face....

—Vous voyez bien que j'ai raison... que j'ai deviné... qu'il se passe quelque chose qu'il faut que je sache....

—Et j'en suis si convaincue, si persuadée, que c'est peut-être pour cela que j'ai ce pressentiment dont je vous parlais tout à l'heure... cet invincible pressentiment que c'est aujourd'hui que va s'accomplir et se fixer ma destinée....

Puis, s'emparant brusquement des mains de la jeune comtesse, et de plus en plus pressante :

—Je vous en prie, je vous en supplie, ma chère Yvonne, reprit-elle, vous qui m'aimez comme vous aimez votre sœur, comme vous aimez Adrienne... vous qui avez toujours été si bonne pour moi et qui, pour rien au monde, n'auriez voulu me causer la moindre peine ou me faire le moindre chagrin... oui, je vous en supplie, ne me laissez pas dans ce doute, dans cette incertitude, dans cette fièvre

—Parlez !... parlez vite !..

—Dites-moi tout ce que vous avez pu apprendre et tout ce que je dois savoir... tout ce que j'ai le droit de savoir !..

—Peut-être M. de Belleruche et M. de Chaverny vous ont-ils demandé de vous taire ?... Mais je vous jure que je ne leur dirai rien... je vous jure qu'il ne saura rien !....

—Oh ! oui, parlez... parlez vite !... M. le comte a reçu de ses nouvelles, n'est-ce pas, des nouvelles de Fernand ?..

Et comme Yvonne venait de sourire :

—Oui, oui, c'est cela ! s'écria la jeune femme avec un accent triomphant. Oui, vous avez eu de ses nouvelles et il vous appris sans doute quand il allait revenir !... Et vous n'avez rien voulu me dire pour me faire tout à coup cette surprise !..

—Oh ! oui, je comprends... je comprends tout !..

—Je comprends maintenant pourquoi M. de Belleruche est sorti ce matin de si bonne heure...

—Peut-être allait-il le chercher ?... Peut-être allait-il à sa rencontre ?... Peut-être va-t-il tout à l'heure le pousser devant moi, en me disant :

—Clotilde, je vous ramène celui que vous aimez... je vous ramène Fernand !..

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle fut debout d'un bond, tandis que toute frémissante de joie, elle jetait un grand cri éperdu.

Car la voix de M. de Belleruche venait, en effet, de lui crier :

—Oui, Clotilde, je vous le ramène !... Oui, Clotilde, voilà celui que vous aimez et qui vous aime !

Et, doucement, le comte poussait devant lui Fernand de Prades... Fernand de Prades qui, tout frémissant d'un bonheur immense, ouvrait ses bras à la mère de Suzanne :

—Clotilde !

—Fernand !

Et ils s'étaient à peine élanés l'un vers l'autre, que déjà M. de Belleruche, ainsi qu'Yvonne et André avaient quitté la serre... que déjà Clotilde et Fernand restaient seuls.

Et ce fut alors une longue et violente étreinte... des baisers fous.

L'émotion qu'ils éprouvaient était si forte qu'ils avaient tous les deux la pâleur de la mort et qu'il leur aurait été impossible de dire un seul mot, de prononcer une seule parole.

—Fernand !

—Clotilde !

Et c'était tout ce qu'ils pouvaient dire, et d'une voix si tremblante, et d'une voix si sourde, que ce n'était qu'un murmure, que ce n'était qu'un souffle.

Et longtemps ils restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre, ainsi enlacés, tandis que pris d'une sorte de vertige, ils ne se lassaient pas de se regarder, il ne se lassaient pas de se sourire.

—Je te retrouve donc !... C'est donc toi qui es là entre mes bras... là, contre mon cœur ! put enfin balbutier Fernand.

Mais Clotilde ne l'avait pas entendu... mais Clotilde venait d'avoir tout à coup, en même temps qu'un cri de surprise, un cri de fierté et d'orgueil.

Au regard de la redingote de Fernand, elle venait d'apercevoir la croix qui y étincelait.

—Oui, dit-il avec un sourire, si tu veux toujours de moi pour ton mari... si tu veux toujours de moi pour ton époux, ce sera mon cadeau de nocces !

—Tu sais bien que je t'aime ! répondit-elle avec plus de force. Tu sais bien avec quelle impatience je t'attendais !... Tu sais bien que je ne peux vivre sans toi !...

—Chère Clotilde !... chère aimée !... chère femme que j'adore ! fit-il, en proie à une telle émotion qu'on l'entendait à peine...

—Oh ! oui, je sais combien tu m'aimes, et c'est parce que je le savais que je m'étais trouvé indigne de toi... et c'est parce que je voulais mériter ton amour que j'ai trouvé le courage de me séparer de toi et de me séparer d'elle aussi... de notre chère enfant... de notre chère petite Suzanne envers qui j'avais eu tant de torts aussi...

—Fernand !

—Mais aujourd'hui, quand tu me fais ton aveu, je ne sens plus la même honte me saisir... Mais aujourd'hui, tu peux me regarder sans que les remords me troublent et sans que je baisse les yeux devant toi... Mais aujourd'hui, ma petite Suzanne pourra me prodiguer ses baisers, me prodiguer ses caresses sans que je sente, comme autrefois, le rouge me monter au front... Mais aujourd'hui, enfin, je puis accepter la fortune que tu m'offres, puisque je ne la convoite plus, et puisque, en échange, je t'apporte un nom auquel j'ai pu donner un peu de gloire...

Mais il n'avait pas encore achevé ces dernières paroles, qu'il se retourna brusquement, avec un nouveau cri de joie.

Prévenue par Maurice, c'était Suzanne qui accourait, toute radiante et toute rayonnante aussi, jetant déjà de loin à de Prades ce nom si doux de père qui le faisait tressaillir jusqu'au fond de l'âme.

Et comme elle venait de tomber dans ses bras... comme, en le couvrant de baisers, elle balbutiait les mots les plus tendres, de Prades s'agenouilla devant elle et lui rendit ses caresses avec un emportement plein de folie, tout en bégayant de temps à autre, les yeux pleins de larmes :

—Ma Suzanne !... Ma fille !... Mon enfant !...

Et n'en pouvant dire davantage, il la serrait de plus en plus contre son cœur, l'admirant et la contemplant à son tour, comme, tout à l'heure, il avait admiré et contemplé Clotilde.

—Que tu es belle aussi, murmura-t-il avec un accent plein de tendresse orgueilleuse. Oh ! oui, aussi belle que ta mère !... Et tu seras bonne aussi... bonne comme elle !... Et entre vous deux, qui êtes tout au monde pour moi, quels jours heureux je vais vivre !...

Il s'était enfin lentement relevé, puis, son immense émotion un peu apaisée, il voulait maintenant tout savoir de leur existence, tout connaître de leurs pensées pendant ces deux longues années qui venaient de s'écouler.

Et, assis entre elles et leur tenant les mains, il les interrogeait, il les questionnait...

—Le temps vous a-t-il paru aussi long qu'à moi ?... Avez-vous connu la même tristesse que moi ?

Et alors, prenant tour à tour la parole, Clotilde et la petite Suzanne lui racontèrent toute leur vie depuis qu'il les avait quittés.

—Oh ! oui, nous aussi, dit Clotilde avec un soupir, nous avons trouvé les heures bien lentes, les jours bien longs !...

—Oh ! oui, nous aussi, nous étions bien tristes en songeant qu'il nous fallait vivre loin de toi !

—Mais c'était surtout le soir... le soir, au moment où la nuit tombait... où le jour commençait déjà à se remplir d'ombre, que notre tristesse devenait plus grande encore et se changeait même parfois en une véritable angoisse... T'en souviens-tu, Suzanne ?

—Oh ! oui, mère ! répondit vivement l'enfant. Et il arrivait même aussi que nous ne pouvions nous empêcher de pleurer...

—Nous allions seules à travers ces larges allées désertes, reprit la jeune femme, à travers ces larges allées où l'on n'entendait plus aucun bruit, et nous ne parlions que de toi... toujours de toi...

—Que faisais-tu ?... Où étais-tu ?... Est-ce qu'à cette heure où nous étions si tranquilles tu ne courais pas peut-être quelque terrible danger ?

—Et alors, à la pensée que nous pourrions peut-être ne plus te revoir, nous restions toutes pâles et les yeux pleins de larmes...

—Chère Clotilde !... Chère Suzanne !

—Très souvent aussi et quand nous sentions une tristesse encore plus grande nous envahir, nous relisions tes lettres... tes lettres où tu montrais tant de courage, tant d'énergie et tant de désespoir... et cela nous consolait, nous raffermait un peu...

—Mais, hélas ! ce n'était pas pour bien longtemps, et bientôt toutes nos angoisses nous revenaient, toutes nos appréhensions nous reprenaient.

—Et pourtant de quelles amitiés, de quelles affections n'étions-nous pas entourées ici !

—Oh ! je t'assure bien que M. de Balleroche ne me traitait pas seulement comme une amie, mais encore comme si j'avais été sa fille...

et qu'il avait pour notre enfant... pour notre petite Suzanne, une aussi sincère et aussi profonde affection que pour le petit Maurice.

—Quant à Yvonne, tu dois te rappeler le premier mot qu'elle m'a dit le premier jour que nous nous sommes vues... le jour où vous reveniez de Kernoët et où elle s'est jetée dans mes bras :

—J'avais une sœur, maintenant j'en aurai deux !

—Etc'est bien, en effet, avec tout le dévouement et toute la sollicitude d'une sœur qu'elle s'efforçait de me distraire et de calmer les sombres inquiétudes qui me rongeaient, qui me donnaient la fièvre, en me rendant un peu plus de foi, un peu plus d'espérance en l'avenir...

—André, quant à André... quant au comte de Chaverny, tu le connais aussi, et tu sais tout ce qu'il y a en lui de délicatesse et de bonté...

—Mais, malgré tout, c'était en vain que j'aurais voulu m'arracher à moi-même... en vain que j'aurais voulu me sentir le cœur moins lourd et moins oppressé.

—Alors, pour qu'on ne me vît pas encore cet air sombre, pour le quel on m'avait déjà grondée tant de fois, sais-tu ce que je faisais ? continua Clotilde en souriant. Eh bien ! je disparaissais pendant des heures entières et, cachée au fond du parc, cachée dans l'endroit le plus écarté et le plus solitaire, c'était encore à toi que je songeais, c'était encore vers toi qu'allaient toutes mes pensées, tous mes désirs, tous mes rêves...

—Chère âme ! fit tout bas Fernand.

—Et, chose étrange, c'était encore là, dans cette solitude... là, toute seule avec toi, que je me sentais encore moins d'abattement et plus de courage...

—Oui, c'est vrai, il y avait alors des moments où je ne me reconnaissais plus moi-même... des moments où, soudain, toute ma tristesse s'évanouissait... où tout mon espoir renaissait... où je ne doutais plus enfin que je connaîtrais un jour tout le bonheur que nous allons connaître, tout le bonheur que je m'étais promis...

Puis, avec un accent profond, et si bas que Fernand seul pouvait l'entendre !

—Oh ! oui, ajouta-t-elle, je t'aimais trop, l'avenir ne pouvait pas nous tromper !

—Et il ne nous trompera pas... et il nous tiendra toute ses promesses, je te le jure ! répondit-il vivement, la voix sourde et toute tremblante d'émotion.

—Et comment pourrions-nous ne pas être heureux puisque enfin nous voilà réunis ?... puisque plus rien désormais ne peut nous séparer ?... puisque je t'aime d'un tel amour que s'il fallait renoncer à toi, je ne pourrais vivre un seul jour ?

—Mais laisse-moi, à mon tour, t'ouvrir mon cœur et toute mon âme... Mais laisse-moi, à mon tour, te dire toutes les tristesses que j'ai connues, ajouta-t-il en s'animant un peu plus. Car cet exil m'a été bien pénible et bien dur ; car rien ne pouvait me consoler de vivre loin de toi...

—Je t'ai dit tout cela dans mes lettres et cependant je ne t'ai pas tout dit, tant j'aurais eu peur de rendre plus vives tes inquiétudes et de t'attrister davantage encore...

—Mais si tu as connu des heures bien lentes, des heures qui t'emplissaient de chagrin et d'une profonde mélancolie, moi j'en ai connu de plus douloureuses et de plus sombres encore... moi, j'ai connu des heures terribles... des heures où, malgré toute l'énergie et tout le courage que je pouvais avoir, je sentais ma volonté faiblir et le désespoir me prendre...

—Car alors je songeais à tous les obstacles que j'avais dû surmonter, à tous les dangers qu'il m'avait fallu braver et à tous ceux que je pouvais rencontrer encore...

—Car si jusqu'alors la chance m'avait protégé, est-ce que d'un moment à l'autre elle ne m'abandonnerait pas ?... est-ce que d'un moment à l'autre je ne succomberais pas ?

—Oh ! cette pensée-là, Clotilde... la pensée que je pouvais peut-être mourir quand le bonheur était ici qui m'attendait, c'était, je te le jure, une atroce souffrance, une atroce torture !

—Aussi que de nuits pleines d'insomnie !... Que de nuits pleines de fièvre...

—Car, il faut te le dire, presque à chaque pas que nous faisons dans ces pays perdus, dans ces contrées inconnues, nous étions entourés de peuplades encore à demi sauvage pour qui tout voyageur, pour qui tout Européen est un ennemi, et tomber dans une de leurs embuscades, et se laisser surprendre par eux, c'était la mort !...

—Et cependant ce n'était pas ce danger-là... ce danger de chaque minute... ce danger pourtant si réel et si terrible, qui me causait le plus d'appréhension... Mais ce qui surtout m'effrayait, mais ce qui surtout m'épouvantait, c'était la trahison que j'avais sentie plus d'une fois ramper autour de moi... parmi ces noirs, parmi ces nègres que j'avais dû enrôler pour nous servir d'interprètes et nous guider à travers les déserts...

—Car si le sang-froid et la bravoure peuvent servir à se défendre contre une attaque que l'on prévoit, il est bien certain qu'ils deviennent inutiles quand, au moment où l'on s'y attendait le moins, on tombe tout à coup, et avant d'avoir eu le temps de se reconnaître,

dans quelque piège, dans quelque embûche qu'on avait dressée sur votre chemin...

« Aussi combien de fois, alors que l'on pouvait me croire profondément endormi sous ma tente, n'ai-je pas passé des nuits entières à prêter anxieusement l'oreille, à épier, en retenant mon souffle, le moindre bruit, le moindre mouvement que je pouvais entendre !

« Combien de fois n'ai-je pas sauté brusquement sur mes armes en croyant que notre camp était déjà surpris !

« Enfin, combien de fois, alors que les dernières étoiles pâlisssaient, que le premier rayon de l'aube se montrait et que notre caravane devait reprendre son chemin à travers l'inconnu, combien de fois ne me suis-je pas dit, le cœur serré :

« — Verras-tu encore ce soir se coucher le soleil ! »

« Oh ! oui, c'était là des heures bien douloureuses, des heures bien terribles, comme je viens de te le dire... des heures où j'ai cruellement souffert en pensant que tu m'attendais et que peut-être tu ne me reverrais plus !... »

Mais, toute pâle, Clotilde venait de tressaillir.

— Ne plus te revoir ? s'écria-t-elle en lui prenant brusquement les mains ; apprendre un jour que tu étais mort là-bas... là-bas, si loin, et que jamais plus tu ne reviendrais !... Etre encore accablée de ce malheur-là !... Oh ! tais-toi !... tais-toi !... car je crois que j'en serais morte !... car il me semble que la folie va s'emparer de moi !

« Oh ! oui, tais-toi ! tais-toi !... »

« D'ailleurs, ne sommes-nous pas insensés de ne parler que du passé qui nous assombrit et qui gâte notre joie, quand tant de jours heureux nous attendent et qu'une vie nouvelle... la vie que nous avons si ardemment souhaitée, si souvent rêvée, va enfin se réaliser et combler tous nos espoirs ?

Elle venait vivement de se lever.

Elle lui avait pris le bras.

Elle l'entraîna.

— Viens... viens que je te consulte... que je te dise tous les beaux projets que j'avais faits... Viens !

Et comme la petite Suzanne, après avoir encore donné un baiser à Fernand, venait de se sauver en courant pour aller rejoindre Maurice qui l'appelait, lentement ils sortirent de la serre, puis s'enfoncèrent à petits pas dans l'immensité du parc.

Et tandis que Clotilde, qui s'appuyait amoureusement contre lui, lui parlait tout bas, il semblait à Fernand de Prades qu'il marchait dans un rêve, qu'il marchait dans un songe...

Était-ce bien vrai qu'il était enfin revenu de son lointain voyage, de son lointain exil ?

Était-ce bien vrai qu'il était maintenant de retour à Fontenay-sous-Bois ?

Était-ce bien vrai que c'était la femme aimée, la femme adorée, la chère créature qui avait toujours eu toutes ses pensées, qui en ce moment marchait à ses côtés, qui en ce moment s'appuyait si tendrement à son bras ?

Était-ce bien vrai, que tout à l'heure, il avait vu accourir vers lui cette enfant pour laquelle il avait aussi une si profonde, une si immense tendresse... qu'il avait vu accourir vers lui sa fille, la petite Suzanne, et qu'il sentait encore à son front la chaleur de ses baisers ?

Était-ce bien vrai qu'il n'était plus maintenant isolé et perdu au bout du monde, et qu'il allait vivre entouré de ses amis qui lui étaient aussi chers : entouré du comte de Balleroche, d'André de Chaverny et d'Yvonne.

Était-ce bien vrai que lui, autrefois si froid, si sceptique et si égoïste... que lui qui semblait condamné à gaspiller inutilement sa vie, avait à présent un autre cœur et une autre âme ?

Était-ce bien vrai que tout ce qui avait pu lui plaire jadis : les plaisirs bruyants, la vie fiévreuse, maintenant ne lui inspirait plus que du dégoût et comme une sorte d'épouvante ?

Et une si grande joie montait en lui... une si grande joie le transfigurait, que Clotilde, qui continuait à lui parler tout bas de ses projets d'avenir, tout à coup s'interrompit et le regarda, pleine de surprise.

— Fernand !... Fernand ! s'écria-t-elle en le secouant doucement, comme pour l'arracher à lui-même. Tu ne m'écoutes plus... Et tu trembles... tu tressailles...

— Oui, c'est vrai ! répondit-il en l'étreignant étroitement contre lui. Mais ne t'alarme pas... ne t'inquiète pas... C'est la joie qui me grise... c'est le bonheur qui me donne le vertige !...

Et il n'avait pas achevé qu'il eut, à son tour, un cri sourd d'étonnement.

A quelques pas d'eux, un homme s'avancait rapidement et gesticulant d'un air joyeux.

— Le docteur ! dit vivement Clotilde.

Et c'était, en effet, le directeur de la maison de santé... ce bon docteur Laval, qui s'avancait à leur rencontre les mains tendues, le visage épanoui...

— Ah ! voilà mes amoureux ! s'écria-t-il. Je vous cherchais, mon cher marquis... je vous cherchais pour vous donner une bonne poi-

gnée de main et pour joindre à mon tour toutes mes plus chaudes félicitations à toutes celles que vous avez déjà reçues, sans compter celles que vous recevrez encore...

« Car mon ami, M. le comte de Balleroche, vient de me raconter, encore tout ému, la magnifique réception qu'on vous a faite ce matin... »

« Des acclamations frénétiques... un enthousiasme délirant... un véritable triomphe !... Et puis, par-dessus le marché, cette jolie croix-là... cette jolie croix que vous n'avez certes pas volée !... »

« Mais ce n'est pas fini, ajouta l'excellent homme, et je dois vous prévenir que vous pouvez vous attendre à d'autres assauts, je veux dire à d'autres triomphes... »

« Car Fontenay bouge... »

— Fontenay ?

— Oui, mon cher marquis, Fontenay aussi se remue... Fontenay aussi est tout sens dessus dessous... On vient d'apprendre votre retour et déjà une grande manifestation s'organise en votre honneur... »

« Oh ! ce ne sera peut-être pas aussi beau, aussi grandiose que ce matin, mais ce sera aussi sincère... »

Puis, s'adressant à Clotilde, dont le visage de plus en plus rayonnait, de plus en plus resplendissait :

— Eh bien, madame, fit-il toujours gaiement, avais-je raison de vous parler comme je vous parlais autrefois ?... Avais-je raison de vous gronder quand je vous voyais chaque jour vous décourager et vous attrister davantage ?... Avais-je raison quand je vous prédisais que l'avenir serait beau et que vous auriez un jour tout le bonheur que vous méritiez ?... »

Et comme la jeune femme souriait :

— Mais alors on ne m'écoutait guère, reprit-il ; mais alors j'avais beau prêcher la patience, j'avais beau prêcher l'espoir, c'était comme si je n'avais rien dit... On s'entêtait à voir tout en noir !... On allait se cacher pour pleurer !... Et maintenant, madame, qu'en dites-vous ? qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes le meilleur des hommes, docteur, et que je suis la plus heureuse des femmes ! répondit Clotilde en lui tendant la main.

Et ils venaient de faire, tous les trois, quelques pas côte à côte, quand, tout à coup, ils tressaillirent.

— Qu'est ce donc ? fit vivement Fernand.

Et il écoutait.

De lointaines rumeurs venaient de se faire entendre... de lointaines rumeurs qui se rapprochaient assez rapidement.

Le docteur, à son tour, avait prêté l'oreille.

— Déjà ! fit-il en souriant.

Et il ajouta :

— Eh bien, c'est que je vous annonçais tout à l'heure... C'est Fontenay qui s'avance... C'est un nouveau triomphe qui se prépare pour vous... »

Puis, après avoir écouté de nouveau :

— Oui, parbleu, c'est bien cela ! reprit-il. Écoutez plutôt !... Entendez-vous ces bruits de fanfares ?... Entendez-vous ces cris ?... Ils vous acclament déjà !... Écoutez !... Écoutez !... »

Et, en effet, tandis qu'on entendait se rapprocher de plus en plus le bruit sourd d'une foule en marche, de grands cris parfois montaient, retentissaient :

— Vive de Prades !... Vive de Prades !

Et comme celui-ci devenait tout pâle, tout saisi :

— Ah ! que voulez-vous, mon cher, dit le docteur en souriant, la gloire a ses inconvénients !... Venez !... Venez !... Voici M. de Balleroche !... Voici tout le monde !... Venez !

Et il l'entraîna vivement.

Le comte avait déjà donné l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de la villa, que, quelques secondes plus tard, toute une foule envahissait, jetant sans interruption les plus retentissants vivats, les plus retentissantes acclamations.

Tout Fontenay-sous-Bois était plein de ce bruit de victoire, de ce bruit de triomphe, et de nouvelles foules accouraient encore faire fête au héros du jour, à Fernand de Prades, qui, tout pâle entre Clotilde et Suzanne, ne savait à qui parler, à qui répondre...

D'ailleurs, comme quelque heures auparavant à la gare de Lyon, il était encore si ému et si troublé que les mots qu'il aurait voulu prononcer expiraient sur ses lèvres...

— Mes amis... mes amis... balbutiait-il, vous me payez trop de ce que j'ai pu faire... Je n'oublierai jamais... non, jamais l'immense joie que vous me donnez... Merci à tous !... Merci du fond du cœur !...

Et comme il n'en pouvait dire davantage, ce fut M. de Balleroche qui, tout à coup, levant la main, fit signe qu'il voulait parler...

Alors ce furent, à l'adresse du père d'Yvonne, de nouveaux vivats, de nouvelles acclamations :

— Vive monsieur le comte !... Vive monsieur de Balleroche !... »

Et pendant plus de cinq minutes, ce fut en vain que celui-ci essaya de placer un mot.

Enfin, le silence ayant fini par se faire, le comte rappela en ter-

mes éloquentes, en termes vibrants, les immenses services que le marquis de Prades venait de rendre non seulement à la France, non seulement à son pays, mais encore à la cause de la civilisation....

Il le montra risquant intrépidement et héroïquement sa vie pour mener à bonne fin la périlleuse mission qui lui avait été confiée....

Il fit en termes émus le récit de tous les dangers qu'il avait connus, de tous les obstacles qu'il avait dû surmonter....

Il rappela que, grâce à lui, grâce à son énergie et à sa vaillance, sa patrie s'était augmentée de grands et riches territoires; que, grâce à lui, nos trois couleurs flottaient maintenant sur des terres jusqu'alors inconnues....

—Grâce au marquis de Prades, dit-il en terminant, grâce à mon illustre ami, la France verra dans un avenir prochain s'accroître son influence, s'accroître sa richesse....

«Grâce à lui, elle aura fait, sans qu'il en coûte une seule goutte de sang, une de ses plus belles et de ses plus glorieuses conquêtes....

«Vous avez donc raison d'honorer son courage et son patriotisme, car des hommes comme lui sont la gloire, la force, la fierté d'un pays....

«Vive de Prades!

Et il n'avait pas achevé que ce fut un tonnerre d'applaudissements, une formidable explosion de cris de plus en plus enthousiastes, de plus en plus frénétiques....

Les yeux pleins de larmes, Clotilde serrait de toutes ses forces les mains de Fernand, tandis que la petite Suzanne, toute saisie en face de cette imposante et grandiose manifestation, éprouvait une si violente émotion qu'elle tremblait comme une feuille.

Et lentement enfin et comme à regret la foule s'écoulait, se dispersait; déjà Fernand et Clotilde venait de reprendre en tête à tête leur douce promenade si brusquement interrompue; déjà le comte de Belleruche et le docteur Laval restaient seuls à l'écart, s'entretenant de la scène si émouvante et si vraiment grande à laquelle ils venaient d'assister; déjà enfin la petite Suzanne et le petit Maurice s'étaient de nouveau mis à courir à travers le parc, quand tout à coup, Yvonne et André, qui se trouvaient encore tout près de la porte de la villa, eurent en même temps le même cri, le même trépidement de surprise:

—Maxime!

Car, en effet, Maxime de Rouvière, le fiancé d'Adrienne, venait soudain de se dresser devant eux.

Et tout de suite, la comtesse de Chaverny n'avait pu s'empêcher de pâlir.

Car depuis que, complètement guérie, complètement rétablie, Adrienne avait quitté la bastide des Oliviers pour rentrer à Paris, c'est-à-dire depuis près de deux années, il ne s'était guère écoulé de semaine sans que les deux sœurs eussent la joie de se revoir... la joie de passer ensemble de longues heures chez le comte de Belleruche....

Et depuis plus d'un mois — ce qui avait rempli d'inquiétude Yvonne — la jeune fille — chose étrange! — n'avait plus reparu à la villa ni donné de ses nouvelles....

Pourquoi?

Que se passait-il donc?

Adrienne était-elle de nouveau tombée malade?

Est-ce que le baron de Chancel, après avoir fermé les yeux sur les fréquentes sorties de sa fille, venait encore de faire peser sur elle le poids de sa tyrannie, de lui défendre une fois de plus de revoir Yvonne?

Mais Adrienne était maintenant majeure, c'est-à-dire libre; mais Adrienne qui, plusieurs fois déjà, n'avait pas craint de faire connaître à son père sa volonté formelle d'épouser Maxime de Rouvière, et qui jusqu'à présent n'avait consenti à retarder le moment de son bonheur que par une exagération de déférence et de respect, est-ce qu'Adrienne, qui avait pour Yvonne une si ardente affection, aurait été assez faible pour subir un nouvel esclavage et se soumettre à une pareille volonté?

Oh! non, Yvonne en était sûre, ce n'était pas le baron de Chancel qui aurait pu maintenant mettre obstacle aux visites d'Adrienne...

Alors, qui était-ce donc?

Et c'était précisément parce qu'elle allait enfin le savoir, précisément parce qu'elle avait tout de suite compris que la visite de Maxime de Rouvière n'avait pas d'autre but que de lui parler d'Adrienne, que la jeune comtesse, en le voyant si soudainement surgir en face d'elle, avait eu ce profond saisissement.

Aussi le jeune homme avait eu à peine le temps de la saluer, à peine le temps de serrer la main qu'André lui tendait, que déjà elle venait de s'emparer de lui, que déjà elle le faisait asseoir sur un banc à côté d'elle....

—Parlez-moi vite de ma sœur... parlez-moi vite d'Adrienne... dites-moi vite ce qui vous amène et ce que vous avez à m'apprendre, s'écria-t-elle.

«Oui, pourquoi depuis un grand mois ne l'ai-je plus revue, n'est-elle plus revenue?

«Pourquoi, s'il lui était impossible de venir passer quelques ins-

tants à Fontenay, ne m'a-t-elle pas au moins écrit quelques mots pour me prévenir et pour me rassurer?

«Pourquoi m'a-t-elle laissée si longtemps dans une si profonde inquiétude, dans une si mortelle anxiété?

Puis, sans laisser à Maxime le temps de lui répondre, et le regardant très fixement.

—Est-ce que, par malheur, il nous faudrait encore trembler pour elle?... Est-ce que, par malheur, elle serait encore malade? ajouta-t-elle vivement. Oh! je vous en prie, ne me cachez rien.... dites-moi toute la vérité, quelle qu'elle soit!

—Eh bien, la vérité, répondit vivement à son tour Maxime, c'est que, grâce à Dieu, Adrienne ne s'est jamais aussi bien portée....

—Votre parole?

—Ma parole!... Et la vérité encore c'est que c'est elle qui m'a envoyé vers vous, d'abord pour vous ôter toute inquiétude à son sujet, ensuite pour vous faire part d'une bonne nouvelle....

Et comme, à ces mots, Yvonne et André venaient de la regarder anxieusement:

—Il s'agit de son père, ajouta Maxime.

—De son père?

—Oui, du baron de Chancel... du baron de Chancel dont la santé est depuis quelque temps de plus en plus chancelante, de plus en plus mauvaise....

—Ah!

—Et qui serait revenu envers elle à de si bons sentiments qu'elle ne le reconnaît plus....

—Le baron! s'écrièrent ensemble le comte et la comtesse de Chaverny.

—Et ce n'est pas seulement avec elle, Adrienne... mais encore avec vous, madame la comtesse, avec vous aussi, monsieur le comte, mais même aussi avec celui dont il s'était toujours montré le plus implacable ennemi, mais encore avec M. de Belleruche que le baron de Chancel avait si étrangement changé...

—Est-ce possible? s'écria André qu'il n'en revenait pas de ce qu'il venait d'entendre. Est-ce bien vrai que cet homme aurait pu oublier sa colère, oublier ses rancunes?... Moi qui le connais depuis longtemps et qui ai la prétention de bien le connaître, je vous avoue que j'ai peine à vous croire.

«D'ailleurs, mon cher Maxime, ajouta-t-il, rappelez-vous ce que vous avez vu vous-même... rappelez-vous ce qui s'est passé chez moi, à Kernoët... rappelez-vous les horribles menaces qu'il nous a fait entendre!...

—Oui, je m'en rappelle, je m'en souviens! répondit le jeune homme. Et il me semble même le voir encore, les yeux flamboyants et plus pâle qu'un mort, nous crier à tous sa haine....

—Et moi aussi, je le vois encore! dit André.

—Mais pourtant il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui il n'est plus le même... qu'aujourd'hui, comme je vous le disais tout à l'heure, Adrienne ne reconnaît plus en lui le père si dur, le père si despotique qui autrefois la remplissait de terreur, la glaçait d'effroi.

«Et, chose étrange! c'est presque au lendemain du jour dont vous venez de parler... c'est presque au lendemain du jour où cette scène si terrible avait eu lieu à Kernoët que, peu à peu, ce changement qui vous étonne, qui étonne Adrienne, comme il étonnerait tout le monde, a commencé à se faire en lui....

«D'abord, à son retour à la bastide des Oliviers, où Adrienne était restée seule à l'attendre, il demeura pendant plusieurs semaines l'air très sombre, ne prononçant plus un seul mot...

«Adrienne qui avait appréhendé de le revoir... Adrienne qui n'avait pu s'empêcher de trembler à la pensée que de nouvelles scènes allaient encore éclater entre eux, fut, au contraire, toute surprise de n'en recevoir aucun reproche, de n'avoir à essuyer de sa part aucune menace, aucune parole violente...

«La seule chose qui aurait pu laisser croire que sa colère contre elle n'était pas complètement éteinte, c'est qu'il semblait prendre à tâche de la fuir et que, lorsqu'il la rencontrait, il affectait de ne pas la voir...

«Plusieurs fois, surmontant l'horrible peur qui la faisait trembler, elle osa s'approcher de lui et lui tendre les bras.

«—Père, pourquoi votre regard se détourne-t-il de moi? lui avait-elle demandé sur un ton suppliant. Pourquoi me fuyez-vous comme si je n'étais pas votre enfant et comme si vous ne saviez pas combien je vous aime?...»

(A suivre)

#### LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## POURSUIVI PAR UN BUFFLE

J'étais pour quelques mois à Pinang, cette charmante petite île du détroit de Malacca, au doux climat, dont les habitants sont plus hospitaliers, les fleurs plus parfumées, les fruits plus délicieux que ceux de tout l'Archipel asiatique.

Ce jour-là, un des principaux personnages de la colonie, un avocat, réunissait autour de sa table une demi-douzaine de jeunes gens dont j'avais l'honneur de faire partie. La chaleur dans ces régions est si intense que les jaquettes de toile même semblent lourdes et chaudes, aussi tolère-t-on fort bien dans les réunions de jeunes gens une tenue considérée en Europe comme absolument incorrecte, l'absence de jaquette. Les convives de l'avocat, profitant de ce privilège, étaient tous en manches de chemise.

Les rues — peu nombreuses — de Pinang sont toujours calmes, mais entre deux et cinq heures, dans l'après-midi, elles sont privées de tout mouvement, la presque totalité des habitants se livrant alors aux douceurs de la sieste ; aussi fûmes-nous aussi stupéfaits qu'effrayés quand, soudain, nous entendîmes des détonations d'armes à feu, accompagnées de cris humains, des cris confus, nombreux, les cris d'une multitude.

Les coups de feu se suivaient sans interruption, isolés, semblables au tir d'un peloton d'infanterie légère.

« Qu'est-ce là ? répétions-nous.

— Une émeute ! » dit quelqu'un.

Les Malais, altérés de vengeance, massacraient sans doute les étrangers qui étaient venus troubler leur repos.

Un bruit épouvantable s'éleva en haut de la rue.

« Les voilà qui débouchent ! » s'écria un des convives effrayés.

Les coups de feu étaient de plus en plus pressés, nous entendions le sifflement des balles qui rasaient les fenêtres.

Sans plus attendre, nous nous précipitâmes dans l'escalier, décidés à fuir vers la mer pour chercher un refuge à bord de quelque vaisseau.

De récents exemples avaient assez montré les sentiments secrets de la population vaincue : quelques Malais, après avoir commis un crime, arrachés de toute crainte par la certitude du châtiment, s'étant armés de casse-têtes et courant à travers la ville, blessèrent ou tuèrent tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage, jusqu'à ce qu'on les eût arrêtés ; quelques-uns durent même être abattus à coup de fusil.

En outre, il y avait à peine un mois que des forçats malais, qu'on transportait à Ceylan, s'étaient soulevés durant la traversée et, après s'être emparés de l'équipage, avaient fait périr tous les hommes dans les supplices les plus barbares.

Rien n'était donc plus justifié que notre alarme, nous savions que nous n'avions aucun quartier à attendre de ces indigènes, et leur invasion dans cette partie de la ville prouvait d'une façon évidente qu'ils avaient traversé le quartier militaire et triomphé de la résistance qu'on avait dû leur opposer.

Si nos suppositions étaient exactes, il ne nous restait d'autre espoir de salut que de nous réfugier à bord d'un des vaisseaux européens qui stationnaient dans le port, ou bien au petit fort construit pour le détachement d'artillerie au bord de la mer.

Par bonheur, les assaillants venaient de la direction contraire, la route était libre pour fuir, mais les balles sifflaient à une proximité de nos oreilles qui n'avait rien de rassurant.

Au moment où je prenais mes jambes à mon cou du côté du port, je fus témoin d'un curieux phénomène : un vieux gros bonhomme de Chinois, qui selon toute apparence fuyait comme nous les révoltés, passa soudain dans l'air à ma droite, lancé par je ne sais quelle force inconnue, et disparut derrière le mur d'un enclos voisin. Je me retournai tout en courant pour voir quelle cause avait pu faire exécuter — bien malgré lui — au pauvre homme, ce tour d'agilité, et j'aperçus à deux mètres à peine de moi, et fonçant tête baissée vers mes reins, qu'il avait évidemment choisis pour cible, le plus énorme buffle que j'aie vu de ma vie.

La fureur flamboyait dans ses yeux et son museau était tout dégouttant de sang et d'écume.

Si la crainte pouvait prêter des ailes aux pieds des humains, les miens seraient à cet instant devenus semblables à ceux de Mercure. Je n'osais pas regarder en arrière, mais j'entendais sur mes talons le galop de la bête furieuse, je sentais la chaleur brûlante de son souffle, et je croyais à chaque instant sentir ses cornes aiguës.

Il y avait à peine trois cent mètres de la maison de mon ami à la jetée, mais pour gagner cette jetée il me fallait tourner à droite, et le buffle était trop près de moi pour me permettre cette manœuvre ; je n'avais donc d'autre ressource que de courir vers le fort.

Devant moi s'étendait une sorte de polygone réservé aux exercices militaires, et enclos de gros pieux traversés par une corde, cette corde, placée à une hauteur suffisante pour empêcher les ânes et les vaches d'aller brouter sur le polygone, m'aurait paru en toute autre circonstance assez difficile à franchir, car je ne me sentais nulle disposition pour la gymnastique, mais l'élan et la frayeur aidant, je sautai fort au-dessus de cet obstacle. Jamais acrobate n'étonna plus ses spectateurs que je ne m'étonnai moi-même en cette circonstance. Je retombai sain et sauf sur le pré et continuai ma course sans une seconde d'arrêt. Pendant tout ce temps, les gens qui poursuivaient l'animal n'avaient cessé de tirer, et c'est par miracle que je n'aie pas été blessé par quelqu'une de ces balles qui me rasaient à chaque instant.

C'est seulement quand je n'entendis plus derrière moi le galop de la bête exaspérée que je me décidai à tourner la tête ; je vis alors que, épuisé par une longue poursuite et de nombreuses blessures — je sus plus tard qu'il n'avait pas reçu moins de vingt-deux balles — le buffle avait renoncé à franchir la corde et tourné sa rage contre un chariot de mar-

chandises, qu'il chargeait, défonçait, éventrait, déchirait d'une façon qui me fit frémir quand je songeai que j'aurais reçu pareil traitement s'il était parvenu à m'atteindre.

Les dames et les enfants, réunis sur la jetée — promenade élégante de Pinang — affolés de terreur, se jetèrent dans les embarcations les plus voisines.

Ceux que nous avions pris pour des émeutiers, les gens qui pourchassaient l'animal, le cernaient maintenant du côté de la ville. Il essaya de charger ses agresseurs, mais, repoussé à la pointe des baïonnettes, épuisé, à bout d'efforts, il se jeta à la mer plutôt que de se livrer.

Poursuivi jusque dans ce dernier asile, il expira bientôt et fut ramené sur le plage, où on le dépeça sous nos yeux.

Mes amis me serraient des mains avec des félicitations, les larmes aux yeux, car ils songeaient au danger mortel auquel je venais d'échapper, mais le fou rire aux lèvres en se retraçant par la pensée le ridicule de ma situation.

On festoya pendant huit jours à Pinang en mon honneur, mais les toasts émus qu'on me portait furent souvent irrévérencieusement interrompus par une hilarité inextinguible à laquelle je ne pouvais m'empêcher de m'associer quand je cherchais à me représenter le tableau que j'avais offert pendant plus d'un quart d'heure à la population de Pinang.

Traduit de l'anglais par

C. DICKSON.

## LE CHLAMYDOSAURE

Parmi les reptiles propres à l'Australie, un des plus curieux est certainement le chlamydosaur de King (*Chlamydosaurus Kingii*, Gray) qui doit son nom à l'existence de deux expansions membraneuses, à bord dentelé, situées de chaque côté du cou et formant ainsi une sorte de collerette que l'animal peut à volonté replier ou étaler comme un large éventail. Lorsque le chlamydosaur laisse retomber sa collerette, elle simule assez bien une courte mantille appliquée sur son dos.

Chacune des deux moitiés de la collerette est formée par un vaste repli de la peau étalé sur une charpente d'apparence cartilagineuse, sur laquelle s'insèrent des muscles spéciaux qui, suivant qu'ils sont contractés ou relâchés, font varier la forme et l'étendue de la collerette.

La présence de ces singuliers appendices donne à l'animal un aspect tout à fait étrange, qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des voyageurs.

Cependant, malgré les observations nombreuses dont le chlamydosaur a été l'objet, les zoologistes ne sont pas exactement renseignés sur le rôle que peut jouer sa collerette au point de vue de la locomotion.

Beaucoup de voyageurs n'ont pas hésité à comparer les expansions latérales du cou du chlamydosaur à de véritables ailes, et ont pensé que ce lézard pouvait voler un peu à la façon des chauves-souris.

En réalité cet appareil, complètement indépendant des pattes de l'animal, ne saurait à coup sûr fonctionner avec la même force que les ailes des chauves-souris, qui sont, au contraire, directement mises en mouvement par les pattes.

Tout au plus peut-il servir de parachute lorsque le chlamydosaur, qui est constamment dans les arbres, s'élançait d'une branche à une autre.

Dans une autre hypothèse, on pense que la collerette du chlamydosaur peut lui servir d'une façon efficace pour la chasse aux insectes, dont il fait sa nourriture. En bondissant sur eux, il les saisissait en quelque sorte au vol, et sa collerette lui servirait alors pour augmenter la portée de ses bonds.

Il y a donc là un point à élucider, qui mérite de fixer l'attention des observateurs ; malheureusement la question ne pourrait guère se résoudre qu'à la condition de surprendre en pleine forêt australienne les faits et gestes de ces intéressants lézards.

Quant aux observations que l'on a pu faire sur les rares spécimens parvenus dans nos ménageries européennes, elles se sont le plus souvent réduites à fort peu de chose, l'animal se trouvant dans des conditions tellement différentes de celles qu'il rencontre dans la nature, qu'il n'a pas pour ainsi dire l'occasion de montrer ce qu'il sait faire de ses ailes.

Les chlamydosaur sont d'ailleurs fort difficiles à nourrir en captivité, et on n'arrive jamais à trouver une nourriture qui leur plaise ; après un jeûne plus ou moins long, ils finissent par mourir.

La ménagerie des reptiles du Muséum d'histoire naturelle de Paris, dirigée par M. le professeur Vaillant, a possédé, vers la fin de l'année 1887, un spécimen de cette espèce singulière.

Malgré tous les efforts d'imagination auxquels se livrèrent ses gardiens pour arriver à trouver une nourriture qui pût réussir à lui plaire, l'animal refusa obstinément de manger, et, à la suite de ce jeûne prolongé, il ne tarda pas à succomber après trois semaines environ de séjour à la ménagerie.

M. le Dr Macquart, aide-naturaliste au Muséum, a pu prendre quelques observations sur son intéressant pensionnaire. « Ses mouvements, dit-il, sont agiles et empreints d'une certaine brusquerie. Au repos, il s'appuie ordinairement sur son train de derrière, et se dressant sur ses pattes antérieures en relevant fortement la tête, qu'il tient immobile, il semble en observation. Il paraît absolument inoffensif, et jamais il n'a essayé de mordre lorsqu'on cherchait à le saisir. »

Ajoutons que ces lézards australiens sont des géants comparativement aux nôtres ; ils peuvent en effet atteindre une longueur totale de 80 centimètres. Leur livrée est loin d'être brillante ; elle présente une teinte brune semée çà et là de taches plus foncées.

Les chlamydosaur appartiennent, comme les dragons, qui sont pourvus d'un parachute analogue, étendu sur les côtes, à la famille des iguanes ; mais ils se rencontrent exclusivement en Australie, tandis que les iguanes proprement dits sont des lézards américains.

MARCEAU DUBOIS.

**GRAPHOLOGIE**

**Réponses aux Correspondants**

**AVIS.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Nap.**—A mon grand regret, je n'ai pu donner avant aujourd'hui l'analyse demandée. Vous n'avez fait grand plaisir en m'envoyant ce "Klondike". Merel. En retour, recevez une gerbe de mes meilleures amitiés.

**La préférée.**—Tendance à la mélancolie. Beaucoup d'imagination. Extrême sensibilité. Nature changeante avec des alternatives de force et de découragement. Beaucoup d'affection.

**Julie.**—Sens artistique. Délicatesse de sentiments. Finesse d'intuition. Esprit subtil, un peu malicieux et très vif.

**Léo.**—Bonne entente des affaires. Caractère entreprenant. Pouvoir de persuasion. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

**Blondine.**—Indépendance de caractère. Nature plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour. Réflexion, déduction et observation.

**Le lys embaumé.**—Délance, froideur et orgueil. Nature délicate et fine, peu expansive et peu impressionnable, cependant.

**Mon Repos.**—Sens littéraire. Audace, ambition et énergie, dédain de ses propres forces, cependant. L'écriture se ressent des divers sentiments qui agitent une personne au moment où elle écrit. C'est peut-être ce qui explique ce que vous avez remarqué.

**Un Grichou 78.**—Sagacité de vue. Beaucoup de suite dans les idées. Fermété, courage et prudence. Amour du travail et de l'ordre. Caractère assez tendre quoique très sérieux.

**Seul 29.**—Intelligence mercantile. Esprit observateur et déductif. Caractère entreprenant, ambitieux et audacieux. Beaucoup d'activité physique et intellectuelle.

**Fils Electriques.**—Fermété et franchise. Caractère aimant quoique brutal au premier abord. Générosité et sensibilité.

**Une abonnée 1879.**—Economie domestique. Amour de l'ordre. Nature calme, se contentant de peu. Inaltérable bonne humeur.

**Up to Date.**—Tendances artistiques. Nature sentimentale et romantique. Coquetterie. Peu de constance dans l'affection.

**Un oiseau de passage aimant, etc.**—Je me permets de retrancher un bout de votre pseudo. Votre nature est délicate, ardente, passionnée et exaltée. C'est le cœur qui domine tout chez vous.

**Gars Ranti.**—Nature ambitieuse, simple et peu timide. Indépendance de caractère, vivacité d'intelligence et grande habileté exécutive.

**Alma W. B. II. 21.**—Manque d'ordre. Bonté, douceur et sensibilité. Peu de courage et peu de volonté. Mélancolie.

**Doux souvenir.**—Dissimulation et prudence. Caractère froid, calme et pondéré. Obstination et extrême patience.

**Une fille au même printemps.**—Douceur, bonté, timidité. Nature sympathique et très aimante quoique rarement expansive. Bon talent pour la musique.

**Amour pour les yeux noirs.**—Nature passionnée et ardente. Dévouement à ceux qu'elle aime. Cœur très sensible. Peu de volonté et beaucoup d'imagination.

**Zin Zin Baum.**—Audace et goût pour les aventures périlleuses et extraordinaires. Esprit d'entreprise, grande activité, mais peu de persévérance.

**Fall River 112.**—Tempérament calme, peu accessible aux émotions violentes. Nature généralement bonne et franche, un peu brutale, néanmoins.

**J'aime Mathilda K.**—Ce spécimen démontre une nature artificieuse, rusée et courageuse. Beaucoup d'ambition, d'énergie et un grand force de volonté.

**Oh, quels mots enchanteurs.**—Exaltation et esprit romantique. Tendance à la mélancolie. Volonté peu énergique et facilement contrôlable.

**Miner L. C. R.**—Grande finesse d'intuition. Esprit ardent, curieux, avide de science. Ambition, activité et énergie.

**Cœur affectueux.**—Délicatesse de goût et de sentiments. Timidité, bonté d'âme et bienveillance. Quelques aptitudes pour la musique.

**Surveillé d'amour.**—Caractère peu communicatif et plutôt porté à la dissimulation. Activité et fermeté. Peu de sensibilité.

**Emilie à Emilie.**—Nature superficielle, négligeant les choses importantes pour s'occuper de futillités. Imagination romantique et exaltée.

**Amanta D.**—Caractère ardent, enthousiaste et se laissant trop guider par l'imagination. Sensibilité exagérée. Il m'est absolument impossible, mademoiselle, de vous donner ici les conseils que vous me demandez. Quant à vos vers, ils pèchent par trop contre les règles de la prosodie pour qu'on puisse les accepter.

**Ruhtra.**—Ambition, énergie et persévérance. Caractère plutôt froid, pesant bien les choses et ne s'engageant jamais à la légère. Peu de sensibilité.

**Amica Mea.**—Nature sensible, délicate et généreuse. Amour du travail et de l'ordre. Franchise. Cœur tendre. Nature très sympathique.

**Seule dans ma chambrette.**—Tempérament excitable et nerveux. Nature fantasque, se livrant sans cause apparente à des accès de tristesse ou de gaieté.

**R. A. O.**—Manque de suite dans les idées. Es-

prit d'initiative quoique peu persévérant. Economie domestique et amour du travail.

**Hébé.**—Sens pratique. Esprit d'ordre. Nature conciliante. Peu d'imagination. Jugement assez sûr.

**Myosotis.**—Bon talent pour la musique. Délicatesse de goût. Orgueil et présomption. Peu de sensibilité. Intelligence très vive. Coquetterie.

**Jean-Baptiste Pasfort.**—Sens littéraire. Imagination assez active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

**Devine qui.**—Nature primesautière, entreprenante et active, mais peu persévérante et se laissant décourager par le moindre obstacle.

**Parmi les roses.**—Tendance artistique. Nature excessivement impressionnable. Caractère vif et ardent. Imagination quelque peu romantique.

**Emeraude.**—Fermété, prudence, énergie, discrétion et tenacité. Sens pratique. Esprit observateur et judicieux. Empire sur soi-même.

**Ernest B. R. B.**—Tempérament vif, enclin à la colère, très bon cœur, cependant, générosité et sensibilité. Quelques aptitudes pour la musique.

**Maria Mina 15 ans.**—Vous êtes délicate, jalouse et horriblement susceptible. Aime sensible et généreuse, néanmoins, mais trop d'imagination.

**L'Amour aveugle S. C.**—Economie, activité, amour du travail, ponctualité et habileté exécutive. Discrétion et réserve. Bonnes dispositions à l'amour.

**Amélia.**—Intelligence mercantile. Caractère très entreprenant. Puissance d'initiative. Volonté forte et énergique. Courage physique et force morale.

**J'aime Lactance.**—Manque de persévérance. Nature peu discrète, peu constante et peu réfléchi. Tendance à l'égoïsme. Volonté personnelle.

**Enfant des Cèdres.**—Coquetterie et caprice. Nature pourtant très tendre et bien disposée à l'amour. Imagination ardente et exaltée. Enthousiasme et manque de réflexion.

**Delce Dolcissima.**—Esprit aventureux, exalté et entreprenant. Caractère ferme, assez, quoique peu persévérant. Franchise et loyauté.

**Stupideur.**—Générosité, insouciance et gaieté, nature très sympathique quoique légèrement égoïste. Imagination très active.

**Calcaneum.**—Enthousiasme, audace et absence de sens pratique. Beaucoup d'imagination et peu de réflexion.

**Fine fleur No 15.**—Nature très impressionnable et très intuitive, peut-être sans le savoir. Délicatesse de sentiments, sensibilité et sûreté de jugement.

**Berthe C. M.**—Amour de l'ordre et ponctualité. Nature calme, assez conciliante et absolument pratique. Énergie et fermeté.

**J. A. B. Ste-Elizabeth.**—Caractère très irrégulier, entreprenant et actif, mais inconsistant en toutes choses. Goût pour les voyages, les aventures et les sports violents.

**Patience.**—Tempérament vif, excitable et possédant peu de contrôle sur ses propres sentiments. Très grande abondance de pensée. Imagination active.

**Petit oiseau du Colège.**—Nature calme, tendre et peu timide. Cœur sensible et affectueux. Volonté peu énergique et facilement contrôlable.

**Joe Labroquette.**—Intelligence mercantile, sens pratique, ambition, activité, entente des affaires et esprit d'entreprise.

**Blanche Dubois.**—Originalité et indépendance de caractère. Générosité et bonté, pas de faiblesse, cependant. Bonnes dispositions à l'amour.

**Cœur doux.**—Imagination ardente. Bonnes dispositions à l'amour. Bonté, douceur, sensibilité. Volonté faible et peu persévérante.

**Estelle O. D.**—Caractère dissimulé, peu expansif et dédaigneux. Énergie et courage. Esprit d'ordre. Nature froide et peu sympathique.

**Une sensitive et un petit fou.**—Nature irrégulière et changeante. Esprit de contradiction. Égoïsme et amour-propre. Caractère entreprenant.

**Mon bleu.**—Indépendance de caractère et absence de sensibilité sont les marques distinctives de ce spécimen d'écriture. Esprit subtil et fécond en ressources.

**Brunette de campagne M. G.**—Manque de persévérance, d'énergie et de prudence. Imagination romantique. Exaltation. Inconstance en amour.

**Orpheline.**—Caractère faible, peu énergique et se laissant facilement dominer. Imagination prompt à se créer des chimères. Un seul coupon de prime ne donne droit qu'à une seule consultation.

(A suivre.)

Au Grand Café :  
—Voyez donc ce bock, garçon...  
Votre bière manque de limpidité...  
Le garçon, levant les yeux au ciel et d'un ton pénétré :  
—Ah! Monsieur... par les temps troublés que nous traversons!...

NE DIFFÉREZ PAS

La plus légère affection de la gorge et des pommions doit être soignée sans retard avec du Baume Rhumal.

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.**  
EN EMPLOYANT LE **POISON LIQUIDE DE LYONS.**  
Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.  
**JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Blouy**

**NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA**  
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.  
**32 Cote St-Lambert**

Un petit maraudeur est surpris par le garde champêtre ramassant des pommes qu'il vient d'abattre à coups de pierre. Impossible de nier, il a encore une pomme dans la main.  
— Qu'est-ce que fais là, mauvais drôle? lui crie le garde.  
— Monsieur, j'essaye de remettre sur l'arbre une pomme qui était tombée.

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES**  
Élixir, Poudre et Pâte  
DES **BÉNÉDICTINS**  
de l'Abbaye de Soulaç  
Dom **MAGUELONNE, Prieur**  
Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD  
VENTE EN GROS : **SEGUIN, BORDEAUX**  
MAISON FONDÉE EN 1807.  
VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.  
**MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.**



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.  
**ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.**

**LA CHAMPAGNE CIGAR**



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

# MADAME FAVART

OPERA COMIQUE en 3 Actes de J. OFFENBACH.

Musical score for piano accompaniment, first system. It features a treble and bass clef with various musical notations including notes, rests, and dynamics.

Musical score for piano accompaniment, second system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "f non brto".

Musical score for piano accompaniment, third system. It includes the tempo marking "Allegro FINAL du 2<sup>e</sup> ACTE" and the dynamic marking "f sempre".

Musical score for piano accompaniment, fourth system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "f".

Musical score for piano accompaniment, fifth system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "f".

(A suivre)

Musical score for piano accompaniment, sixth system. It includes the tempo marking "Allegro" and the dynamic marking "PIANO".

Musical score for piano accompaniment, seventh system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "mf".

Musical score for piano accompaniment, eighth system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "mf".

Musical score for piano accompaniment, ninth system. It includes the tempo marking "1<sup>o</sup> Tempo" and the dynamic marking "mf".

## CHANSON DE L'ECHAUDE

*mf con spuria.*

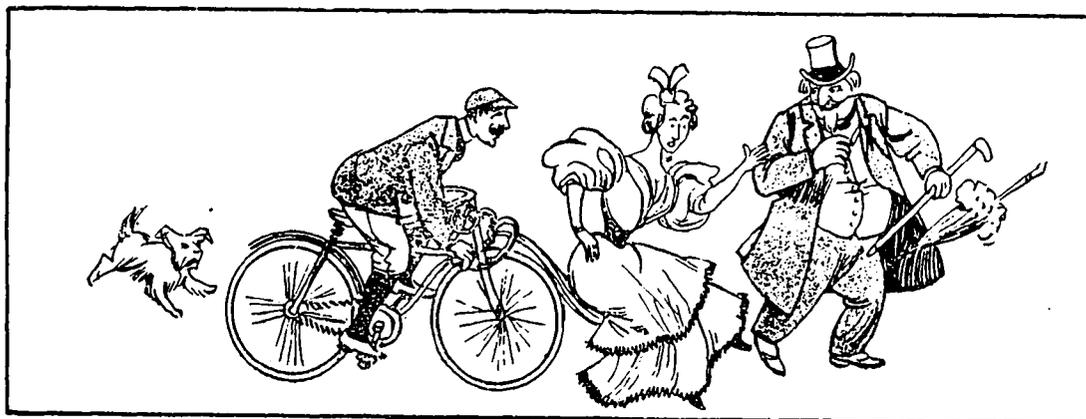
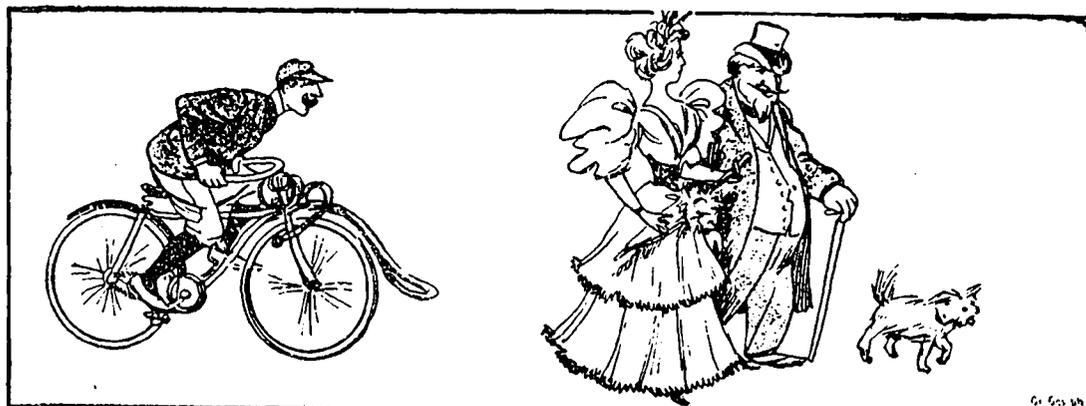
cre -

scen -

do



LE NOUVEAU BICYCLE POUR AMOUREUX



IL FALLAIT PARLER

*Le visiteur (un homme de belle apparence).* — Je cherche M. Laplumie, le comptable !

*Le commis.* — Il n'est pas ici, il est...

*Le visiteur.* — Je vois qu'il n'y est pas, c'est pourtant l'heure où il a l'habitude d'arriver, n'est-ce pas ?

*Le commis.* — Oui, monsieur, mais...

*Le visiteur.* — Merci, je vais l'attendre.

Il s'assied et prend un journal, l'ouvre lentement et se met à lire avec la plus grande dignité, pendant que le jeune homme se remet à écrire en silence. Au bout d'une demi-heure :

Mais combien de temps doit-il se passer avant que M. Laplumie ne revienne ?

*Le commis.* — Je ne sais pas, monsieur. Il est comptable dans un autre établissement depuis trois semaines.

PAS DEUX FOIS

*L'artiste amateur.* — Quelle jolie maïsomette ! Puis je la peindre !

*La mère Penout.* — Ah, Seigneur ! Non. Elle vient d'être blanchie à la chaux.

REMÈDE HÉROÏQUE

Mme Faiblette fut subjuguée, l'autre jour, par l'annonce suivante :

« Au public. — Un monsieur qui a été guéri de l'habitude de fumer, de boire, de parler trop fort, de sortir le soir, d'aller aux courses et de jouer, et qui a ainsi gagné vingt livres en trois ans et complètement restauré sa santé, vendra son secret à une personne respectable pour deux piastres. Argent remis en cas de non guérison. Communication confidentielle. »

Mme Faiblette s'empressa d'écrire et reçut la réponse suivante :

« J'ai été guéri de toutes les mauvaises habitudes mentionnées, par trois ans de travaux forcés dans une maison de Sa gracieuse Majesté. »

MALADIE DES YEUX

*Lui.* — Savez-vous que depuis une heure je guette l'occasion de vous voler un baiser ?

*Elle.* — Vraiment ! Ne pensez-vous pas qu'il serait mieux pour vous de consulter un oculiste ?

COMMENT IL L'AIME

*Premier ami.* — Es-tu sûr que tu l'aimes ?

*Second ami.* — Absolument. J'étais son partenaire au whist quand elle oubliâ ce qui était l'atout et je n'ai pas perdu mon sang froid.

SOLEIL POUR PERROQUETS

Un pauvre vieux nègre d'Afrique se tenait immobile devant une boutique où, sous les grillages luisants des volières, s'ébattaient et criaient toutes sortes d'oiseaux multicolores, portant, visible sur leurs ailes, la joie des pays de lumière. Le nègre devint triste :

« Oiseaux, mes frères, semblait-il dire, quel est votre secret pour vivre ainsi, heureux et bien portants, dans ces climats glacés ? J'ai pourtant essayé de m'habiller comme vous avec ma veste bleue, mon gilet rouge, ma cravate jaune, mais l'éclat de ces couleurs vives ne suffit pas à me réchauffer ! »

Soudain le nègre se frappa le front de ses deux poings et sourit d'un large sourire. Une annonce stupéfiante était la cause de son contentement. Derrière la vitre, sur une pancarte, il venait de lire ces mots :

« Soleil pour Perroquets »

« Soleil pour perroquets !... Tout s'explique, se disait maintenant le nègre. C'est bien cela, parbleu : Soleil pour perroquets !... On vend du soleil aux perroquets, ça leur permet de vivre à Paris... Qui se serait douté de la chose ? Soleil pour perroquets !... Aussi, comme ils se portent, les gaillards ! Mais ce qui est bon pour les perroquets doit être aussi bon pour les nègres... »

Et, tout fier de sa découverte, après s'être fouillé, le nègre entra.

« Soei p'loqué, sioupié, madam, cinq sous poré nègre ! » baragouinait-il à la marchande qui, sans bien comprendre ce qu'espérait ce nègre, lui remplit ce pendant, en échange de la monnaie, un grand cornet de graines luisantes et noires.

Le nègre partit radieux, déjà réchauffé, emportant cinq sous de soleil dans un cornet de papier gris.

A ce moment, précisément, le brouillard s'étant dissipé, un clair rayon cligna de l'œil par un trou d'azur entre les nuages.

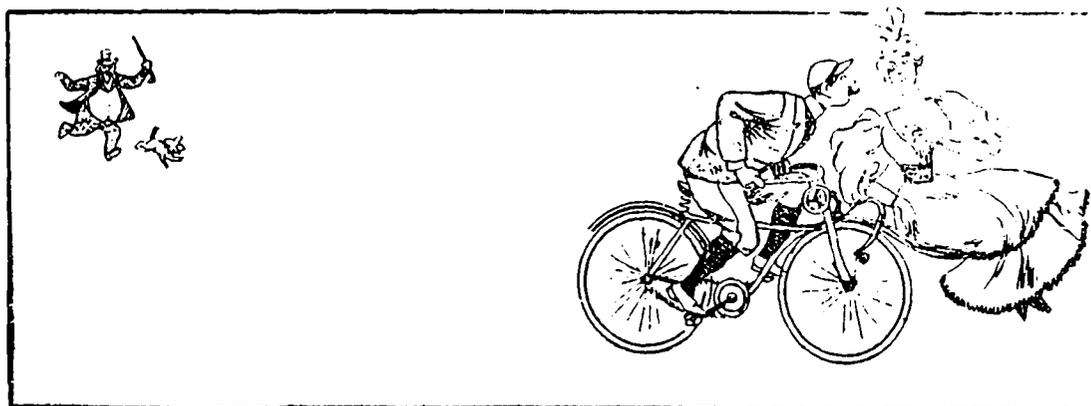
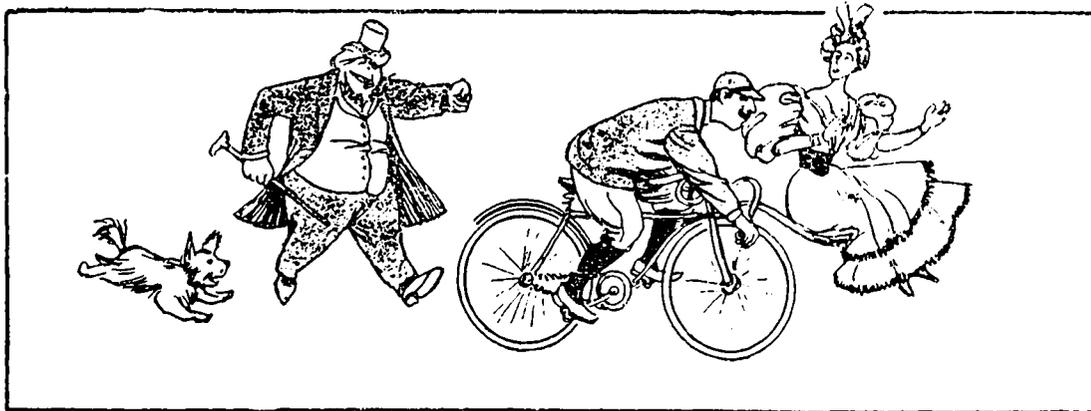
Et je n'eus pas le courage, car il ne faut enlever d'illusion à personne, d'apprendre à ce nègre que ce qu'il venait d'acheter était simplement, vous le devinez, quelques grammes de ces graines de tournesol, plante vulgairement appelée soleil, que les vieilles dames ont coutume de donner à leurs perruches en manière de friandise.

PAUL KUNE.

AXIOME

Un jeune homme n'est jamais aussi surpris que quand il apprend par hasard que d'autres jeunes gens trouvent sa sœur jolie.

LE NOUVEAU BICYCLE POUR AMOUREUX (Suite et fin)



PAS BESOIN DE PAROLES, N'EST-CE PAS ?

## CAUSERIE PARISIENNE

A l'époque d'Alexandre Dumas père, les Napolitains étaient plus vaniteux au point de vue de la toilette que délicats sous le rapport de la table...

Et ils justifiaient cette préférence en disant :

—Ce qui est dans le ventre ne se voit pas !

Est-ce que cette assertion cesserait d'être exacte ?

## UN MÉCHANT, MÉCHANT TOUR



I

*Pitouche.* — Je pense que le trou est assez profond, hein ?

Pour satisfaire votre curiosité déplacée, vous n'aurez qu'à lui faire avaler subrepticement le petit appareil photographique ci-dessus décrit.

Comme il y a des gens qui digèrent tout, même un affront, il se pourrait qu'un homme doué d'un estomac robuste ne rendit pas la plaque sensible confiée à sa probité et à son tube digestif...

Le poursuivrait-on pour abus de confiance ?

En Amérique, pays essentiellement pratique, on signale une invention quelque peu différente de celle que nous venons de signaler.

Le gardien en chef du pénitencier de l'Etat du Colorado, à Denver, a réuni à son entrée en fonctions tous les prisonniers autour de lui, et leur a dit avec un sourire :

« J'abolis tous les vieux systèmes de punition. Je me propose d'être bon pour vous et j'espère que, de votre côté, vous vous conduirez en bons garçons, sinon vous recevrez le fouet, rude et ferme. La chaise sur laquelle vous recevrez le fouet à la mécanique est exposée dans mon bureau. Allez la voir et examinez-la. »

La chaise est en bois, sans fond. On y assied et on y attache le délinquant. Quand les courroies sont bien fixées, une manivelle met en mouvement deux palettes en bois qui administrent une correction solide et impitoyable au prisonnier turbulent.

Pas de danger, ici, que l'appareil soit avalé par le client... Je pense, d'ailleurs, que les prisonniers soumis à ce traitement auront de la peine à le digérer.

\* \* \*

Nous n'avions pas assez de parchemins, pas assez de diplômes... pas assez de ces brevets de savoir qui coûtent tant à acquérir et servent si peu dans la vie !

Des esprits subtils mais que je veux croire, tout de même, bien intentionnés, viennent de fonder une *Ecole de Journalisme*...

Je ne suivrai pas, dans leurs railleries perfides, ceux qui demandent qu'on y enseigne l'orthographe, d'abord parce que je suis persuadé que nous la savons, et puis parce que je ne crois pas que l'orthographe soit indispensable...

Le duc de Saint-Simon écrivait à la diable, sans aucun souci de la syntaxe, et cependant il fut, à sa façon, un merveilleux journaliste...

—Non ! ce n'est pas de cela que j'ai eue... Ce qui m'afflige, c'est la création de cette Ecole...

Jusqu'ici, notre consolation et, j'ose dire, notre excuse, c'est que nous n'étions passés par aucune école spéciale... nulle Faculté n'avait prononcé, à notre intention, le *dignus intrare*.

Et, si nous ne réussissions pas, si nous étions, même, en proie à l'infortune, en un mot, si nous rations... tous les cochés de l'existence, nous ne pouvions nous en prendre qu'à nous-mêmes :

—Triple sot ! quelle idée as-tu eue de noircir du papier avec tes vagues idées, alors que tu pouvais, tout bonnement te faire conducteur de tramway, conseiller d'ambassade, terrassier ou expert en écritures, toutes professions qui t'assuraient au moins de quoi vivre ?...

Avec la fondation de cette Ecole et le diplôme qu'elle donnera, il n'en ira plus de même...

Les jeunes gens, frais émoulus de la Faculté du Journalisme, s'attendront évidemment à ce qu'on leur accorde une fonction en rapport avec l'aptitude que le diplôme leur reconnaît...

On serait tenté de le croire !...

Deux médecins de Munich ont réussi à photographier l'intérieur de l'estomac.

Ils y parviennent, au moyen d'un appareil photographique adapté à l'extrémité d'une sonde œsophagienne. A l'intérieur du tube de la sonde est logé un fil de cuivre en relation, d'une part, avec la pile, d'autre part, avec une lampe électrique minuscule, destinée à éclairer la paroi interne de l'estomac...

Dorénavant, quand on dira d'un monsieur :

—Je serais curieux de savoir ce qu'il a dans le ventre !

Cela ne sera plus une simple métaphore...



II

*Bidon.* — Parions qu'il ne remarquera rien jusqu'à ce...

Heureusement que notre expansion coloniale permettra, je l'espère, de leur donner satisfaction...

Un diplôme de "Premier Paris" sera envoyé à Tananarive, et un chroniqueur fantaisiste à Tombouctou...

Ça ressemblera beaucoup à la déportation...

Il est vrai qu'on parle, en ce moment, de prendre des mesures restrictives contre la Presse...

\* \* \*

On s'imagine les Anglais uniquement occupés à dévorer l'Afrique, morceau par morceau, comme on mange un artichaut, feuille par feuille...

Ils ont d'autres soucis, plus futiles et qui prennent chez eux une importance considérable.

Au commencement de ces dernières chaleurs, Londres a été en émoi...

On connaît le respect des traditions et l'autorité immuable des usages établis qu'ils ont en Angleterre. Ainsi, les membres du parlement ne siègent qu'en chapeau haut de forme qu'ils gardent sur la tête pendant les séances... le haut de forme étant, par principe et par définition, le *gibus*, le chapeau de soie...

Or, l'autre jour, un membre de la Chambre des communes a siégé en haut de forme de paille blanche.

Immédiatement, les gens chic se précipitèrent chez les chapeliers à la mode, de Piccadilly et de Regent street, réclamant, à grands cris, des gibus en paille...

La bourgeoisie, naturellement, prit modèle sur l'aristocratie, et une industrie nouvelle était créée, la fabrication des tuyaux de poêle... et de paille...

Je n'en ai pas encore vu et je n'irai pas à Londres pour cela, bien convaincu, d'ailleurs, de deux choses, à savoir 1<sup>o</sup> que ce couvre-chef doit être parfaitement laid, et 2<sup>o</sup> que nous ne tarderons pas à le voir à Paris... car il ne peut manquer de traverser le Pas-de-Calais...

Ça serait même déjà fait, que je n'en serais pas autrement étonné...

JULIEN MAUVRAÇ.

## UN DUEL

Un journaliste avait attaqué, dans un de ses articles, un jeune professeur. Ce dernier, s'enflammant sans doute aux récits héroïques des guerriers qu'il enseignait chaque jour à ses élèves, sous le coup de l'injure qu'il s'imaginait avoir reçue, se présenta avec deux de ses amis chez le journaliste et lui demanda raison.

Le journaliste essaya de le calmer en l'assurant que, tout en le jugeant sévèrement peut-être, il n'avait eu nullement l'intention de l'offenser, et qu'il ne croyait pas être sorti des bornes de la discussion.

Mais le professeur devint tellement agressif qu'il ne fut plus possible de songer à arranger cette affaire.

Alors le journaliste lui dit :

« Malgré mes explications, vous voulez absolument vous battre ? Eh bien ! le duel est à mes yeux une chose sérieuse : je vous déclare donc, monsieur, qu'un de nous deux restera alors sur le terrain. »

—C'est bien ainsi que je l'entends.

—Soit ; c'est convenu. A demain.

—A demain, et au pistolet.

Le lendemain, à l'heure dite, les adversaires, escortés de leurs témoins, se trouvèrent au rendez-vous. On mesura les pas et on chargea les armes.

Au moment où le premier témoin allait donner le signal, le journaliste demanda à faire une observation, et s'approchant de son adversaire :

« Je vous ai dit qu'un de nous deux devait rester sur le terrain ! »

—Oui, monsieur, un de nous deux, finissons-en ! »

Alors le journaliste, désarmant son pistolet, s'écria :

« Eh bien ! c'est vous qui y resterez, je vous l'assure, car je m'en vais. »

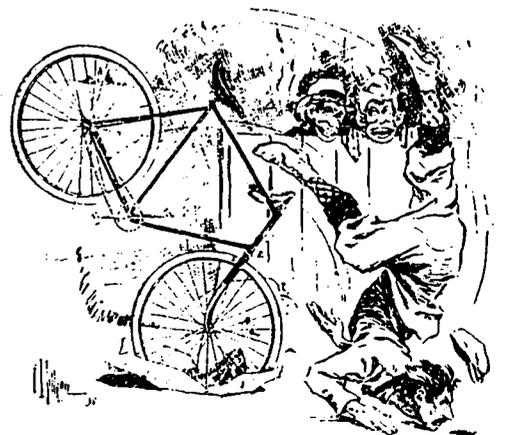
Et reprenant son habit et son chapeau, il se retira en faisant un grand salut.

D'avant cette boutade, les témoins partirent d'un franc éclat de rire. Le professeur lui-même, devenu plus calme, tendit la main à son adversaire, qui a juré d'être désormais plus parlementaire dans sa polémique.

## INCONSÉQUENCES FÉMININES

*Lucie.* — Qu'as-tu donc, Gertrude ?

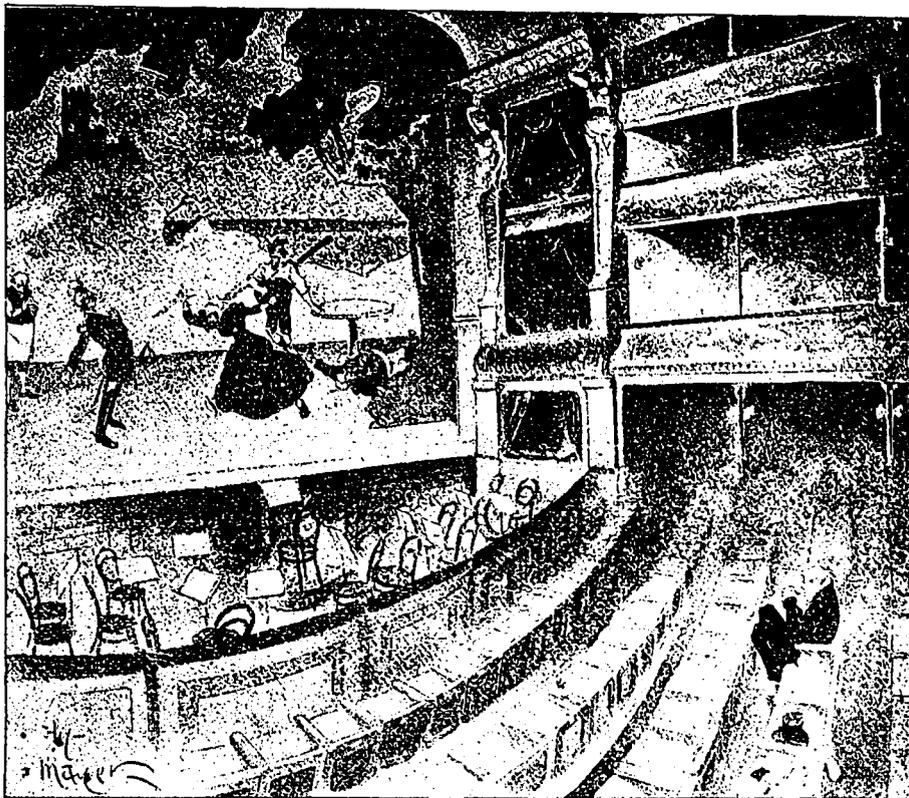
*Gertrude.* — Oh, rien ! Seulement Georges et moi avons eu une querelle, l'autre jour, je lui ai écrit lui disant de ne jamais oser me parler ni m'écrire et le scélérat n'a même pas eu le cœur de répondre à ma lettre.



III

...qu'il soit dedans. (*C'a n'a pas été long.*)

DEVINETTE



CHERCHER L'AUTEUR.

LA FRATERNITÉ

Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain,  
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.  
Le tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même,  
Et le maçon m'a dit : Prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,  
Dont je trainais partout l'implacable anathème,  
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,  
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux doutant si l'aube était réelle :  
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,  
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes  
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;  
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

SULLY-PRUDHOMME.

AUTOMNE SAVOYARD

L'automne avançait, les raisins noircissaient dans les vignes. Il avait fait de la brume le matin, puis, le ciel s'éclaircissant et le vent d'est ayant soufflé, toutes les buées humides, prises dans les arbres, s'étaient cristallisées, et une poussière de givre couvrait les branches.

Les bois, les buissons et les prés en étaient éblouissants, et cette poudre diamantée, allant se fondre tout là-haut avec la neige immaculée des cimes, donnait à toute la nature l'aspect d'une blanche fiancée.

ANDRÉ THEURIET.

Amusements et Sports

ELDORADO

Voilà quatre mois que ce Concert a ouvert ses portes ; si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur le chemin parcouru, nous constatons que l'initiative hardie de MM. Boiron et Bilodeau a porté ses fruits et que la délicate entreprise qu'ils ont assumée a produit d'heureux résultats.

Aujourd'hui, il n'est pas un montréalais qui ne connaisse le chemin qui conduit à l'Eldorado et qui ne soit heureux d'y passer ses soirées, aussi les directeurs de cet établissement peuvent se montrer fiers du résultat obtenu. Mais ce n'était pas chose facile que de secouer l'apathie des foules, attirer le public, le retenir, et lui inculquer le goût des productions lyriques françaises ; pour en arriver là, que d'énergie déployée, que de difficultés surmontées, que de travaux, que de peines !

Aidés d'un personnel consciencieux et dévoué, entourés d'une pléiade d'artistes d'élite, MM. Boiron et Bilodeau ont pu placer l'Eldorado au premier rang des lieux d'amusement de Montréal. C'est un succès qui leur fait grand honneur et dont nous sommes heureux de leur adresser ici nos sincères félicitations, au nom de nos concitoyens.

PALLADIO.

IL CONNAISSAIT LE MONDE

Dodo.—Maintenant, dis-moi ce que les gens pensent de moi ?

Toto.—Et me faire de toi un ennemi mortel ? Merci !

SOLIDARITÉ

La mère.— Qui aimes-tu le plus ; ton papa ou ta maman  
Le petit Charles.— Papa.  
La mère.— Mais, Charles, tu me surprends, je pensais que tu m'aimais plus que ton papa.  
Le petit Charles.— Je n'y puis rien, maman. Nous autres hommes, il faut bien nous soutenir les uns les autres.

POINT DE COMPARAISON

Mme Jeunemariée.— Je voudrais acheter une casquette pour mon mari.

Le commis.— De quelle grandeur, madame ?

Mme Jeunemariée.— J'avoue que j'ai oublié de m'en informer. Mais je sais la mesure de son faux col : c'est quinze. Pour une casquette, ce sera bien dix huit ou vingt, n'est-ce pas ?

ENCORE PLUS

Lui.— Il y a un plus grand embêtement que la femme qui fait attendre son mari.

Elle.— Qu'est-ce ?

Lui.— C'est la femme qui est prête et qui est assise dans l'antichambre, criant à son mari de se dépêcher.

LE POIDS DES GRANDEURS

Taupin.— Qu'est devenu l'homme qui avait eu vingt sept médailles pour avoir empêché des gens de se noyer ?

Lafleur.— Il tomba à l'eau un jour qu'il portait toutes ses médailles et leur poids l'empêcha de pouvoir se sauver. Il s'est noyé.

SES PROGRES DANS LA LANGUE

Le père.— Ainsi, Emilie est à la tête de sa classe pour la langue anglaise, n'est-ce pas ?

La mère.— Elle et une autre petite fille ont eu exactement le même nombre de points à l'examen, mais il fut décidé que Emilie haussait les épaules plus parfaitement et tout comme les anglaises.

ÇA DEVAIT ÊTRE CELUI-LÀ

Le vieux monsieur.— Ne me connais-tu pas, Willy ? je suis l'oncle de ton père.

Willy.— Etes-vous l'homme que papa va visiter quand il est à court d'argent ?

COMME MAMAN

Le père.— Que désires-tu que je te donne pour ta fête ?

La petite fille (qui a mal aux dents).— Je voudrais des dents comme celles de maman, que je pourrais ôter quand elles me feraient mal.

ÇA REMONTE A LONGTEMPS



Madame Noë.— Tu sais, si ce couple-là embarque, je reste ici, moi.

## MODES PARISIENNES



Élégant et pratique **CONSA**GE confectionné sur mesures spéciales en mousseline de laine imprimée, de qualité très fine, doublée de percale blanche.

La forme gracieuse et nouvelle est avec dos uni ; le devant légèrement blouse à la taille est orné de plissé en même tissu bordé d'une fine dentelle crème. Col surmonté d'un plissé assorti.

Le tissu est en toutes teintes au choix avec dessins fantaisie imprimés.

**TOQUE** **IDA** pour jeunes femmes et jeunes filles. La forme est en paille de la nuance préférée bordée de velours noir ; un superbe nœud en ruban tout soie agrémenté de fleurs fines orne cet élégant chapeau. Le ruban existe en toutes teintes au choix ; les fleurs sont également au choix.

## SOUVENIRS

On vient d'élever un monument au chansonnier Jules Jouy.

L'épisode le plus comique de sa vie fut l'odyssée restée légendaire d'un matelas qu'un parent de province lui avait envoyé pensant lui faire un cadeau utile. C'était un matelas superbe, bourré d'une laine de qualité superfine. Jules Jouy aurait pu le vendre, mais, retenu par une inexplicable pudeur, il préféra le mettre en gage. Le voilà donc, déambulant, sa literie sur le dos, dans la direction du Mont-de-Piété. Il rencontre, en cet équipage, un grave notaire du département de la Marne, qui le convie à boire l'appétitif. Jules Jouy dépose son précieux fardeau sur le trottoir et s'assied, sans le perdre de vue, à la terrasse d'un café. Déjà quelques cambrioleurs rôdent autour de l'objet et le palpent à la dérobée d'un air de concupisence. Leur manège n'échappe pas au tabellion, non plus que l'anxiété de Jules Jouy :

— Vous alliez chez ma tante !

— Hélas !

— Combien vous prêtera-t-on ?

— Une trentaine de francs !

— En voilà cinquante. Ramenez ça chez vous.

Il hèle un fiacre, y installe côte à côte le chansonnier et son matelas et s'éloigne discrètement. Le lendemain, les cinquante francs étaient dispersés en de folles orgies. Et Jules Jouy reprenait la route du Mont-de-Piété. Au premier carrefour, il heurta un monsieur vêtu de noir. C'était son notaire qui, apercevant le matelas-fantôme, s'abandonna aux transports d'une violente gaieté :

— Allons ! c'était écrit, s'écria-t-il, il faut que le malheureux y passe !  
Jules Jouy avait coutume d'ajouter, lorsqu'il narrait cette historiette :  
— Vous le croirez si vous voulez, mais je n'ai jamais été gêné comme ce jour-là !

X...

## PIRE ENCORE

*Celle qui était mariée.*—Pouvez-vous imaginer quelque chose de pire que le mariage sans l'amour ?

*Celle qui n'était pas mariée.*—Oui, je pense que je le puis : L'amour sans le mariage, par exemple.

## UN QUI PROMET

*L'institutrice.*—Allons, Tommy. Qu'est-ce qui vient après dix ?

*Tommy.*—Huit, neuf, dix... Pardon, mais je ne le sais pas.

*L'institutrice.*—Jean, pouvez-vous dire à Tommy ce qui vient après dix ?

*Jean.*—Oui, madame : Valet, dame, roi et as.

## PAS UN HOMME

*La maîtresse de maison.*—Marie, y avait-il un homme avec vous dans la cuisine ?

*La cuisinière.*—Oh, madame, je ne l'appelle pas un homme ! Il est justement venu me dire qu'il voulait briser notre engagement et nous avions été fiancés pendant deux ans.

## PETITE AMIE

*Alice.*—Comment aimes-tu ma bague de fiançailles ?

*Lucie.*—Oh ! c'est la plus belle que tu aies encore eue !

## VÉRITÉ

—L'homme que j'épouserai, dit la blonde veuve, sera un héros !

—Sûrement il en sera un, remarqua le farouche vieux garçon.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 587.—Ce corsage est fait en étoffe bleu et écru, avec plastron, col et garniture en dentelle écru sur satin blanc. Le corsage est fait sur une doublure fermant au milieu du devant ; le col est sans couture avec peu de fronces à la taille. Ce corsage est très joli en étoffe se lavant, garni de broderie ou de dentelle. Le plastron et le col s'attachent sur le côté, les devants sont froncés sur les épaules et le côté droit qui a un jabot garni de dentelle croisé sur le gauche. Les manches ont deux coutures très ajustées avec un peu de fronces dans le haut, au bas un poignet circulaire.

Il faut 3 verges en 36 pouces pour une personne de grosseur moyenne. No 587 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 587.—Corsage pour dame

No 596.—Robe pour petite fille



NO. 587 LADIES' WAIST.



NO. 596 CHILD'S DRESS.

No 596.—Cette charmante petite robe est faite en nansouek avec empiècement carré, entre-deux et plis ; la jupe est cousue autour de l'empiècement, de larges épaulettes garnies de broderie retombent sur les manches, l'entre-deux et la broderie font tout le tour, dans le bas de la jupe un large ourlet. Les manches, forme bishop, ont un petit poignet en broderie. Cette robe peut se faire en toute sorte d'étoffe se lavant.

Il faut 2 verges en 36 pouces pour une petite fille de 2 ans.

No 596 est coupé de 6 mois à 4 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

233 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - LUNDI, 31 JUILLET

## TRIO DE PROVERBES

En juillet, faucille au poignet.

Mal d'autrui n'est que songe.

S'il pleut à la St-Victor, la récolte n'est pas d'or.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

M. Ch. V... (Montréal).—Le champignon de couche vient en toute saison. Si vous avez une cave ou tout autre local exempt d'humidité, où l'air se renouvelle mais où ne puisse pas pénétrer la lumière, vous pouvez en essayer la culture. Formez une couche en dos d'âne, d'une hauteur de 2 pieds environ, avec du crottin de cheval, où mieux, d'âne ou de mulet, que vous recouvrirez de terreau. Étendez, à moitié épaisseur de cette couche, en soulevant la partie supérieure, du blanc de champignon. Cette substance se vend chez les marchands de graines. Choisissez de préférence du blanc français.

On arrose de temps en temps pour entretenir la fermentation. Après quelques jours (de dix à quinze), la couche se recouvre de filaments blancs, sur lesquels naissent un très grand nombre de champignons, qui croissent et se succèdent rapidement. Il faut les cueillir avec soin, sans arracher les parties voisines. Quand leur nombre diminue, la couche est épuisée ; il faut la remplacer par une nouvelle couche.

B. DE S.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.  
de Gonzague.

## BAUME ROYAL ITALIEN



### La beauté de la femme

Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'éminent chimiste Italien, est le triomphe chimique de ces temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmé de ses parfaits et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner.

Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure et avis.

Dépôt Canadien : 207 St-Jacques, MONTREAL.

Entre bohèmes :  
—Que devient Z... ?  
—Il fait comme nous : il but la dèche.  
—L'absolue dèche ?  
—Oh ! absolue : il crève littérairement de faim.

Dialogue entre domestique qui arrive de la campagne et son maître :  
—Que regardes-tu donc si fixement sur le mur ?  
—Je regarde l'heure.  
—Comment, tu ne vois pas que cet instrument est un baromètre ?  
—Ah ! ... je me disais aussi : il ne doit pas être si tard que ça !

Un bohème vient de se marier et vante l'intelligence de sa femme.  
—Elle me sert de secrétaire, dit-il.  
—Et bien, riposte un ami, pour peu qu'elle soit commode, ça te fera un commencement de mobilier.

Jacques S. le quart d'argent de change, est riche ma's avare.  
En juillet dernier, à la suite d'une pleurésie, il perd sa femme.  
On enterre la défunte, convenablement, avec beaucoup de fleurs.  
Quand il faut payer la douloureuse, Jacques S. voit qu'on lui demande trois mille francs.  
—Trois mille francs ! s'écria-t-il, trois mille francs pour enterrer une femme ! Allons, je ne me remarierais certainement pas.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

## UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

## VIN St-Lehon

Naturel  
Tonique  
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



## MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

## A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde 50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Un monsieur entre dans une maison de Paris et demande au concierge :  
— M. Dreyfus, s'il vous plaît ?  
— Ce n'est pas ici.  
Et l'homme du cordon ajoute avec l'air de faire appel à ses souvenirs :  
— Il me semble pourtant que ce nom là ne m'est pas inconnu.

DE L'UN A L'AUTRE

Un rhume négligé peut amener la consommation. Le Baume Rhumal guérit sûrement le rhume. 92

Téléphone des Marchands 182

## N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS  
COUPE GARANTIE

Aux bureaux d'un journal :  
Voilà vingt sous pour la statue qu'élevé votre journal  
Vous savez le nom du grand homme ?  
C'est inutile. L'essentiel est qu'on sache le mien : Chapotar, parfumeur, tient tous les assortiments de teint, etc. Vous en mettez la valeur de vingt lignes.

Bézuchet raconte qu'il a soumis un échantillon de son écriture à un graphologue, lequel l'a émerveillé par sa science.

— Que vous a-t-il dit ?  
D'après la manière dont j'avais fait W du mot "épinaux", il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu le prix d'orthographe !

L'APRÈS-AVERGIL

Photographes

No 300 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO  
MONTREAL P.Q.

BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283  
RÉSIDENCE TEL. BELL EST 1743

## MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

## J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

## La boisson des Enfants

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

PROBABLEMENT



*Le vendeur.* — Mais, les huîtres, c'est la chose la plus saine qu'un homme puisse manger.  
*Le client.* — Oh, je les aime beaucoup ! mais j'ai lu dernièrement un article d'un célèbre médecin qui disait qu'elles étaient préjudiciables à la santé.  
*Le vendeur.* — Préjudiciables, les huîtres ! Alors, ce médecin-là ça doit être un homard.

Jean P\*\*\*, ivrogne sans pareil, est sur son lit, crevant sous une attaque d'hydropisie.

Il interpelle le médecin qui lui donne des soins.

— Docteur, comment se fait-il que je suis plein d'eau, moi qui, de ma vie, n'ai voulu boire une goutte de ce liquide ?

\*\* \*

Calino se présente ce matin au bureau de location du Théâtre Français et demande une loge, sans spécifier.

Est-ce pour *Thermidor* ? demande le concierge.

Non, répond Calino, c'est pour moi !

\*\* \*

Thomas Moore, le poète irlandais auquel on doit les *Amours des anges*, était très lié avec lord Byron et lui parlait familièrement.

En lui rappelant les fredaines faites à Newstead-Abbey, pendant sa jeunesse, il insistait sur une de ses étranges fantaisies :

— Byron, vous aviez toujours un ours auprès de vous. Pourquoi ?

— Pour avoir une image vivante du peuple anglais. Comme un ours, John Bull grogne toujours et ne mord pas.

Un professionnel de la mendicité, tantôt aveugle et tantôt manchot, n'a pas voulu laisser passer l'occasion de spéculer sur la générosité des citadins pendant ces jours de fêtes. Il s'est installé sur les boulevards, avec un écriteau très apparent sur lequel on lit :  
 "Aidez moi les uns les autres."

\*\* \*

Entre amateurs de Jeux Floraux :  
 — Eh bien ! et ta poésie... elle est achevée ?

— Certainement, mon cher, la voici... Cent cinquante vers, et des vers de douze pieds...

— Ce qui fait... dix-huit cents pieds... Bigre ! ton œuvre ne manque pas d'élévation !

\*\* \*

*L'oculiste.* — De deux choses, l'une, je puis vous enlever la cataracte de votre œil, moyennant 500 francs, ou vous mettre un œil de verre pour 50 francs.

*Le malade.* — Mettez-moi un œil de verre, docteur ; je pourrai mieux voir au travers.

BON POINT

Les affections des voies respiratoires sont sûrement guéries par l'emploi du *Baume Rhumal*.

La Longévité

En cette fin de siècle sur lequel souffle le vent de la névrose, on ne vit plus vieux. On s'extasiait sur la longévité du célèbre chimiste Chevreul, mort à 103 ans ; au siècle dernier la chose eut semblé toute naturelle. En voulez-vous des preuves ? En 1724, mourut en Hongrie, dans le banat de Temeswar, un cultivateur, Pierre Czortan, âgé de 185 ans. Le cadet de ses fils avait, au moment de sa mort, 97 ans, l'aîné, 150 ans. En Norvège, près de Borghem, mourut à l'âge de 160 ans un cultivateur, Jean Surrington ; l'aîné de ses fils avait 103 ans. En Angleterre, Thomas Parr mourut en novembre 1685, après avoir vu sur le trône dix rois ou reines d'Angleterre ; son fils mourut à l'âge de 127 ans. Jeanne Foster, du comté de Cumberland, atteignit 138 ans, laissant sa fille unique âgée de 103 ans. A Rome, en 1825, mourut le chanteur Gavini à 138 ans ; son fils est mort à 113 ans. Le 17 février 1711 Henri le Boucher, de Caen, mourut à 115 ans ; son père avait vécu 115 ans. Le 23 mars 1715, Jean Filleul de Boisle mourut à 108 ans ; son père avait vécu 104 ans, son aïeul 113 ans. Au Havre, Anna Pesnel arriva à 110 ans, son père était mort à 105 ans. En 1772, à Dieppe, vivait Anne Cauchés dont le père avait vécu 124 ans et l'oncle 153 ans.

Nous pourrions continuer la liste qui est longue. Si, aujourd'hui, notre vie est abrégée, cela est dû à l'appauvrissement de notre sang que le Chimiste Bonard, après de longues années d'expérimentation, est arrivé à reconstituer au moyen de ses fameuses Pilules de Longue Vie qui rendent à la femme jeunesse et beauté et aux vieillards l'espérance fondée d'une prolongation de la vie. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 333 Bureau de Poste, Montréal.

— Où vas-tu, Calino, en boitant de la sorte !

— Je vais me faire soigner.

— Qu'as-tu donc ?

— Un œil de perdrix.

— Et tu vas ?...

— On m'a dit d'aller chercher l'oculiste.

\*\* \*

Au tribunal correctionnel.

Un accusé comparait devant la barre pour injures et diffamations : il a appelé une femme "chameau".

— Alors, M. le président, on n'a pas le droit de traiter une dame de "chameau" ?

— Mais certainement non !

— Et un chameau, peut-on l'appeler "madame" ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Alors, l'accusé se tournant vers la plaignante : "Madame, je vous salue."

\*\* \*

Rassemblement à la caserne.

Le caporal procède à l'alignement des bleus dans la cour.

— Tention !...

J'vous prévins que l'premier qui sera l'dernier aura de mes nouvelles.

\*\* \*

Au restaurant :

— Garçon, pourquoi m'offrez-vous toujours du bœuf.

— Mais, Monsieur, parce qu'il est à la mode !

\*\* \*

Un impresario se vante d'avoir installé des appareils de ventilation dans sa salle de spectacle.

— Dame, dit quelqu'un, il n'y a que des *fours* chez lui.

ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 24 JUILLET

UN FUTUR SUR LE GRIL

Opérette en un acte

Un Beau-Père Embarrassé

Vaudeville en un acte

RITA de SANTILLANE,

Goummeuse Parisienne.

ANGELE d'ARCY, Romancière.

MARCELLE DUCAS, Comique excentrique.

FREJUST, Comique.

Les DELVILLE, Duettistes.

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures

Solrée... à 8 heures

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galerles, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON,

F. X. BILODEAU.

Régisseur : S. DURANTE.

Un bourgeois, avec son épouse, crie à un charretier :

— Pourquoi battez-vous votre cheval ?

— Dame ! je n'ai pas de femme, moi !

\*\* \*

La parole est au jeune Victor :

"Maman, j'ai les mains sales. Faut-il que je me les lave ou que je mette des gants ?"

\*\* \*

Bob et son précepteur.

Bob. — Tout de même, M'sieu l'abbé, le dictionnaire n'est pas gentil pour nous...

L'abbé. — Comment cela ?

Bob. — Tenez, lisez vous-même : "Bon chrétien. — Espèce de grosse poire !"

\*\* \*

Enfants martyrs :

— Qu'est-ce que vous avez donc, mes petits amis, à taper comme ça votre poupée avec ce martinet ?

— Oh ! c'est rien, M'sieu, on s'amuse aux enfants martyrs.

\*\* \*

Souvenir d'un territorial.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

— Je m'occupe d'astronomie.

— Eh bien ! mon garçon, au régime, il ne faut jamais faire d'observations !

Petite Correspondance

In... — "Venus pour s'amuser" que vous m'avez adressé, est d'Emile Chavette (*Petites Comédies du Vice*). Pas de plagiat, s. v. p.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTRÉAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Agt.....

Mesure de la Taille.....

Nom .....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Four détails voir page 21.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 9

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n<sup>o</sup>, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**Dr J. G. A. GENDREAU**  
Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

**LES DAMES**

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 20.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

V..., enrichi dans le commerce, a fait, dans le Loiret, l'acquisition d'une belle propriété rurale, allongée d'un parc. Un bras de rivière traverse cet enclos et l'on a mis un pont de bois au-dessus dudit cours.

Quand le nouveau maître vient visiter son domaine, il longe ce pont en tremblant et dit au jardinier :

— Pourquoi n'avez-vous pas mis là un garde-fou ?

— Ah ! dame, monsieur, nous ne savions point que vous viendriez si tôt.

— On dit que lorsqu'on joue on s'expose à perdre son argent. Eh ! bien, moi, dit Cibémol, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble toute une nuit et qui, à 4 heures du matin, avaient chacun vingt francs.

— C'étaient quatre musiciens.

*Elle.* — Ce qu'il va falloir que vous travailliez fort si vous voulez obtenir cette jeune héritière !

*Lui.* — Si je ne l'obtenais pas, je crois que je serais obligé de travailler encore plus fort.

Dans une petite ville du Midi :  
Un pharmacien vient réclamer à un client guéri le montant d'une note.

— Hélas ! répond l'ex-malade, je n'ai pas d'argent.

— Avez-vous au moins gardé les fioles et les bouteilles !

— Oui, Monsieur.

— Ah ! Dieu soit loué ! Alors je ne perds rien !

**Poudre Dentifrice au Quinquina**  
De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte  
Dépôt à la pharmacie Levesque, coin des rues St-Denis et Dorchester.

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent



**Nouveau Procédé**  
... de faire les **Dentiers**

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. \* Couronnes en Or, \$4.  
Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de ...

**Tresler, Globensky & Martel**

... DENTISTES ...

Entrée. Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAPE & CIE, coin de la rue St-Laurent ...

**Personne ne se Baigne Ailleurs**  
Après avoir visité une fois les Bains Laurentiens. La balle au courtin et les accommoda-tions supérieures les rendent incomparables.  
Douche et Nage... 25 cts | Enfants... 15 cts  
Aussi Bains Turcs, Russes, Privés et Electriques  
**GRATIS.** — Traitement électrique donné gratuitement dans notre département de bains électriques, chaque matin, de 9 heures à midi.  
**BAINS LAURENTIENS**  
Angle des rues Craig et Beaudry  
Entrée privée des dames : 210 rue Craig.  
W. G. Townsend, Gérant

Examen d'arboriculture.  
— Parlez-moi un peu de la taille des arbres ?  
L'élève, après avoir réfléchi :  
— La taille des arbres est très variable. Elle dépend de l'époque à laquelle on les a plantés.  
\*\*\*  
On parle d'un homme extrêmement grincheux, avec lequel il est impossible de ne pas se quereller, quand on le voit assidûment.  
— Oui, fait quelqu'un, la seule façon de demeurer en bonnes relations avec lui, c'est de ne pas en avoir.

Le docteur S..., un de nos médecins légistes les plus éminents, a une antipathie passionnée, féroce, contre le piano. Dernièrement, il dînait en ville. Après le dessert, concert improvisé. Un pianiste s'escrimait avec ardeur.  
— L'abominable animal ! gronde le docteur à l'oreille de son voisin.  
— Que voulez-vous, cher ami, c'est son métier.  
— Son métier, belle raison ! ... Est-ce que je vais faire des autopsies dans les salons, moi ?  
\*\*\*  
Deux valétudinaires se font leurs doléances.  
— C'est assommant, voilà mon docteur qui me défend toute espèce de vins et de liqueurs et aussi le cigare.  
— Eh bien ! faites comme moi... prenez un autre médecin !

**Poirier, Bessette & Cie**  
**IMPRIMEURS**  
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.  
**... 516 RUE CRAIG**  
**MONTREAL.**

**65c — Corsets d'Été en Net Courts style français — 65c**  
Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix !  
P. D. CORSETS COURTS, Agrafes, Cachou et Blanc ; Taille : 18 à 26 ; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. **65 cts**  
"P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. G. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.  
Tous les Corsets de 35 cts et plus le BOUT des AGRAFES est Rivé ; ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.  
Spécialité dans les hautes marques de Corsets : — Gants réparés à peu de frais  
**J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants**  
Téléphone Main 2187, 1ère page du nouveau livre  
47 Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 191**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste de ce problème ne nous est parvenue.

**AUX DAMES**

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

**Machines à coudre à Louer**

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

**MALADIES DE LA PEAU**

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, 1001 DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD,**

1802 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTINY, pharmacien Manchester, N. H.

**UN LIVRE POUR LES FEMMES**

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens, écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

**GRATIS**

AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

**Casse-tête Chinois du "Samedi" No 193**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : L'AVSAGE D'HIVER.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 2 nuit, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des autres de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**Baume Magique de Cléopâtre**

Prix \$2, la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

**Mme GEO. TUCKER**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

**Restaurateur de Robson**

**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

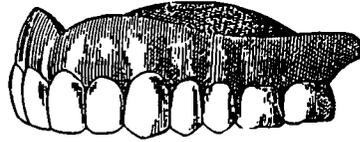
Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacies, JOLIETTE, P. Q.

—A quel moment un fiancé peut-il être agréé?

—C'est quand il a plu.



**Dentier Garanti \$5.**

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

**Institut Dentaire Franco-Américain**

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

**... Encouragement ...**

**La Société Coopérative de Frais Funéraires**

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des . . . . . FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux :

- De naissance à 5 ans, \$1. par année
- " 5 ans à 30 ans, 75c " "
- " 30 ans à 45 ans, \$1. " "
- " 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "
- " 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spectraux au delà de 65 ans

Bureau : - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES : Bell, Est 1235; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.